

Daniel MOUNICQ

## **Le voyage Argentin**

Pierre MONTERAND et son fils Baptiste cheminaient côte-à-côte. L'homme tenait la main menue de son enfant dans la sienne. Le petit garçon, seulement âgé de sept ans, marchait en silence, tel un zombie, le regard perdu, fixé sur un point que lui seul distinguait.

Un camionneur les avait déposés sur le parking du restaurant, juste à l'entrée de Las Cuevas. Ils avaient un peu plus d'un kilomètre à parcourir encore. La route montait doucement. Là bas, plus loin, elle entrerait dans le tunnel et ressortirait dans l'autre pays, celui dans lequel Pierre avait choisi de se rendre au tout début de son escapade. Mais la vie, et Carmen surtout, en avaient décidé autrement. Alors, Pierre s'était posé juste à côté de la frontière Chilienne, pour disposer d'un ultime recours. Dans son for intérieur, il n'y croyait pas. Il avait préparé trop minutieusement sa nouvelle vie pour que quiconque puisse le retrouver.

Baptiste était épuisé. Son père et lui avaient eu une longue et rude journée. Ils remontaient de Mendoza. En ce mois de mai, l'été touchait à sa fin mais il faisait déjà froid dans le massif de l'Aconcagua.

Baptiste trébucha et faillit s'étaler sur cette route où les camions se suivaient les uns derrière les autres. Pierre enleva son fils dans les airs pour aller le déposer doucement sur ses épaules. L'enfant ne protesta pas. Il se laissa emporter ainsi sans dire un mot. Puis, lorsqu'il fut installé, Pierre put repartir pour parcourir les quelques centaines de mètres qui les séparaient de leur destination finale.

Ainsi, ils parvinrent devant l'hôtel où travaillait Carmen et où ils logeaient tous les trois. Pierre reposa Baptiste sur la première marche puis se défit de son sac à dos. L'enfant tituba pour parvenir au sommet de ce petit escalier, poussa la porte et s'engouffra dans l'hôtel. Il rejoignit Carmen qui les attendait. Elle avait préparé un repas tout simple composé d'empañadas et d'une salade Argentine, c'est à dire de laitue hachée, de tomates et d'oignons blancs.

Baptiste était ivre de fatigue. Il mangea lentement. Sans un mot. Son père le coucha après avoir rattrapé, au dernier moment, sa petite tête qui allait venir cogner le plateau de la table. Le père le déposa doucement dans son lit. Il ne le déshabilla pas. Il le glissa dans ses couvertures et il referma sa porte après s'être empli les yeux de ce visage abandonné au sommeil. Pierre revint s'installer dans la cuisine, à côté de Carmen.

- « Il est épuisé ! » dut-il reconnaître devant le regard réprobateur de sa compagne.

Carmen garda le silence un moment. Puis, avec son Portugnol dans lequel tous les mots d'espagnol se mêlent de Ch... portugais, inappropriés, elle dit

- « Ta sœur a téléphoné ce matin très tôt ...Elle voulait absolument te parler. Ça semblait urgent. »

Pierre fronça les sourcils. Il éprouva une très violente contrariété. D'abord parce que sa sœur avait appelé à l'hôtel. Il pensa que Carmen lisait dans ses pensées quand elle reprit .

- « Elle a appelé ici depuis un lieu absolument sûr. Elle m'a dit que tu pouvais être rassuré sur ce point précis. Elle voudrait que tu la rappelles demain à dix-neuf heures, heure de là-bas. Elle a donné un numéro où tu pourras la joindre. Si tu n'es pas à ce rendez vous, elle reviendra au même endroit le lendemain à dix-huit heures. Elle a dit que c'était important. Très important. »

Carmen tendit un bout de papier froissé à son compagnon. Il secoua la tête. La contrariété augmenta.

- « Elle ne se rend pas compte. J'étais à Mendoza aujourd'hui ... Et il va falloir que j'y revienne demain ... Elle ne sait pas où on habite ! Dix-neuf heures là-bas, ça fait quatorze heures ici. Ça veut dire qu'il faut que je me lève à trois heures ! »

Il faillit lui demander ce que voulait sa sœur mais Carmen le coupa juste avant.

- « Tu peux aller à Upsallata » dit-elle. « Il y a deux locutorios ! Mendoza, c'est trop loin ! » balbutia Carmen.

Il haussa les épaules.

- « Non ... Upsallata n'est pas assez loin de nous et surtout pas assez grand. S'ils me cherchent toujours, ils ne doivent pas pouvoir remonter jusqu'ici. Ces déplacements, c'est le prix qu'il faut payer pour qu'on puisse continuer à vivre cette vie que nous avons tellement désirée, toi et moi. Ils finiront bien par se lasser. Ils renonceront. Mais pour le moment, nous devons être très prudents. Encore très prudents. »

Carmen ne répondit pas tout de suite. Enfin, elle osa

- « Tu vas emmener le petit ? »

Pierre la regarda, désappointé...

- « Je ne peux pas le laisser. Ce n'est pas un manque de confiance envers toi. Je sais que tu aimes ce gosse et je sais aussi qu'il t'aime bien. Mais tout cela est tellement nouveau pour lui. Il est si jeune encore. Il est tellement perdu quand je ne suis pas là. Rends toi compte ... je suis son unique point de repère, le seul vestige de sa vie d'avant ! Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'il l'oublie, cette vie d'avant, mais il doit le faire à son rythme ... Je n'ai pas le droit de lui imposer le mien, le notre ! »

- « Mais ... il est épuisé. Il faudra bien que tu le lâches un jour. Et puis lui imposer deux jours de suite le même exercice. De trois heures du matin à huit ou neuf heures le soir... dans les bus ... ou les camions ... C'est un enfant. C'est inhumain. Laisse-le là. Tu sais bien que je veillerai sur lui mieux que sur la prunelle de mes yeux.»

Il y avait tellement de détresse dans son regard que Pierre n'osa pas la contredire.

- « Je vais réfléchir. »

Il débarrassa la table et s'assit aux côtés de Carmen. Assez vite, il posa sa tête sur ses bras repliés sur la table. Carmen caressa les cheveux de cet homme pendant quelques instants avant de s'apercevoir qu'il dormait profondément.

A trois heures du matin, l'horloge dont il disposait à l'intérieur de sa petite tête retentit. Il perçut un truc simple et lancinant qui répétait « C'est l'heure mon grand. L'heure que tu te lèves si tu veux pouvoir être au rendez-vous de ta sœur. Debout ... »

Il étira sa grande carcasse. Carmen avait préparé un autre sac avec une gourde d'eau fraîche, un sandwich, un pull en laine d'Alpaga, à la fois chaude et légère. Pierre se changea rapidement. Il alla déposer un baiser léger sur le front de sa compagne qui dormait dans leur lit. Elle ouvrit juste un œil.

- « Laisse dormir Baptiste. Plus tard il se réveillera, moins ce sera difficile pour toi. Je t'aime. »

Elle sortit un bras pour caresser le front de Pierre.

- « J'appellerai ici vers quatorze heures pour le rassurer. Rendors-toi. » dit-il.

- « Sois prudent mon amour. »

- « Je t'aime. »

Pierre sortit de la maison. L'air glacial le saisit et l'enveloppa. Il enfila son bonnet péruvien et commença la descente vers la route.

Pierre parvint finalement à Mendoza sans trop de difficultés bien avant l'heure du rendez-vous. Un camionneur venu du Chili l'avait embarqué juste comme il sortait de cette espèce de hameau famélique posé au bord de la Nationale seulement pour les routiers. Avec ce chauffeur inconnu, il avait dévalé cette *Ruta Nacional siete* argentine. Il avait souri la toute première fois qu'il avait emprunté cette route. Il avait pensé à l'autre, la Française qui rejoignait le midi. *La ruta nacional siete* argentine descendait du Chili. Elle serpentait le long des vallées arides, passait Upsallata puis se perdait vers le Sud. C'était une jolie route. Aussi jolie que la Française, sauf que l'une allait vers la mer et l'autre traversait la montagne.

Le camionneur le déposa à l'intersection avec la *ruta Cuarente*, puisqu'il se dirigeait vers le Sud du pays. Pierre n'attendit pas très longtemps qu'un autre conducteur veuille bien le charger. Un bahut le prit et le déposa devant le terminal des bus de Mendoza, là où Pierre avait repéré un locutorio.

Le locutorio ... C'était un local exigü dans lequel un esprit pervers ou ingénieux, selon que l'on soit claustrophobe ou qu'on ne le soit pas, avait installé une dizaine d'ordinateurs vétustes reliés à internet et trois cabines téléphoniques. Ce commerce-là n'était surveillé par aucune caméra comme c'était le cas dans bien d'autres réduits de ce type. C'était encore un critère de sécurité que Pierre s'imposait lorsqu'il repérait ces locaux pour pouvoir appeler en France.

Un peu avant l'heure dite, il pénétra donc dans cet endroit, demanda à la toute jeune fille qui se tenait derrière le comptoir, une cabine pour téléphoner à l'étranger, sans préciser le pays. Mais avant, il composa le numéro de l'hôtel de Las Cuevas. Carmen décrocha.

- « Salut c'est moi. »

- « Salut. » répondit-elle.

- « Comment ça se passe ? »

- « Ben .... pas très bien. Il te réclame depuis qu'il s'est levé. Il pleure. Il est assis sur la pierre devant l'hôtel et il t'attend. »

- « Je le savais. C'est trop tôt encore. »

- « Patiente, je l'appelle ! »

Carmen cria « Baptiste... Baptiste, papa.... »

Pierre entendit une cavalcade de petits pas...

- « Papa... papa .... pourquoi tu m'as laissé ? »

Il y avait une telle angoisse, une détresse si poignante dans ce cri que Pierre mit une fraction de seconde à reprendre un ton naturel.

- « Et... Et ... Et... Petit bonhomme... Tout va bien. Je ne suis pas loin. Je suis à Mendoza et je rentre ce soir. Ce soir. Promis. Je serai là. Je suis allé te voir ce matin avant de partir mais tu dormais si profondément ... J'ai jugé préférable que tu restes avec Carmen. C'était mieux. »

- « Papa, ne me laisse pas tout seul ici. Ne m'abandonne pas.» hurla presque l'enfant.

- « Tu n'es pas tout seul ... tu es avec Carmen ... Mais ... je ne te laisserai jamais tout seul. Jamais. Tu m'entends. Je serai de retour ce soir. C'est promis. »

- « Et ma maman, quand est-ce que je pourrais la voir ? »

Pierre ne pouvait pas répondre. Il ne pouvait rien dire. Et il ne voulait pas non plus mentir à son fils. Il avait chassé le mensonge de son existence pour en avoir été trop longtemps une victime. Il s'arrangeait avec sa conscience pour ce mensonge par omission. Pour lui, ce n'était pas un vrai mensonge !

- « Je serai à la maison ce soir. » reprit-il. « En attendant reste bien avec Carmen et sois gentil avec elle. O.K. ? »

- « Papa... reviens vite.... »

- « Promets que tu seras gentil avec Carmen. »

- « Je promets Papa. »

- « A ce soir mon poussin. Passe-moi Carmen... »

Il dut tendre l'appareil à la jeune femme;

- « Je savais bien que c'était trop tôt. » reprit Pierre avec un ton de reproche voilé.

- « Il t'a entendu. Je pense que ça va aller mieux maintenant. »

- « J'espère. Je serai là assez tard. Je vais passer à l'aéro-club. »

- « Je m'en doute... »

Pierre raccrocha lentement. Puis il extirpa de sa poche le bout de papier que Carmen avait griffonné et commença à aligner la longue litanie des chiffres pour joindre la France. Pendant un temps, il n'entendit rien puis une sonnerie lointaine retentit.

- « Salut Cath. »

- « Ouf .... Je suis heureuse que tu aies appelé. »

- « Pourquoi ? »

Elle marqua un temps d'arrêt.

- « Ils sont venus. »

Un instant, Pierre pensa qu'elle plaisantait. Il avait compris bien sûr de qui elle parlait quand elle avait prononcé ce ils ! Mais l'obliger à ce périple pour quelque chose qu'ils savaient, elle et lui, devoir inéluctablement se produire, l'agaça prodigieusement. Alors il prit un ton rogue

- « Et alors ? .... On s'en doutait, non ? On le savait même. Qu'est-ce que ça a de si important ? »

- « Ils sont allés chez Maman. Ils l'ont foutue en garde à vue. »

Pierre ouvrit la bouche et les yeux, traduisant ainsi son effarement ....

- « Maman ! » balbutia-t'il, incrédule.. « Mais ... ils sont fous ? Et puis d'abord, elle ne sait rien. »

- « Deux salauds ... Deux nazillons ... » poursuivit la correspondante sans prêter attention à ce que son frère venait de répondre. « Ils ont joué avec elle ! Deux sadiques s'acharnant sur une

pauvre victime ... D'abord, ils lui ont demandé si elle savait où tu étais. Qu'est-ce que tu voulais qu'elle fasse ? Elle a soutenu qu'elle l'ignorait. Alors ils lui ont sorti une cassette d'écoute téléphonique où elle dit à papa qu'elle a eu des nouvelles de toi. Qu'elle t'a eu au téléphone ... »

Pierre s'attendait à ce que la Police rende cette visite à sa famille, mais sûrement pas à ce qu'ils mettent en œuvre un arsenal aussi sophistiqué compte tenu de ce qu'il avait fait ... Baptiste était son fils, quand même ... Ils n'étaient pas étrangers l'un à l'autre et il disposait d'autant de droits sur l'enfant que sa mère ! Les flics l'avaient-ils oublié ?

- « Ah bon ? » reprit-il ... « Ils ont mis une écoute téléphonique ! Pour ça ! Ils ont du fric et du temps à gaspiller ... Ils feraient mieux de le passer à traquer les trafiquants ou les pédophiles ... les vrais nuisibles quoi ... bref ... »

- « Alors ... après ... elle leur a dit que tu l'avais appelée à une cabine en envoyant un inconnu pour la prévenir. »

- « Elle a bien fait. C'est presque la vérité. Tu es, toi aussi, une espèce d'inconnue pour notre mère ! »

- « Ils lui ont dit qu'ils ne lâcheraient pas. Pas tant qu'ils ne te retrouveraient pas. Ils ont tout épluché. Les comptes... Tout ... tout... Ils ont dit qu'ils iraient voir Papa, Philippe, même moi mais pour le moment ils ne sont pas venus. Ils lui ont dit qu'ils retourneraient la terre entière et qu'ils te retrouveraient, ton fils et toi. »

Il y eut un petit silence de quelques secondes, puis Pierre reprit

- « Premièrement, maman ne te balancera jamais ! C'est une certitude ! Ensuite, les flics ... ce qu'ils ont dit ... C'est du vent ... Ils peuvent bien retourner ce qu'ils veulent ... Ça leur prendra un temps infini. Ils le savent bien. Ça les fait enrager de nous chercher en vain alors ils se vengent comme ils peuvent. C'est de l'intox... Juste de l'intox. Mais grâce à Dieu, à part toi, personne ne sait où je suis. »

- « Si ... Philippe ! »

- « Non. Il ne sait pas précisément. Il sait en gros que c'est en Argentine. Mais pas exactement où. Et pour les comptes, ils peuvent toujours s'en occuper. Le temps qu'ils aient fait le tour, Baptiste sera adulte... »

- « Écoute-moi, ils ne vont pas lâcher ! »

Elle l'énervait maintenant. Elle l'obligeait à ce périple pour lui annoncer, en quelque sorte, que la terre était ronde ...

- « Et alors ! Tu crois que ça va me faire revenir ? » grinça Pierre.

- « Je sais bien que non. Mais réfléchis quand même Tu vas les avoir aux trousses... »

- « On dirait que tu le découvres ! Moi, je le sais. Je le sais depuis le début. Je sais aussi qu'il ne faut pas les sous-estimer... C'est pour cette raison que j'ai bétonné mon départ ! C'est pour ça aussi que personne ne sait, en dehors de toi. Il n'y a personne d'autre qui me sera aussi fidèle, qui ira dans des cabines téléphoniques loin de chez elle aussi longtemps que je le lui demanderai. Parce que tu es ma sœur ... La seule personne à laquelle je puisse faire confiance. »

Il laissa s'écouler une petite seconde puis il reprit

- « Mais je sais aussi qu'ils se laisseront. Ils vont faire tout ce qu'ils pourront et ils finiront par passer à autre chose. On doit juste être patient et redoubler de prudence. Je te l'avais dit ! »

Elle ne répondit pas. Pierre devina la raison de ce silence. Il laissa s'écouler un petit moment. Un instant court. Puis il la délivra. Il lui posa la question qu'elle attendait tant.

- « Tu as des nouvelles d'elle ? »

Cathy embraya aussitôt ... sans une seule seconde pour vérifier qu'elle avait bien compris ce que Pierre lui demandait en dépit de la distance.

- « Elle me téléphone presque tous les jours. Elle me menace de tout d'abord et puis après, elle pleure. C'est ... C'est insupportable.»

- « Elle l'a cherché ! »

Il sentit que Cathy s'énervait à son tour ... A sa façon de respirer ... A des milliers de kilomètres, il le percevait comme si elle se trouvait de l'autre côté de la paroi vitrée de la cabine ... Elle éclata ...

- « Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai. Elle n'a rien cherché du tout ... Tu peux mentir à Baptiste, te mentir à toi même, mentir à papa, à maman, à Philippe, à Dieu le père même si tu en as envie. Mais pas à moi. Moi .... Je ne cautionne pas ce que tu lui as fait. C'est abominable. »

Elle devait monter dans la colère. Alors elle se tut un moment, pour reprendre haleine et un peu le contrôle de ses sentiments. Enfin, apparemment calmée, elle poursuivit ;

- « Tu es mon frère. Alors je suis bien obligée de te couvrir. Mais franchement, je te le dis, ce que tu lui fais est mal. Pire que mal, c'est injuste, c'est inhumain. Elle ne méritait pas ça. Et venant de toi.... »

- « Je ne pouvais pas faire autrement. »

- « Si... tu le pouvais ... Mais tu ne l'as pas voulu... Tu as quelque chose de Philippe et de Papa... Cet égoïsme intransigeant ... Vous prenez des décisions en fonction de vous seuls ... vos seuls intérêts, vos seuls désirs ... Les autres ... pffut, ce sont des données négligeables ... Je vous hais parfois... Je vous déteste quand vous agissez ainsi. Mais tu es mon frère... Un frère un peu spécial ... Un frère dont je connais la vie chaotique et les raisons de ce chaos ... Elles balaient tout... malheureusement. »

Pierre ne répondit pas. Il fixait sans la voir la volumineuse poitrine de la jeune femme derrière son comptoir. Catherine reprit au bout d'un long moment.

- « Note le numéro de la cabine où tu devras m'appeler la prochaine fois. Puisque je ne téléphonerai plus jamais chez toi ... A cause de ces flics maudits ...»

Elle égraina une suite de chiffres qui correspondait à une cabine publique française éloignée de chez elle. Elle raccrocha après ce dernier échange.

Pierre avait toute confiance en Catherine. Elle était le seul membre de sa famille en qui il avait une foi absolue. Il savait la cruauté de ce dilemme qu'il lui avait imposé ! Il avait un nom, il s'appelait Audrey. Cathy avait dû effacer Audrey de son existence. Audrey, la maman de Baptiste, sa meilleure amie, sa seule vraie amie, la seule personne à qui, pendant des années elle avait pu tout raconter. Audrey l'avait écoutée patiemment, toujours, l'avait réconfortée quand elle plongeait dans



des abîmes de déprime à son tour. Parce que lui, Pierre, n'était pas là, parce que personne ne savait où il se trouvait et qu'apparemment tout le monde s'en foutait. Parce que lui, Pierre, avec qui elle avait partagé une enfance terrifiante, l'avait d'une certaine façon, abandonnée à un triste sort commun de solitude.

Pierre ignorait ce que signifiait le mot famille. Il désignait tout au plus, pour lui, une espèce de conglomérat de gens issus d'un même moule, un peu comme ces pièces qui sortaient de la fonderie de l'usine familiale, qui s'assemblaient les unes aux autres. Sauf que les pièces de la fonderie fonctionnaient ensemble, elles ... pas indépendamment les unes des autres comme cela se produisait dans sa « famille ».

Il se demandait toujours comment son père et sa mère s'y étaient pris pour les concevoir, Catherine et lui. Pas Philippe. Philippe était à part. Il avait toujours été à part.

Philippe avait onze ans de différence avec lui. Il était plus vieux et il était l'enfant d'une autre époque. Une époque où son père et sa mère étaient encore un couple de jeunes gens idéalistes. En ce temps-là, comme disaient les curés que Pierre avait trop longtemps fréquentés à son goût, leur père exerçait sa profession d'Ingénieur. Il était déjà très occupé par ses recherches et les applications qu'il en tirait. Mais son boulot ne le bouffait pas encore complètement.

Ensuite, il avait mis au point cette machine qui l'avait mené à la fortune. Mais, au lieu de se retirer et de profiter d'une vie de rentier, il s'était découvert une passion pour les affaires. Il était tout à la fois ingénieur, améliorant sans cesse son invention, et homme d'affaire pour la vendre dans le monde entier. Autant dire qu'il était encore moins souvent présent qu'à l'époque de la conception de Philippe, si cela se peut.

Pourtant, les parents avaient dû se croiser encore un peu puisque Catherine avait vu le jour et que Pierre était né deux ans exactement après elle, à quelques jours près.

Pierre pensait depuis toujours que leur frère aîné les avait haïs, sa sœur et lui, du jour même où ils étaient venus au monde. Philippe s'était comporté comme le Dauphin, le seul détenteur de la légitimité. Il avait poursuivi de brillantes études. A l'issue, le père l'avait embauché à l'usine comme ouvrier. Quelques semaines. Puis, la place de chef d'atelier s'étant opportunément libérée, Philippe l'avait pourvue. Quelques semaines aussi. Suite à quoi, le père l'avait bombardé directeur de la production. Quelques mois avant de le nommer Directeur général de sa société. Philippe se vantait d'avoir commencé tout en bas de l'échelle sociale et d'en avoir franchi tous les échelons à la seule force de ses bras. D'une certaine façon, il avait raison. Sauf sur un point. Ce n'étaient pas ses bras à lui qui lui avaient permis de gravir toutes les marches, c'étaient ceux de son père.

Philippe tenait parfaitement son rôle. Il se sentait investi d'une mission au sein de cette famille. Il s'était marié dans ce monde, avait donné moult enfants à sa femme, à ses parents. Une lignée ! Il exerçait des responsabilités au sein du monde du travail. Côté exploiteur quand même ! Il brigait des responsabilités politiques. Logique ...

Le père vivait maintenant à Chamonix dans un chalet somptueux qu'il avait acquis un peu avant de se retirer. Il avait abandonné tout ce qui avait fait sa vie sur un coup de tête. Comme ça. Il s'était levé le matin et avait dû penser « A quoi ça sert tout ça ! » Le jour même il avait nommé son fils aîné, et bien-aimé, directeur et il était parti. Pierre ignorait ce qui avait déclenché cette réaction de son père. Du temps où il vivait en France, Pierre le voyait très très peu souvent. Il ne connaissait pas l'élément déclenchant de ce comportement qui ressemblait si peu au caractère de son géniteur. C'était un mystère absolu. Parce que ce rejet était advenu après ... Bien après ...

La mère jusque-là soumise aux diktats de son mari n'avait pas accepté pas d'échanger la grisaille Parisienne contre la blancheur de Chamonix. Elle devait en avoir assez de sa vie bicolore ... gris... blanc ... blanc ... gris... Elle avait besoin de couleurs, de bleu, de jaune, de rouge, de vert, de soleil, de mer, de verdure ... Elle s'était établie à Menton. Elle avait acheté deux appartements dans un immeuble très chic. Le premier, très grand, très luxueux, très lumineux, meublé avec soin et avec goût lui servait à recevoir ses « amis » ; autrement dit, les gens de son monde. Elle habitait l'autre, le tout petit, tout à côté, mais qui ne communiquait pas avec le premier. Au fond, Pierre pensait que ces appartements décrivaient la vie de sa mère. Elle demeurait là, dans le deuxième. Très simplement. Cette femme avait toujours eu un côté simple. Elle avait même poussé la simplicité à son paroxysme. Ainsi, elle ne s'était jamais occupée de ses enfants. Pas plus d'eux que de Philippe et c'était bien le seul point qu'ils avaient en commun tous les trois : leur mère les avait mis au monde, les avait confiés d'abord à quelqu'un d'autre, une nounou lambda, avant de les laisser très vite se débrouiller tout seul.

Catherine était un être à part dans la vie de Pierre. Une passion pour les animaux, aux origines incompréhensibles pour une petite parisienne pur-jus, l'avait sauvée. Elle avait lâché des études de sociologie qu'elle avait engagées sans vraiment comprendre pourquoi. Peut-être parce qu'elles déclenchaient la colère paternelle qui les jugeaient absolument inutiles ! Elle avait rejoint sa mère à Menton. Elle avait acheté ensuite avec une somme que sa mère lui avait fournie, toute une colline à Sainte-Agnès, juste au dessus de Menton. A son sommet trônait un vieux mas provençal décrépi. Cathy l'avait retapé de ses mains sans rien connaître aux métiers du bâtiment mais en s'entourant d'avis divers et variés. Ensuite, elle avait acheté des chèvres et engagé un berger qui sortait de dix ans dans la Légion Etrangère Espagnole, semblable à la Française, semble-t'il mais à la sauce Cervantès-Paëlla-sangria .... sangria surtout .... Depuis, elle vivait là-haut.

Un jour, elle avait découvert, Pierre ne savait où, un petit kiosque à musique. Elle avait eu un coup de foudre pour cet objet insolite. Elle avait su, seulement en le voyant, qu'il était fait pour son mas. Elle n'avait pas cherché à savoir ce qu'un kiosque à musique pourrait foutre au sommet de sa colline ! Elle l'avait acheté, l'avait fait démonter puis elle l'avait remonté, elle même, au point culminant de son terrain sans rien demander à personne. Pas même au Maire. C'était un tout petit kiosque à musique hexagonal, surélevé. Elle avait vitré la partie médiane sur toute la hauteur et sur les cinq sixième de la circonférence avec des sortes de baies coulissantes. Elle avait fermé la dernière partie, celle qui jouxtait la maison, avec des panneaux de bois. Elle avait accroché à ces planches, une bibliothèque impressionnante. Elle avait meublé cet endroit avec une table basse, des fauteuils aussi profonds qu'ils étaient usés. Elle avait recouvert le sol en bois de tapis chamarrés. Catherine était folle et Pierre aimait cette folie.

Cet endroit était celui au monde que Pierre préférait. Lorsqu'il s'y trouvait, son regard embrassait d'un seul coup d'œil tout le golfe depuis l'Italie jusqu'au cap martin. Le sommet des collines alentour se découpait sur le bleu de la méditerranée créant une ligne souple, arrondie. Pierre y voyait des formes de femmes. C'était un endroit merveilleux. C'était féérique et amusant à la fois. Cette chose posée en haut de la colline ressemblait à une toute petite couronne trônant sur une tête, comme dans un dessin animé. Pierre aimait par dessus y regarder se lever le soleil le matin. Il s'y était même surpris à pleurer devant ce spectacle grandiose entre tous.

Catherine y vivait seule avec son berger. Elle n'avait pas fait mystère qu'ils s'arrangeaient, elle et lui, pour assouvir leurs besoins charnels. Elle décrivait parfois leurs étreintes dans une absence de pudeur qui la caractérisait. Elles étaient à l'image de leur vie et sûrement de leur caractère, bestiales, violentes, exemptes de tendresse. Ensuite, chacun reprenait ses occupations

sans qu'aucun lien ne se tisse. Son berger et elle assouvissaient leurs besoins physiologiques réciproques. Point. Aujourd'hui, les jeunes appelleraient cette relation un P.C.S.S., traduisez un Plan Cul Sans Sentiment. Une forme d'hygiène en quelque sorte !

Cathy vivait chichement de ses chèvres, de sa production laitière et de fabrication de fromages qu'elle vendait tous les matins sur les marchés autour de Menton. Elle était heureuse de cette vie. En tous cas elle le paraissait.

Longtemps, elle avait reçu dans son paradis, Audrey, la maman de Baptiste. Pourtant Pierre ne la croisa jamais là-haut. Il la rencontra ailleurs ... dans un asile psychiatrique ... ou plus exactement dans une clinique spécialisée que son père baptisait du joli nom de centre de réarmement mental ... Parce qu'un lourd secret plombait cette famille ! Le genre de secret auquel personne ne souhaiterait être confronté jamais ... Un secret que chacun s'acharnait à dissimuler par tous les moyens et qui expliquait, plus ou moins, les dérives familiales. Un secret aussi simple qu'il était terrifiant : Philippe, le Dauphin, le génie, le successeur, avait violé son petit frère quand ce dernier avait encore l'âge de se cacher dans les jupes de sa mère. Philippe, lui était sorti de l'adolescence, pas depuis très longtemps mais suffisamment cependant pour bien mesurer la portée de ces gestes. Il ne les nia pas. Jamais. Il ne les revendiqua pas non plus !

Pierre sut immédiatement pourquoi son frère avait agi ainsi. C'était assez limpide pour lui. Philippe voulait lui démontrer qu'il n'était rien. Rien du tout. Un intrus, un étranger, une chose, un jouet presque dont lui, l'aîné pouvait user à loisir et jeter au loin sans que cela ne change rien ... Que lui, l'aîné, était tout et l'autre rien. Et cela valait aussi pour Catherine. Par ricochet ... Pierre ne savait pas pourquoi Philippe avait jeté son dévolu sur lui, et pourquoi il n'avait jamais touché à sa sœur. C'était aussi un mystère qui le taraudait depuis toujours et dont il n'avait jamais pu parler à Catherine !

Philippe eut raison ... Ces viols, puisque c'en était, finirent de pulvériser la sphère famille. Le père et la mère, l'apprenant, en furent horrifiés. Mais, ils enfouirent cette abomination sous une chape épaisse, pesante, faite de silence, de refus. Ce fut Pierre qui quitta le cocon familial, si tant est que ce foyer puisse porter le nom de cocon. Ce fut lui, Pierre, qui enchaîna les institutions d'éducation affreusement dispendieuses les unes derrière les autres.

Philippe eut raison ... Ses gestes eurent, pour la famille, une portée très limitée parce que, de toute façon, la désintégration était en route depuis longtemps... Il accéléra, compléta, finalisa ce qui n'était plus qu'une inéluctable évidence.

Philippe gagna ... Pierre fit ce que tous attendaient de lui. Il se comporta comme un rien. Il n'étudia pas à l'école. Il vécut autrement et ailleurs. Il goûta à tout ce qui était prohibé. Absolument tout. Des plus insignifiants aux plus dévastateurs, avec une préférence marquée pour ceux-là ! Il eut moult accidents parfois gravissimes. Beaucoup plus de dépressions ! Un matin, il se réveilla dans l'une de ces maisons que tout le monde désignait sous le terme commode de convalescence. Audrey, l'amie de sa sœur, qu'il ne connaissait que de nom, y exerçait la profession de femme de ménage. Il l'avait rencontrée là.

Pierre revécut toute cette histoire en quelques secondes, presque dans un flash. Longtemps, la souffrance, la honte, la haine, la rage et l'incompréhension de ce rejet qu'il subissait, lui, l'avaient conduit aux frontières floues de la vie et de la mort.

Maintenant, grâce à Baptiste et à Carmen, cette histoire tragique était derrière lui. Elle ne le

tourmentait plus. Il avait commencé une autre vie. Il n'avait pas oublié l'ancienne. Comment l'aurait-il pu ? Il était né une seconde fois.

Mais en même temps, Pierre savait qu'il ne pouvait pas reculer. Ou plus exactement, que reculer le renvoyait à la vie d'avant ; que revenir en arrière ôtait d'une façon définitive tout sens à son existence.

Et sa vie avait un sens maintenant.

-III-

*( Cinq jours avant l'appel  
dans un bureau du Service Régional de Police Judiciaire de Lyon, France.)*

L'inspecteur Principal Yann TRUDEC, mon supérieur, cherchait un accompagnateur pour partir travailler quelques jours à Menton. Il pénétra dans mon bureau, se planta devant moi.

Je n'ignorais pas qu'il avait hérité d'une affaire d'enlèvement d'enfant par son père. La mission qu'il avait reçue consistait à retrouver l'enfant, pour qu'il soit rendu à sa mère, et à arrêter le père pour que la justice passe ! Ce n'était pas l'un de ces dossiers « médiatiques » où un parent étranger décide de soustraire sa progéniture à sa vie actuelle afin qu'elle vive selon des principes différents de ceux qui ont cours dans notre beau pays. Ou pour d'autres raisons d'ailleurs, plus scabreuses, moins avouables, plus personnelles ! Dans le cas présent, le père était bien Français, la mère bien Française. Il n'y avait pas l'ombre d'un intérêt médiatique dans cette histoire, pas l'ombre d'un choc des cultures ou de civilisation, dont raffolent les chroniqueurs de la presse de caniveau et au travers d'eux la plèbe ! Ce n'est pas sans raison que cette presse la plus vendue dans notre beau pays ! Mais bon ...

Par principe, je refusais de prendre part à ces dossiers. Je professais qu'il n'entrait pas dans les attributions d'une Brigade Criminelle de s'occuper de telles histoires. Elles n'avaient rien de criminel à mon sens. Il s'agissait la plupart du temps de pères et de mères qui se déchiraient après s'être aimés, ou avoir fait semblant de s'aimer. S'ils étaient assez bêtes pour se livrer à ces exactions post quelque-chose de leur séparation, c'était leur problème et pas le notre ! N'importe quelle autre administration était aussi qualifiée et pertinente que la notre. Voire plus ! C'était ma façon de penser !

Mais voilà ... Les conflits du divorce entraient dans le champ du Code Pénal et personne ne demandait notre avis ! C'était la raison pour laquelle Yann avait hérité d'une affaire de cette sorte ! Il était là, planté devant moi. Il me proposa de l'accompagner et de l'assister. Je faillis lui répondre que je n'avais aucune appétence pas ces glaires-là, pour ces bouses sordides ; qu'il m'insupportait profondément de travailler dessus, de passer du temps à tenter de réparer des dégâts directement issus de l'imbécillité de mes contemporains. La connerie avait un coût ... A eux de l'acquitter ! Moi, je ne voyais pas l'intérêt de me mêler de ça !

Mais je réfléchis ... Ou plutôt, Yann, qui connaissait bien son monde, trouva le mot magique, l'argument imparable : « Menton. »

Descendre dans le midi au joli mois de mai pour profiter du soleil, des paysages et de la douceur méditerranéenne était un argument de poids. Puis, là-bas, Yann et moi échapperions à ces pesanteurs, hiérarchiques et urbaines qui nous étouffaient parfois. Les laisser derrière nous, même une paire de jours était bon à prendre. Et Yann savait que j'étais friand de ces escapades. Il jouait sur du velours.

Je hochai la tête pour signifier que je condescendais à l'accompagner. Il s'assit devant mon



pour disparaître avec l'enfant. Il peut vivre à peu près partout dans le monde où on parle anglais, Portugais, espagnol, allemand et Italien. Ça fait quelques pays ! »

Yann acheva son récit à ce point précis. Le tableau qu'il venait de broser était sombre.

- « A part les banques ? » repris-je.

- « Je me suis résolu à aviser Interpol ... » lâcha Yann, agacé.

Ça voulait tout dire. Yann détestait tout ce qui n'était pas du ressort de son raisonnement, de sa logique. Il haïssait tous ceux qui prétendaient mener des enquêtes, ou pire encore, faire de la Police sans quitter leur bureau douillet. Pour qu'il se résolve à demander l'aide de la boîte à lettres nommé Interpol, c'est qu'il était arrivé au bout ... Il haussa les épaules.

- « C'est au cas où ... Mais bon ... Je n'en attends rien et j'ai bien fait ! Quand j'ai réalisé la tournure que prenait ce dossier, j'ai demandé le branchement des téléphones de la famille, La sœur, bien sûr mais aussi le père à Chamonix et la mère à Menton. En espérant que fiston donnerait des nouvelles à papa maman et qu'on pourrait remonter quelque part. »

- « Pourquoi pas à Paris ? »

- « Je t'expliquerai tout à l'heure. Ou plutôt, tu comprendras tout seul ! »

- « Et ça donne ? »

Yann eut un geste de dépit agacé ...

- « Rien. Pas une nouvelle. Pas une conversation. Pierre n'a pas appelé une seule fois depuis son départ. Enfin depuis que j'ai branché. Je suis remonté dans le temps. J'ai épluché les fadets<sup>1</sup> des uns et des autres. Sur plus d'un an avant l'enlèvement. Parce que Pierre vivait tantôt chez la mère, tantôt chez la sœur. Rarement chez le père. Je cherchais un bout de fil à tirer, une adresse cachée. En pure perte ... Rien. Rien. Rien.... Jusqu'à la semaine dernière. J'ai pris un bout de phrase dans une conversation entre les parents. La mère du fugitif appelait son mari dans une de ces conversations marathon sans aucun intérêt pour personne. Sauf qu'au détour d'une allusion que le père fait, elle marmonne juste qu'il était arrivé à destination. »

- « Elle parle distinctement du fils ? »

- « Non, même pas. Pas indiscutablement. Elle ne dit pas clairement Pierre a appelé. Mais pour moi, y'a pas photo. A cause du ton, de l'extrême brièveté de l'échange sur ce sujet précis, qu'ils avaient noyé dans un océan d'imbécillités ... Bref ... Je patauge. Je piétine.... Je ne parviens pas à avancer. Je suis au bout. Alors, il ne me reste plus qu'à aller secouer le cocotier, pour voir ce qui va tomber. En espérant que quelque chose tombera. Voilà ... Donc, je veux aller voir la mère et lui parler gentiment. Je table sur la séparation. Il doit bien lui manquer, son rejeton qu'elle n'a pas vu depuis des mois parait-il. Si elle s'épanche, on reste cool. Ce n'est pas l'affaire du siècle. Mais je crains aussi qu'elle ne s'entête. En même temps, je ne peux pas me résoudre à avaler qu'il ait agi tout seul. Pour préparer un coup aussi énorme, pour éloigner le pognon, sortir le gosse sans papier ... il n'a pas pu ne pas bénéficier de l'assistance de quelqu'un de sa famille. C'est impossible. Bref ... J'aurais aimé faire autrement mais voilà, cette femme est le seul fil que j'ai trouvé à tirer ... Si je laisse passer cette occasion et au train où vont les choses, je les retrouverai quand l'enfant aurait atteint le seuil de la maturité et moi celui de la retraite, et je ne veux pas de ça ... »

- « Le Papa de Pierre ? » demandai-je.

- « Ne sait rien de plus. C'est elle qui l'appelle. C'est elle qui donne des nouvelles ! »

---

<sup>1</sup> Abréviation de Facturation détaillée délivrée par les opérateurs téléphoniques contre réquisition en bonne et due forme. Tout est possible en France contre une bonne réquisition.

- « D'où l'idée d'aller la voir ! Elle. Pas lui. Logique. »
- « On ne peut rien te cacher ! »
- « Autre chose ? »
- « A voir sur place ... La sœur de Pierre habite aussi à côté de Menton. Je te l'ai dit ? Oui ! Bon. Mais d'après ce que j'entends, c'est dans la montagne....un coin très isolé... »
- « Son téléphone ? »
- « Elle vend des fromages de chèvres. Y'a que ça sur la ligne. Ça et quelques conversations insipides avec la mère. Pour moi, cette dernière est notre priorité. Ensuite, on verra. »
- « On improvisera ! »
- « Ouais, c'est ça ... on improvisera ... »
- « On part à l'aube ... »
- « Pourquoi à l'aube ? »

Yann n'était pas du matin. C'était de notoriété publique. L'obliger à se lever tôt le mettait en rogne pour la journée. Il sourit de ma boutade. Puis il crut bon de rajouter :

- « La mère de l'enfant, c'est une pauvre fille. Pas forcément très intelligente, mais c'est une gentille ... Elle est *clean*. Elle n'a jamais été reçue dans la famille, n'a jamais demandé à l'être. C'était son histoire à elle avec Pierre. Je crois, sans qu'elle ne l'ait jamais avoué, que le monde de ces gens l'intimidait et elle s'en passait parfaitement. Ce que je veux dire, c'est qu'elle n'a pas piégé Pierre. Elle est tombée amoureuse... Point. Elle et la sœur de Pierre ont été très liées, très proches. Elles entretenaient une amitié profonde malgré leurs origines sociales diamétralement opposées. La maman s'appelle Audrey. Elle est tiraillée entre deux positions. C'est de son fils dont il est question. Ce n'est pas rien .... Elle ne doute pas que le père aime l'enfant profondément mais elle a peur parce qu'elle sait la fragilité psychologique de Pierre. Elle m'a confié, très gênée, que cette fragilité était la conséquence de viols qu'il avait subis dans son enfance par son propre frère. Celui qui crèche à Paris. »
- « Tu es sûr de ça ? » demandai-je, un peu effaré !
- « Oui. J'en ai eu la confirmation une fois quand la sœur reproche à la mère d'avoir étouffé l'histoire. »
- « En même temps qu'est-ce que tu voulais que la mère fasse ? Balancer son propre fils ? »

Je marquai un petit temps d'arrêt avant de bougonner un peu pour moi même, un peu pour Yann...

- « Je comprends qu'il soit dépressif ... »
- « C'est une histoire étrange. » conclut enfin Yann ... « Les protagonistes sont surprenants par bien des aspects de leur personnalité. Ce n'est pas un de ces enlèvements imbéciles dont nous avons l'habitude. C'est pour ça que je m'accroche. »

Un silence méditatif s'installa entre nous.

J'appréciais Yann. Je lui vouais même une certaine admiration. C'était un type carré. Quand il prenait un dossier, il le désossait. Il allait au bout de tout. Il tirait tous les fils, même les plus ténus. Quand il rendait sa procédure, tout ce qui pouvait être policièrement accompli, l'avait été. Tout était vu. Tout ce qui était visible et aussi souvent, une bonne partie de l'invisible qu'il avait mis au jour, qu'il avait su extirper des ombres. Il avait appris, comme nous, que tous les gens portaient un masque, un masque avec une face plus ou moins plaisante qu'ils exhibaient pour tenter de se dissimuler. Parce qu'un masque, ça sert à ça. Montrer un visage lisse et avenant qui cache ce qu'il y



a dessous ; ce quelque chose qui n'est pas toujours très présentable que tout un chacun tient à garder bien à l'abri des regards.

Yann était patient, retord. C'était un fin psychologue. Il était remarquablement intuitif. Il lisait entre les lignes. Il comprenait les silences. Il ne les interprétait pas. Il se contentait de les lire. C'est différent. Il les trouvait souvent bien plus éloquentes que les argumentations les mieux structurées. Il s'était forgé des outils pour arriver à ses fins. Il avait lu Freud ... déjà, de A à Z ! Il était d'un abord chaleureux et son humour était caustique et ravageur. Mais il savait aussi être froid et cynique pour pousser les gens dans leurs ultimes retranchements. Il manipulait la mauvaise foi comme s'il l'avait inventée. Il acculait ceux qu'il soupçonnait au fin fond d'eux-même. Pas pour les soigner, il n'était pas psy... quelque chose, mais pour les accoucher, comme la mère de Socrate. Pour s'approcher de la vérité. Il croyait encore qu'elle existait ! Il professait que la seule vérité, c'était celle des faits. C'était celle-là qui nous revenait à nous, qui nous était réservée. Les autres, parce qu'il savait malgré tout qu'il y en avait d'autres, appartenaient à des sphères différentes de la nôtre. Moi je n'étais pas forcément d'accord sur tout.... mais ....

Bon, parfois il se trompait aussi. Son esprit facétieux lui jouait des tours, l'envoyait sur des pistes qui se transformaient en impasse ! Mais c'était rare ! Et il savait revenir et ne pas s'entêter !

Si Yann affirmait que la mère de l'enfant était *clean*, c'est qu'elle était *clean*. Point.

Une collusion bassement sexuelle avec cette femme n'était pas de l'ordre de l'envisageable. Parce que Yann n'était pas non plus un coureur de jupons. Je savais cela pertinemment. J'aurais pu l'envisager pour certains de nos collègues. Les chibrocéphales ... On en avait aussi un assortiment ! Mais pas Yann ... Il avait travaillé pendant quelques années à la brigade des mœurs, à côtoyer la gent féminine, dans ce qu'elle a de plus authentique. Il y avait été apprécié des filles des rues, justement, parce qu'il savait les écouter. Il aurait pu avoir mille et une occasions de tirer profit de sa position et pas mal de filles ne se seraient pas fait prier. Pourtant, il n'avait jamais failli. À force de côtoyer ce monde où l'amour n'était que tarifé ou exploité, il avait reporté ses plaisirs sur autre chose que le sexe.

Et puis, il avait épousé Annette. Annette ... C'était ... comment dire ? Pour moi ... Une tatie Danielle mais dans la force de l'âge ! Une acariâtre née. Elle n'avait qu'une qualité. Elle était jolie. Moi, j'avais toujours eu du mal avec elle. Je savais où Yann l'avait dénichée et ce n'était pas flatteur pour la profession. La nôtre je veux dire parce qu'Annette bossait aussi dans la boîte, dans un secrétariat au fin fond d'un couloir. Annette était bête ... Point ... Mais ... bon ... c'était ainsi. Yann n'y pouvait rien. Il était fou amoureux d'elle. Il l'était comme un homme fin et cultivé peut l'être d'une cruche, d'une gourde. Il espérait, sans y croire vraiment, qu'il parviendrait à la changer, qu'il arriverait à ouvrir son esprit à autre chose que la médisance, la jalousie, l'envie. Bref ... Mais Annette n'avait pas d'esprit. Son cerveau avait atteint un stade reptilien à peine supérieur. C'est à dire qu'il organisait les fonctions vitales, comme tous les cerveaux reptiliens, et le petit plus du « supérieur » lui permettait seulement à jalouser tout et tout le monde et à médire ! Yann le savait. On le savait tous. Mais il espérait. C'était son côté optimiste.

Yann aurait pu trouver quelqu'un d'autre. Les femmes bien ne manquent pas sur terre. Des femmes qui savent donner, partager, rire, rendre un homme heureux ; c'est monnaie courante.

Si je décris Annette ainsi que je la connais c'est parce que son caractère insupportable a un impact profond sur le déroulement de cette histoire. On connaît tous des Yann et des Annette, des couples bancals depuis toujours, des couples dans lesquels le mot égalité n'existe pas, des couples

où l'un a pris le dessus pour imposer ses vues et seulement ses vues, ses conceptions. Il y a des couples qui fonctionnent comme ça. Moi, je ne sais pas. Je n'ai aucune complaisance envers ceux, hommes ou femmes, qui s'ingénient à pourrir la vie des autres, qui y trouvent une sorte de plaisir maléfique. Ces rapports de violence, ces volontés de domination imbéciles valent dans toutes les formes de couples. Hétéro comme homo. Il ne faut pas se tromper non plus sur ce point.

C'était vrai aussi dans mon couple et c'était ce qui nous avait conduit à divorcer mon ex et moi avant qu'on ne se hâisse tout à fait. Dans la couple Yann-Annette, Annette était le tyran.

Malheureusement pour Yann, Annette lui avait donné une gamine. Elle l'avait arrimé à elle une fois pour toute avec ce bout de chou. Yann, sa gosse c'était plus que la prune de ses yeux, c'était plus que Grenade pour les Maures.... Les prunes de ses yeux, il les aurait sacrifiées allègrement pour sa fille et il aurait abandonné Grenade sans l'ombre d'un regret si Manon le lui avait demandé. Sa femme, à Yann elle savait ça. Alors elle en profitait. Honteusement. La garce.

Un instant, la pensée que Yann puisse s'identifier à la mère de l'enfant enlevé, me traversa l'esprit. Qu'est-ce qu'il ferait, le Yann, si sa femme se barrait loin avec la gosse ? Mais, d'après ce que je pouvais en juger, il s'était comporté en flic. C'était un professionnel. Bon ..... il devait bien y avoir un nuage d'identification dans son moi profond. Forcément. Mais il avait enfoui cette peur là. Je la sentais présente cependant, tapie dans un coin reculé de son cerveau et de son cœur. Je le connaissais trop bien pour ne pas savoir qu'il y pensait. Et que ça pouvait avoir des conséquences néfastes sur la suite de son affaire au cas où les choses prendraient un tour qu'il ne maîtriserait pas ou plus. Je conclus que s'il me demandait de l'accompagner, c'était aussi pour le garder de lui-même.

Nous décollâmes, façon de parler, le lendemain matin après le café. Je conduisais. Yann me parla du dossier. J'en connaissais les grandes lignes. Pas les détails. Le trajet aller était destiné à m'immerger lentement dans le jus. Famille, pognon, réquisitions, écoutes, intonations... Tout le détail de ce qu'il avait déjà emmagasiné, sélectionné, trié, étiqueté, il allait me le livrer maintenant.

Enfin, comme nous roulions sur l'autoroute du soleil, il donna ses impressions. Je sentis qu'il était touché par la détresse de la mère. N'importe qui l'aurait été, même moi avec mes théories scabreuses. Soustraire un enfant à l'un de ses parents ce n'était pas cautionnable. Déjà, quand la Loi réglait ce partage à la place des parents, des souffrances se dessinaient ça et là ...chez un parent parfois, chez un enfant souvent pour ne pas dire toujours... . Alors, le faire purement et simplement disparaître, c'était cruel. Immensément cruel. Aussi cruel qu'ôter une mère à un enfant.

Il y avait enfin, chez Yann, un élément supplémentaire. Pas seulement parce qu'il était père lui aussi et qu'il redoutait peu ou prou, de vivre la même tragédie ... non ... C'était autre chose... C'était un truc qui le mettait dans un état de rage profonde et qui se réduisait à un argument de classe ; de caste presque. Il détestait ça. Un des griefs qui le poussait, résidait là. Il l'avait saisi durant les longs mois au cours desquels il avait écouté la famille. Il en était arrivé à la conclusion que le père s'était arrogé un droit de basse justice ! Il devait penser, puisque Yann ne l'avait jamais entendu, que la mère de l'enfant ne valait rien. Lui, le père appartenait à un autre cercle, un milieu qui autorisait que l'on s'affranchisse des règles, des contraintes, de la Loi même au motif que l'argent, le milieu, l'origine le justifiait. Et pour un Yann Républicain, voire Prud'homien militant ; il commémorait chaque année le vingt-et-un janvier, non pas pour l'exécution d'un roi, c'est à dire un homme comme lui, vous ou moi, mais pour le symbole que cela représentait ; le comportement du père de l'enfant relevait du totalement inacceptable. De l'indiscutablement inacceptable.

La route nous conduisit gentiment à Nice, puis à Menton en milieu d'une après midi déjà chaude.

A Vingt heures nous poussâmes la porte de l'auberge que les fonctionnaires locaux nous avait obligeamment indiquée comme étant l'une de leur cantine. En franchissant le seuil, nous comprîmes que ce jour-là resterait à jamais gravé dans nos mémoires. La salle de restaurant était débarrassée, étrangement vide. Seules deux espèces de pyramides tronquées, recouvertes de draps trônaient au milieu de la salle de restaurant.

A peine la porte poussée, un personnage très brun, rondouillard, de petite taille avec un accent indéfinissable, nous accueillit. Ce n'était pas un nain. Juste un type pas grand. Il arborait un sourire immense. Il nous tendit deux petits verres qui contenaient un liquide à l'odeur anisée puissante puis il nous invita à pénétrer et à rejoindre un groupe de gens, visiblement pas très à l'aise eux non plus, qui stationnait là. Les faciès des autres convives tranchaient absolument avec la mine béate de l'hôte. Manifestement beaucoup se demandaient pourquoi ils avaient poussé cette porte-là.

Nous n'eûmes pas le temps de tremper nos lèvres dans le liquide anisé. Le patron de l'auberge, qui nous avait accueillis en personne, frappa dans ses mains pour demander le silence. Il nous observa tous. Je fis la constatation étonnante qu'avant d'avoir prononcé le moindre mot, l'émotion le submergeait.

- « Mesdames, messieurs » débuta-t'il d'une voix tremblotante, « Je vous souhaite la bienvenue dans ma modeste auberge. Aujourd'hui est un jour rare pour moi. Mais avant de vous dire pourquoi, je voudrais vous expliquer que je suis Grec, que j'ai fui la dictature que subissait mon pays à l'époque des colonels. Laissez-moi vous dire que je suis arrivé à Marseille il y a plus de vingt cinq ans avec juste ce que je portais sur le dos. J'étais clandestin à bord d'un bateau. Moi, grâce à Dieu, je n'ai pas eu de passeur à payer. Je me suis débrouillé seul. Tout seul. C'était encore possible à l'époque. Je suis arrivé ici et j'ai travaillé; travaillé, travaillé .... Puis j'ai pu régulariser ma situation, obtenir une carte de séjour en bonne et due forme. J'ai épousé une fille de mon pays qui est venue me rejoindre. Nous avons acheté, à la force de notre travail, cette petite auberge qui permet à ma famille de vivre. De vivre bien mieux qu'elle ne le ferait dans son pays. Mes enfants vont à l'école. Ils étudient ce qu'est la civilisation que mes ancêtres a léguée au monde entier, alors qu'il leur serait difficile d'obtenir un niveau approchant dans leur propre pays ... Ne pensez pas, cependant, que je renie mon pays. J'aime la Grèce et j'aime tout autant la France. Je vis ici , alors que je crois que je peux ... »

Il s'interrompit un instant. Son émotion était palpable et l'empêchait de poursuivre.

- « Tout ce que j'ai aujourd'hui, je le dois à la France. » reprit-il « Autrement dit à vous. Et aujourd'hui, je viens de recevoir un document qui me tenait immensément à cœur. Monsieur le Maire m'a remis ce matin même mon décret de naturalisation. Je suis français. Tout comme vous. »

Son émotion revint alors et atteignit son comble. Je vis perler deux petites larmes au coin de ses yeux. Il marqua un long moment dans un silence absolu de l'assistance entière, puis reprit...

- « Je ne peux pas vivre un jour comme celui-là sans qu'il reste dans ma mémoire et dans la votre j'espère. J'aurais pu le passer tout seul ; ou avec les miens seulement, à m'enivrer du bonheur que je ressens. Ce bonheur qui explose dans tout mon être. Mais cela aurait été injuste vis à vis de vous. Vous avez frappé à ma porte ce soir comme j'ai frappé à la vôtre il y a toutes ces années. Vous m'avez accueilli. Aujourd'hui, en ce jour si particulier pour moi, il m'a paru naturel que ce soit moi qui vous accueille chez moi, qui vous y invite. .. pour ... »

Il devait avoir préparé une suite, mais il ne put la prononcer. Il agita sa main avec des larmes pleines les yeux. Des larmes d'émotion... pas de chagrin... A cet instant, les employés de l'auberge retirèrent les draps qui recouvraient les pyramides. C'était un buffet des mille-et-une nuits. D'un côté il y avait une multitude de mets grecs, de l'autre une multitude de plats français. L'hôte s'approcha des buffets.

- « Voici les hors d'œuvre... »

Yann me regarda avec un immense sourire. La bouffe exerçait une fascination sur lui... Il n'était pas sectaire du reste. Toutes les cuisines du monde l'intéressaient.

- « Voilà une mission qui commence sous d'heureux auspices ... » souffla-t'il.

Nous quittâmes l'auberge vers cinq heures du matin. Pas ivres morts... mais .... On s'en foutait, l'hôtel était à dix petites minutes à pied de l'auberge. On parlait fort dans la rue. On se remémorait comment la soirée avait débuté. Un peu coincée malgré le discours ému et chaleureux de nos aubergistes. Et puis, les conversations s'étaient débridées, sous l'effet de l'alcool, sûrement. Les vins locaux, les vins grecs, l'Ouzo... que je confondais sans cesse avec le raki Turc sans que l'aubergiste n'en fît cas ... Vers une heure du matin, nous nous étions mis à chanter puis à rire. Puis à danser. L'euphorie s'entretenant, les mains étaient restées un peu plus que nécessaires sur les hanches, les regards s'étaient précisés et alanguis. Les désirs s'étaient subtilement exprimés. Il ne s'était rien passé entre personne. Pourtant, tout c'était passé. Une soirée inoubliable, c'était ça... Une soirée comme on en vit une dans sa vie ! Rarement deux. Parce qu'on ne l'attend pas quand elle arrive. C'est ça la magie.

Au bout de quelques heures d'un sommeil plombé, les tristes réalités de la vie terrestre revinrent ....

***Banlieue de Mendoza – Argentine -***

En reposant le combiné à la suite de l'appel de Catherine, Pierre éprouva des sentiments mitigés. Il était énervé de s'être levé si tôt, d'avoir parcouru tous ces kilomètres, d'avoir laissé Baptiste seul pour entendre ce qu'il avait entendu. Mais l'intonation de Catherine, sa voix... avaient quelque chose d'inquiétant, qui lui indiquaient que des épreuves se profilaient à l'horizon, qu'il avait peut-être sous-estimé les difficultés à venir... Il n'aima pas ça.

Pierre savait bien que les flics allaient débarquer chez ses parents. Ils iraient aussi chez Catherine et Philippe. Pour tout dire, il trouvait même qu'ils avaient pris leur temps. Il était certain de sa sœur. Elle ne le trahirait pas, en dépit de ce qui l'avait autrefois attaché à Audrey. C'était un lien autrement plus fort que l'amour. Audrey avait été pendant longtemps la seule personne en laquelle Catherine avait eu assez confiance pour oser se livrer. Ce n'était pas rien de dire ça. Pas rien de le vivre. Pas rien de le rompre surtout. Catherine l'avait fait pour lui. Elle avait accepté d'attendre tard le soir que Baptiste et lui soient déjà dans l'avion pour Buenos Aires pour affronter Audrey. Un seul lien était plus puissant que celui-là : la haine qu'ils portaient, sa sœur et lui, à leur frère.

Avec Philippe, Pierre était tout aussi confiant. Mais pour d'autres raisons. Bien sûr Philippe connaissait la vie de son frère. Il avait assez vite compris où Pierre avait décidé de s'établir. Le banquier, sûrement, l'avait avisé des transferts de fonds, au fur et à mesure que Pierre les réalisait. Pierre devait avoir percé les intentions de son frère assez tôt mais il avait attendu avant de réagir. Il avait fini par lui rendre une petite visite à quelques heures seulement que Pierre ne mette en œuvre ce plan qu'il avait échafaudé avec tellement de patience.

Ce fut une drôle de confrontation en vérité ! Une confrontation qui prit une tournure à laquelle, Philippe ne devait pas s'attendre. En grand frère, en patriarche en quelque sorte de la fratrie, Il avait usé d'un ton paternaliste pour dissuader Pierre de mettre son projet à exécution. Il avait proposé d'engager et de payer les meilleurs avocats du pays pour que la garde de Baptiste revienne à son frère. Pierre devait accepter que la mère de l'enfant conserve un droit de visite.

Pierre lui avait ri au nez. Il avait expliqué à son bourreau qu'il ne se contentait pas d'un droit de garde à partager ... Il voulait vivre avec son fils une relation exclusive que personne ne pouvait comprendre. Pierre ne pouvait pas même envisager qu'une telle relation existât. Une relation père-fils qu'il était incapable de conceptualiser, juste pour lui montrer que lui aussi, utilisait de jolis mots creux, pour reproduire le schéma qu'il avait hérité de ses parents.

Alors Philippe avait changé de ton. Il était devenu légèrement menaçant : il ne couvrirait pas Pierre. Si la Police venait l'interroger, il ne se mettrait pas en travers de l'enquête pour le protéger. Il ne pouvait ni se le permettre, ni même l'envisager...

A cet instant, Pierre connut un instant de bonheur. Intense. Immense. Un instant comme il l'avait rêvé pendant bien des années. Il avait souri naïvement et commencé à expliquer calmement sa vision de la situation en quelques mots.

- « Tu ne feras rien, jamais, contre moi. Pas parce que je suis ton frère. Non, ça tu t'en

fous... Les liens du sang ... Nous savons tous les deux qu'ils ne représentent rien pour chacun des membres de cette supposée famille. Non ... Tu ne feras rien pour une autre raison. Tu te rappelles les jours où tu m'as enulé ? Moi oui... tu t'en souviens très bien ... Et bien moi, j'appelle ça de la pédophilie. J'avais moins de huit ans, et toi plus de dix-huit. Tu étais majeur .... C'est une tâche qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Jamais. Moi, c'est seulement impossible. Elle n'a pas disparu avec le temps. C'est bien ce qu'ont tenté de me faire admettre tous ceux qui auraient dû me protéger de toi, quand il savait bien que cela ne pourrait pas arriver ! »

Pierre avait marqué un temps pour reprendre un peu le cours de sa démonstration, pour repousser les flots de souffrance qui remontaient malgré tout. Pour donner à sa diatribe un peu de consistance aussi, pour choisir les bons mots, les plus simples et les plus percutants à la fois.

- « Seulement voilà, je ne parle pas que pour moi. ...Non... Je parle pour toi. Cette tâche est AUSSI la tienne. Si je la portais à la connaissance des autorités judiciaires de notre beau pays ... Tu me suis ... Bon, bien sûr père et mère ne diront rien. Ils ne confirmeront pas mais ils ne nieront pas non plus. Ils feront comme s'ils ne savaient pas. Ils laisseront la merde sous le tapis. Là où ils l'ont enfouie et laissée si longtemps. Catherine confirmera, tu t'en doutes bien. Elle te hait au moins autant que moi ! Toi, tu nieras, bien sûr. Tu parleras d'un complot familial destiné à te nuire, à te détruire et à t'écartier de la direction de cette usine dont tu es si fier et dont tu sais très bien que nous nous foutons, autant Catherine que moi ... Tu parleras de jalousie ... bref ... mais ce n'est pas le pire ... Le pire sera la rumeur ! Tu sais ce que c'est la rumeur ! Une rumeur bien pourrie, et celles-là sont les plus pourries qui soient ... Après son passage, tout ce qui donne de la valeur à ta vie de merde sera atomisé, pulvérisé, réduit en cendres, en poussière... tout... ta famille, ta belle-famille, ton usine, tes employés ... tes ambitions politiques.... tout, tout tout.... tout ce monde-là te regardera avec dégoût, tous ces gens qui courbent l'échine aujourd'hui devant ta puissance te mépriseront ... Ce ne serait que justice d'ailleurs... »

Philippe était devenu livide, tendance cadavérique.

- « Tu ne ferais pas ça ? » avait-il murmuré ... « Ce n'est pas ce que tu dis. C'était un jeu. Un jeu imbécile et stupide, je le reconnais ... mais ce n'était pas ce que tu viens de dire. Pas du tout. »

Il tremblait. Il transpirait ... Pierre prononça le mot ... jeu ... tout seul... comme s'il le répétait seulement pour lui. Puis il enchaîna ...

- « Ce n'était pas un jeu. Tu le sais bien. Tu sais exactement ce que c'était. Moi aussi. Mais l'une ou l'autre des versions n'est pas plus belle. Et tu auras du mal à expliquer que la vraie version t'ai fait autant bander que celle que je donnerai. Parce que c'est aussi une réalité. Tu bandais ... Tu t'en souviens ? Ma version sera très porteuse comme tu le dis si bien pour tes affaires. »

Philippe avait dépassé le stade de la lividité. Il était ... couleur jaunisse.... Pierre l'avait observé un moment mais il ne parvenait pas à jouir de la terreur qu'il voyait ravager maintenant le visage de son frère. Il avait poursuivi son œuvre destructrice...

- « Ça m'est égal note bien. Tu m'indiffères depuis de nombreuses années ... Tu dois mon désintérêt pour une vengeance que j'ai longtemps ruminée, crois moi, à ton neveu que tu ne connais même pas, que tu n'as jamais voulu voir.... Tu n'existes plus pour moi depuis bien longtemps. Tu n'as pas plus d'intérêt que les dizaines de personnes que j'ai croisées en venant ici ce matin ... Ce qui fait que si tu te mets en travers de mes projets, d'une manière ou d'une autre, tu as compris que

je n'hésiterai pas à te pulvériser. Pas une seule seconde. »

A ce stade de l'intervention; Philippe était décomposé. Pierre aurait dû jouir de ce spectacle. Jouir de ce moment où enfin, il se vengeait de l'atrocité que ce frère indigne avait commise un jour maudit. Pourtant Pierre n'avait éprouvé aucun plaisir. Il était resté froid parce que le but qu'il poursuivait était bien supérieur à la vengeance. Bien plus noble ...

Malgré cette scène, Pierre n'avait pas entièrement confiance en la terreur qu'il avait suscitée chez son frère. Il le savait assez perfide pour aiguiller d'une façon ou d'une autre les enquêteurs sur sa piste, si son intérêt l'y poussait. Par bonheur, Philippe ne connaissait pas leur point de chute. Il devait avoir compris qu'ils partaient vivre, son fils et lui en Argentine. Mais l'Argentine était un pays de trois-mille-sept cents kilomètres de long et de mille-quatre-cents kilomètres de large avec des villes surpeuplées dans lesquelles se fondre dans la foule était aisé. Pierre avait bien préparé sa fuite. Il s'était résolu au nomadisme pendant une année entière. Pour finir de brouiller les pistes. Il avait posé quelques jalons pour pratiquer un vagabondage raisonné, malgré tout, et toujours à un jet de pierres du Chili.

Pierre revivait tous ces moments en revenant vers Las Cuevas. Il n'était cependant ni content ni amer. Il était juste impatient de revoir mon fils et de retrouver Carmen.

Carmen ...

Il l'avait rencontrée au Brésil, peu de temps avant qu'il ne rentre en France, peu de temps avant son accident, peu de temps avant qu'il ne plonge dans une terrible dépression causée par cet acharnement que la vie lui opposait. Carmen travaillait dans un hôtel proche des chutes de l'Iguaçu côté Brésilien. La ville s'appelait comme ça d'ailleurs Foz do Iguaçu ... Elle parlait Français. C'est par la langue qu'ils avaient lié connaissance. Assez vite elle lui avait plu. Il avait apprécié sa drôlerie, son côté facétieux, sa vivacité d'esprit, sa culture. Elle était en complet décalage avec ce qu'il attendait d'une femme de chambre dans une usine à touristes. Ils s'étaient vus plusieurs soirs de suite. Pierre avait constaté qu'elle lui tenait la dragée haute question ingurgitation de boissons alcoolisées !

Enfin, un soir, il avait essayé de la séduire, pour faire comme tout le monde ! Il avait essuyé un revers incompréhensible mais violent. Elle l'avait planté là où il était sans dire un seul mot.

Une heure plus tard, il l'avait vue revenir.

- « Viens avec moi. »

Ce soir là, ils s'étaient d'abord consciencieusement saoulés. Arrivés à un point très élevé d'imprégnation, Carmen s'était installée face à lui. Il se souvenait encore des yeux qu'elle avait à cet instant là, des yeux rougies par l'excès d'alcool. Pourtant elle lui avait demandé, froidement, ce qu'il fuyait et jusqu'où il pensait aller.

Elle n'était pas la première à lui poser cette question. Il l'avait donc renvoyée aussi sec. Il ne répondrait que si elle expliquait pourquoi elle fuyait, elle aussi.

On aurait dit qu'elle avait dessaoulé instantanément. Ils étaient assis de part et d'autre d'une table en bois. Elle le regarda droit dans les yeux. Elle garda le silence d'abord. Puis lentement, dans

ce Français précis qu'elle avait sûrement appris à l'Université, elle se mit à parler.

Pierre croyait avoir vécu l'horreur. Il apprit en écoutant Carmen ce soir là, qu'il ne l'avait côtoyée que de loin. Le récit des atrocités qu'elle avait endurées, glaça son sang. Il se demanda longtemps comment un être humain, dit civilisé, pouvait avoir inventé de tels procédés. Pour quoi faire ? Pour arriver à quoi au fond ? Puis il repensa à Philippe....

Il atterrit brutalement. Il se trouva terriblement minable. Tellement petit. Dans sa chambre, elle lui montra les cicatrices qu'elle conservait. Elle sourit en expliquant que celles là s'étaient refermées. Pas celles de son âme. Pas les autres.

Pierre avait quitté le Brésil deux ou trois jours plus tard. Mais il avait conservé l'adresse de Carmen. Pendant plus de deux ans, ils avaient correspondu très régulièrement. Il ne lui avait caché ni l'accident, ni le désarroi. Il ne l'avait avisé de la naissance de Baptiste que plusieurs mois après la naissance de l'enfant, en détaillant point par point, les griefs qu'il reprochait à Audrey. Il lui avait fait part aussi des doutes sur sa paternité ...

La lettre qu'elle lui avait adressée en retour avait marqué le départ de sa mutation. Carmen avait écrit sobrement, qu'il avait de la chance ... Avoir un enfant ... elle qui ne pouvait plus enfanter après le martyr que ses monstrueux tortionnaires lui avaient imposé ! Il avait cette chance et i la repoussait ... Il pouvait avoir un enfant, il pouvait connaître le désir et le plaisir, mais pas elle, parce que tout contact charnel lui était l'objet d'un abominable dégoût ! Elle avait poursuivit durement. Le refus d'accepter la naissance providentielle de ce fils avait déclenché en elle une colère profonde, une furie même, quasi hystérique. Elle avait écrit des choses horribles. Elle avait terminé sa lettre en lui demandant de ne jamais lui répondre s'il persistait à refuser ce don de la vie, cette grâce qui lui était faite et qui se nommait Baptiste. Et aussi parce que Baptiste était innocent de tout ...

Pierre n'avait pas répondu pendant presque deux ans. Il ne savait pas ce que devenait Carmen. Puis, un jour que la livraison d'un voilier l'avait mené aux Antilles, il avait éprouvé l'impérieux besoin de renouer ce lien qu'il sentait puissant. Il avait embarqué comme cuistot sur un cargo qui filait à MONTEVIDEO. De là, il avait gagné les chutes, était arrivé à l'hôtel pour constater que rien n'avait changé. Ni les chutes, ni l'hôtel, ni Carmen. Elle l'avait vu. Elle s'était jetée dans ses bras. Elle y était restée très longtemps. Puis soudain, aussi violemment qu'elle s'était précipitée sur lui, elle l'avait repoussé et bourré de coups de poings. Dans sa langue, elle l'avait abreuvé d'injures grossières où la mère de Pierre tenait un rôle précis qu'elle n'aurait certainement pas apprécié !

Pierre avait laissé passer l'orage ! Carmen finirait bien par avoir utilisé la totalité du vocabulaire ordurier qu'elle connaissait ! Alors doucement, des mots étaient montés de son esprit. Étrangement, ils le frappaient à lui aussi au fur et à mesure qu'il les énonçait. Ils lui sautaient aux yeux comme l'expression de l'évidence ... Il ne les avait pas réfléchis pourtant !

Il avait annoncé à Carmen qu'il allait revenir avec son fils pour vivre avec elle. Si elle le voulait, bien sûr !

Cette courte diatribe avait stoppé net la colère de Carmen, comme si la foudre venait de la frapper. Pierre avait vu les yeux de la jeune femme s'écarquiller puis se révolter et il avait vu le corps de Carmen devenir mou, flasque. Complètement flasque. Il l'avait reçue dans ses bras et l'avait allongée dans un fauteuil. Il l'avait couverte d'un plaid qu'un client venait de lui tendre.



Son absence avait duré un moment mais personne n'avait appelé le médecin. Enfin elle avait rouvert les yeux.

- « Tu es là ? Ce n'était pas un rêve alors ? »

- « Non, tu n'as pas rêvé. Je vais faire ce que j'ai dit. Je te préviendrai. Cela prendra un peu de temps, mais je suis décidé. Est-ce que tu veux bien m'attendre ? »

Elle avait regardé loin derrière lui. Son regard se perdait dans la forêt. Elle n'avait pas répondu pas à la question. Elle était partie sur autre chose.

- « Mais ... sa mère, comment comptes-tu t'y prendre ? » avait-elle demandé.

- « Ne te préoccupes pas de ça ... Je vais régler ce problème. »

- « Comment ? »

Pierre se souvenait qu'il avait eu un geste fort.

- « Je ne vais pas lui demander son avis ... Comprends-moi bien. Baptiste est mon fils ... J'aime cet enfant plus que tout au monde. C'est celui que j'aurais voulu avoir avec toi mais qu'on ne peut pas faire. Alors ... Cette femme a fait cet enfant pour toi. Pour que toi et moi, on puisse fonder une VRAIE FAMILLE. Enfin ... »

Il avait insisté sur les mots vraie famille parce qu'il les ressentaient au plus profond de lui.

Carmen n'avait plus posé d'autre question. Elle avait eu envie de croire à son histoire. C'était même plus qu'une envie. C'était une façon de recommencer une vie qu'elle croyait impossible pour elle. Une vie banale à laquelle elle rêvait tellement fort.

**Menton – Le jour J -**

A l'aube, à l'heure où Hugo voyait blanchir la campagne, une compagnie de piverts prit ses quartiers sous mon crâne. Pile en même temps que je me réveillais. Je mis ce désagrément sur le compte du manque de sommeil. *What else ?* Je savais que ce serait passager. Deux bouteilles d'eau minérale, un peu de patience et il n'y paraîtrait plus.

Nous nous retrouvâmes donc devant celle que Yann considérait comme le maillon faible. À la manière dont elle nous reçut, je compris que les choses étaient mal engagées, et pour tout dire qu'on courait à l'incident. La suffisance de cette femme aurait très vite énervé un Yann des temps normaux ! Mais comme lui aussi devait composer avec sa compagnie de piverts personnelle, le temps qu'il consacrait d'ordinaire à se mettre en pression s'en trouva diminué. Et pas qu'un peu.

J'aurais pu aider, tempérer ... Jouer le gentil quand il s'emparait du rôle du méchant ! Je laissai sciemment monter la mayonnaise par un silence sournois. L'acidité des propos, parfaitement réciproque, dans un premier temps, s'installa assez vite, avant que le ton ne montât graduellement, et si Yann resta dans les limites de la politesse, je n'en dirais pas autant de sa, pourtant, légendaire courtoisie.

Pour ne rien arranger, la dame se mit à raconter des balivernes, des mensonges si gros et si maladroits que même son petit fils de sept ans ne les aurait pas gobés. Elle finissait invariablement en martelant qu'elle ignorait tout de la destination de son fils. Elle ne savait pas où il se trouvait.

Yann n'avait pas envie d'être patient. Ou peut-être pensa-t'il qu'il avait atteint les limites du dialogue, qu'ils étaient déjà entré dans la phase des monologues stériles. Il extirpa de sa sacoche un petit magnétophone et montra la cassette. Il la plaça dans l'appareil et appuya sur le bouton lecture. Au passage où elle annonçait à son mari qu' « IL » était arrivé enfin à destination, elle mordit ses lèvres. Je le vis. Yann le vit aussi.

Il se lança dans une démonstration assez étrange, presque surnaturelle. Il reprit chacune des réponses qu'elle lui avait faites et il les démonta. Ensuite, il s'engagea dans une comparaison déroutante, même pour moi, entre les enquêtes qu'il menait lorsqu'il travaillait à la brigades des mœurs et l'enlèvement dont il était chargé et qui l'avait conduit à convoquer cette femme.

Je la vis se décomposer lentement. Les comparatifs dont il usa me parurent grossiers, à moi aussi. Non pas seulement par les termes qu'il employa, mais aussi, et surtout, dans leurs fondements. Pour être succinct, il assimila le fils de madame aux proxénètes qu'il avait croisés du temps de sa carrière aux mœurs ! Lorsqu'il eut terminé, après un silence un peu surnaturel, il reposa la question.

- « Où est ce « il » dont vous parlez à votre époux ? »

Elle était hagarde. Elle tentait d'évaluer la validité d'une démonstration qui n'avait d'autre but que de la plonger dans la plus parfaite stupéfaction. Elle bloquait sur la comparaison triangulaire qu'il établissait entre elle, la maman de Baptiste et les prostituées. Elle refusa d'un bloc le rôle du proxénète que Yann prêtait à son fils. Elle ne put que répéter une dizaine de fois.

- « Je ne sais pas où il est ! Je ne sais pas où il est...»

Puis, elle eut la mauvaise idée d'ajouter, juste pour se redonner une consistance, pour montrer qu'elle était encore coriace et que nous n'en viendrions pas à bout aussi aisément ...

- « Et même si je savais où il est .... je ne vous le dirais pas... »

Yvan se tut. Son visage ne montra aucun sentiment, pas même l'agacement que devait provoquer le dernier soubresaut de sa proie. Il sortit le cahier des gardes à vue. Sans un mot, sans un seul mouvement d'humeur, il commença à inscrire le nom de la dame sur le registre. Je me mis à la machine et commençai à établir le Procès-verbal, la traduction procédurale en quelque sorte. Elle ne comprenait toujours rien à ce qui se tramait. Après les divagations d'Yvan, elle attendait une deuxième salve. Elle avait soutenu la première et elle devait penser qu'elle en était sortie plutôt avec les honneurs en montrant à ces malotrus qu'elle ne se laissait pas impressionner, fussent-ils représentants de la Loi. Mais le silence dans lequel nous nous complaisions à dessein, Yann et moi, recommença à la déstabiliser.

Yvan traînait. Il prenait son temps. Il soignait son écriture de chat.... Enfin elle osa rompre le silence

- « Qu'est-ce qui se passe maintenant ? »

Il leva la tête, sans sourire. Il lâcha comme dans un souffle.

- « Je vous place en garde à vue. »

Elle ouvrit les yeux, la bouche ...

- « Mais .... Pourquoi ? » balbutia-t'elle.

- « Complicité d'enlèvement et de séquestration ! »

- « Mais, vous êtes fous ! » s'emporta-t'elle « Puisque je vous dis que je ne sais pas où il est ! Je ne sais rien ! Comment faut il que je le dise ? En quelle langue, bonté divine ? »

Il releva la tête. Je voyais ses yeux. Il prit un tout petit peu de temps pour préparer l'hallali, ce coup fatal qu'il espérait imparable.

- « Il n'y a que lui qui compte pour vous, n'est ce pas ? Votre fils ... Vous n'avez parlé que de lui. Jamais vous n'avez dit « Je ne sais pas où ILS SONT ! » Jamais ! à aucun moment ! »

Il insista sur la fin de sa phrase, sur le « ILS SONT ». Puis il marqua un tout petit temps d'arrêt pour jauger la qualité de l'effroi qu'il venait de susciter. Elle sursauta, tenta une parade ...

- « C'est vous ... Vous me demandez où est mon fils ... Je vous répons ... »

- « C'est faux ... Vous mentez encore ! »

- « En voilà assez.. » regimba-t'elle ... « Je ne vous permets plus de me parler ainsi que vous le faites ! Pour qui vous prenez-vous ? »

- « Vous ne me permettez pas de vous dire que vous mentez ? Sans blague ? Vous n'avez pas entendu la cassette ? Vous voulez réécouter ce que vous dites à votre mari ? Vraiment ? Vous voulez entendre à nouveau ce « Il est arrivé » qui dénie une existence à votre petit fils ? Vous mentez. Vous êtes une menteuse ! Et vous ne me permettez pas de vous le dire ! Sans blague ? »

Yann sourit cruellement dans sa haine. Il rembobina la cassette. Il la plaça juste à l'endroit idoine. Mais il n'appuya pas sur le bouton START. Il reprit.

- « Votre petit-fils, qui l'accompagne je vous le rappelle, vous n'en avez rien à foutre ! Il ne compte pas pour vous. Comment le pourrait-il, remarquez bien ? Vous ne le connaissez pas. Vous n'avez jamais voulu le voir, en un peu plus de six ans alors qu'il est venu chez votre fille à de nombreuses reprises et y a passé de longues semaines. A même pas cinq kilomètres de chez vous ! Vous n'avez jamais cherché à le rencontrer ni lui, ni sa mère. Il vous est un parfait inconnu. C'est votre petit-fils au même titre que ceux que vous avez à Paris, mais celui-là ne vous intéresse pas. »

Il s'arrêta un instant ... Puis reprit lentement en changeant de ton.

- « Vous en avez le droit après tout. Je ne conteste pas ça. Personne ne vous oblige à aimer quelqu'un que vous ne voulez pas aimer ! Pas même moi ! Mais votre fils s'est mis dans son tort. Et pour tout dire, son acte imbécile va le conduire en prison. Ce ne sera que justice ! Mais vous ? Qu'est-ce que vous allez en penser ? Allez-vous rejeter la faute sur l'enfant, cette fois encore ? Cet enfant va l'envoyer en prison. Il va faire tomber la honte et le déshonneur sur votre famille, sur votre nom ! Vous lirez dans les yeux de ceux qui consentiront encore à vous parler, au mieux l'incompréhension... comment ont-ils pu concevoir un fils pareil ... au pire une joie malsaine, une sorte de « c'est bien fait pour eux, ils n'ont que ce qu'ils méritent ... ». Bien sûr, en apparence, ces gens prendront votre parti ! Mais vous serez devenus des parias, des gens dont un fils a mal tourné pour finir en prison... . Parce que ces choses-là ne se font pas dans votre monde ... Parce qu'on y pense, avec juste raison que vous disposiez des meilleurs avocats pour résoudre les difficultés aussi futiles que celles-là au mieux de vos avantages ! Et tout ça, à cause d'un enfant ! Un enfant, que vous ne connaissez pas et dont vous ne vous êtes jamais souciée, va expédier votre fils chéri directement à la case prison. Vous allez détester cet enfant ? Dites-moi ? Un petit bâtard qui plus est !! Ça vous fera une vraie bonne raison. Encore une ... Vous ne vous rendez même pas compte que vous vous trompez sur le sujet de votre colère. Vous nous détestez, vous détestez cette fille, vous détesterez cet enfant quand c'est seulement votre fils que vous devriez blâmer. Et seulement lui. »

Elle se noyait. Le maelström qu'Yann avait déclenché, la ravageait entièrement. De la tête aux pieds. Elle tremblait. Mais c'était surtout sa tête qui trahissait son désarroi. Yann se calma d'un seul coup. Il prit un ton posé, calme pour tenter une sortie du conflit.

- « Moi je vous propose autre chose.... Faites en sorte que nous puissions récupérer votre fils adoré et laissez l'enfant qu'il a enlevé revenir vivre avec sa mère.... Ça sera mieux pour tout le monde et surtout pour l'enfant .... »

Il attendit quelques secondes qu'elle parle. Mais comme elle se mura dans un silence obstiné, il recommença son entreprise de désintégration...

- « De toute façon, vous ne verrez pas plus cet enfant là où il se trouve actuellement, qu'ici quand il y vivait ! Et je ne vous parle pas du futur ! Vous êtes mère vous aussi, putain de moine ... Vous ne pouvez pas rester insensible à la douleur de cette femme qui a enfanté votre petit-fils ! Ou bien vous vous croyez supérieure à elle, vous la méprisez au point que sa douleur ne vous émeut même plus ! Vous la considérez comme quantité négligeable, vu d'où elle vient, vu ce qu'elle est ! Une femme de chambre ... une bonniche ... C'est ça ? Vraiment ? Je ne le crois pas. Je ne veux pas

le croire ... C'est ce qui fait que je ne sais pas répondre à cette question bête au possible : pourquoi acceptez-vous d'imposer une telle souffrance à cette mère, qui elle, aime profondément son fils, qui espère chaque seconde de chaque jour avoir au moins un appel de son enfant qui lui dira : « Tout va bien .. Maman ! » ? Au moins ça ! ... Une femme qui ne sait pas où est la chair de sa chair, une femme qui a souffert comme vous pour la mettre au monde, une femme qui a soigné pendant six ans cette vie que votre fils lui a ignominieusement arrachée et volée. Parce que c'est un vol. Et c'est le vol le plus odieux qui soit ! Une femme qui ne sait pas si le père de son enfant, un malade mental, un taré, un raté, entre nous soit-dit, n'est pas en train de martyriser la chair de sa chair, une femme-mère qui devient folle petit à petit parce qu'elle est impuissante à protéger ce qui est sa raison de vivre ...»

Il la crucifiait sur place du regard ; avec un mépris et une colère qui n'étaient pas feints. Parce que Yann ne jouait plus la comédie. Enfin, au bout d'un court silence, il explosa

- « Mais vous n'en avez rien à foutre ! Rien du tout ... Rien de rien .... Pour vous, il n'y a que votre fils qui compte ... Mais dites quelque chose bon Dieu ! Dites moi où je vais les trouver tous les deux... Nom d'une pipe. »

Il hurlait presque. Il était hors de lui. Elle le regardait avec des yeux remplis d'épouvante ....

« La suite serait délectable mais malheureusement je ne peux... » chante notre bon Georges. Mort au gori ... i... i ... lle...

La maman nous quitta une bonne douzaine d'heures plus tard, très, très , très, très fâchée contre Yann et aussi contre moi. Avec des raisons... Il me faut bien le concéder !

Elle s'arrêta sur une version que nous ne trouvâmes pas crédible mais qu'elle répéta à plusieurs reprises sans se couper. Sans omettre un seul détail. Elle dit :

- « Un soir d'avril, un inconnu a sonné à ma porte. Il ne n'est pas présenté. Il a expliqué qu'il se trouvait dans une cabine téléphonique quand la sonnerie de l'appareil avait retenti. Une voix d'homme lui a demandé de me prévenir qu'il fallait que je vienne sans délai à la même cabine. La voix a promis que je remettrais une récompense intéressante si j'étais présente au rendez-vous. J'ai suivi cet homme. A mon âge, on ne risque rien... A l'heure dite, l'appareil a re-sonné. J'ai décroché. J'ai eu mon fils. Il m'a parlé de plusieurs choses, m'a donné des nouvelles. C'est tout. Il n'a pas voulu me révéler où il se trouvait. Mon fils m'a demandé de donner cinq-cents francs à mon chauffeur. L'homme en a paru satisfait. La cabine est à Menton. Je peux vous y mener mais ça ne vous servira à rien. Ne me demandez rien sur le chauffeur. Je ne sais pas qui il est. »

A la première mouture, Yann la dévisagea, incrédule. Son regard vint sur moi, d'abord, puis se porta sur cette femme à nouveau. Il lui demanda si elle nous prenait vraiment pour les ravis .... lous ravis de la crèche du Noël Provençal... Mais elle jura ses grands Dieux qu'elle disait la vérité. Yann reposa la question :

- « Où sont-ils ? »

Et elle répondit seulement

- « Je n'en sais rien ! »

Puis elle consentit à lâcher un peu la pression. Elle évoqua les relations familiales confessant

qu'elles n'avaient rien de commun avec celles du restant des mortels. Elle omit malgré tout le petit plus sordide que Yann connaissait par des voies détournées. Alors il la cueillit d'un nouvel uppercut qui porta. Je la vis s'affaisser un peu plus.

- « Elle vous a dit ça aussi ? » lâcha-t-elle. Cette fois, il n'y avait pas de haine ou de rancune dans sa voix. Juste une grande lassitude. Puis elle reprit :

- « Depuis longtemps, mon fils n'a confiance en personne. Vous comprenez pourquoi il n'a rien dit ? »

- « Désolé, mais il ne peut pas avoir disparu sans bénéficier de complicités. Vous ... Votre fille aussi, sûrement ... Il s'est forcément reposé sur vous... sur sa mère ! »

- « Pas au point de se confier à elle. »

- « Je ne vous crois pas ... »

- « Il savait que vous viendriez ... »

- « Il ne fallait pas être un grand devin ! Je crois ... je crois plutôt qu'il vous a fait la leçon et que vous ne le vendrez pas. Vous êtes monstrueuse. Vous n'avez aucune pitié. Vous n'êtes pas accessible à ce sentiment ! »

- « Taisez-vous. Vous ne savez pas de quoi vous parlez ! »

- « Sans blague ! » cria un Yann hors de lui à nouveau.

Puis il poursuivit en proie à une colère qu'encore une fois, il ne jouait pas

- « Vous n'allez quand même pas osé me sortir que votre vie n'est qu'un puits sans fond de misère et de souffrance ? Vous ? Vous n'allez pas osé, quand même ? Si ? Et si cette femme souffre, c'est son problème ? Alors, pour vous, c'est chacun sa merde en quelque sorte ? Vous vous foutez de la douleur que cette femme éprouve et de ses angoisses ! C'est son problème et pas le votre... Je me répète... Vous n'essayez même pas de vous mettre à sa place ... Vous vous foutez de cette femme, vous vous foutez de votre petit-fils ... Rien ne compte que votre fils et son bien-être que vous n'êtes même pas en situation de mesurer, au demeurant ! Vous êtes convaincue d'avoir raison ... C'est ce que vous croyez au fond de vous ... Vous avez une foi inébranlable dans cette vérité que vous seule détenez ... Votre fils est heureux ... et vous êtes convaincue, aussi, que l'enfant est bien mieux avec son père qu'avec sa mère ! Rien ne peut vous faire changer d'avis ... Rien ... C'est monstrueux ! Vous êtes monstrueuse ! Vous me dégoûtez ! Vous êtes à vomir... »

Et un second tour s'enclencha !

Je trouvai que Yann avait été mauvais sur ce coup-là. Elle avait fait un pas vers nous. Pas un grand pas, mais elle avait commencé à enjamber la ligne qui la retenait du côté du mensonge. Au lieu de se glisser dans ce minuscule interstice qu'elle avait ouvert, Yann la réexpédia, avec brutalité, dans les cordes, sans vraie raison. Bizarrement, je sus que les démons qu'il croyait avoir enfouis profondément en lui, lui jouaient un mauvais tour. Yann aurait dû détendre l'atmosphère, partir vers d'autres horizons, proposer une sortie honorable, prononcer des mots d'apaisement, quelque chose dans le style « Je ne peux pas vous croire, mais je peux vous comprendre... Votre fils n'a tué personne, il n'a pas commis un crime ... Je sais que c'est dur ... mais si vous, la mère de cet homme ne faites ce geste, qui pourra le faire ? Il existe des lois en France même après ce qu'il a fait ... Les choses se calmeront .... Il pourra voir son enfant ... Vous êtes la seule personne capable de remettre les choses dans l'ordre qu'elle n'aurait jamais dû quitter ... La seule ... » ... Enfin ... Le boulot quoi ! Celui qu'on nous avait peu ou prou enseigné, celui qu'on avait appris des expériences passées !

Sauf qu'il s'en était abstenu. Il était ailleurs ; il était dans la souffrance de quelqu'un d'autre.

Et il la comprenait cette souffrance. Elle lui parlait et elle s'y prenait tellement bien qu'il n'entendait plus que cette voix-là et plus du tout celle de la raison, celle de son métier. Moi, je n'avais servi à rien. Je n'avais pas été capable de lui dire « Stop... arrête ... tu dérailles ... Humilier cette femme, c'est pas ce qu'on te demande ... c'est pas le boulot pour lequel tu es payé ! ». J'étais en colère contre lui et contre moi. Et plus du tout contre cette femme qui nous promenait pourtant, qui continuait à nous prendre pour des c ...

Une fois mise KO, elle ne se releva pas, ne reprit pas le combat. Elle se mura dans un silence méprisant. Il n'y avait plus d'issue parce que Yann avait échoué. Il restait un mince espoir cependant qui résidait dans le téléphone. Il fallait attendre et voir comment elle réagirait à cette pression que Yann lui avait mise sur les épaules.

Aussi Yann remit la dame dehors et nous attendîmes qu'elle s'épanche !

### **Menton – Jour J +1 à J +3**

Elle rentra chez elle et dut se coucher. Elle passa juste un appel à sa fille pour lui signifier que nous étions venus. Comme David Vincent. ... Ils sont venus. Ils sont là. Elle les a vus ... Ensuite, Black-out total. Pas un mot sur ce qu'elle avait dit, sur ce qu'on avait demandé... Rien du tout. Tout comme chez la fille d'ailleurs, qui, elle, n'appela personne. Il nous fallut attendre toute une journée, à la remorque de nos collègues qui suivaient les conversations, pour aller vérifier sur place, au besoin, les éléments qu'ils allaient recueillir ... En pure perte.

Au bout de la journée, un rapatriement calamiteux se profilait pour nous. Le coup de pied dans la fourmilière se révélait décevant. Puis, Yann vit sur un panneau de stationnement interdit que le marché de Menton se tenait le lendemain matin. Il eut une inspiration, une illumination, une fulgurance comme il savait en avoir. Il décida de ne partir qu'à midi, à la fin du marché, où nous ne manquerions pas d'aller traîner nos guêtres. Juste pour voir ce qui allait se passer en pensant bien que la fille de madame, la sœur du fugitif, ne manquerait pas de se rendre, Yann en était certain !

La mission n'avait rien de déplaisant. Les marchés de France sont des endroits agréables, Ils sont un théâtre où se jouent des pièces amusantes tous les jours... Gratuitement ... Notre journée commença à neuf heures environ par un tour de marché, un repérage précis des lieux. Je découvris la camionnette de la fromagère-de-chèvre. La vendeuse était menue, assez grande, brune, avec des cheveux bouclés, pas désagréable, habillée baba-cool. Elle se tenait derrière ses tréteaux, sa paillasse et ses froms. Les clients défilaient, les uns derrière les autres. La petite production avait l'air de bien se vendre. Un peu avant onze heures, je vis arriver d'assez loin la victime de nos exactions précédentes, la bienheureuse maman de Pierre. Elle se dirigea vers sa fille sans regarder les autres marchands. Elle venait pour voir sa fille et rien d'autre. D'habitude les chalands flânent. Ils regardent à droite à gauche, comparent les prix, observent les produits, discutent un peu avec le commerçant. Maman était l'exception. Elle déboula depuis la place du Grand hôtel. Elle avait encore la furie dans la démarche. Elle se dirigea vers sa fille. Elle me croisa sans même me reconnaître, pour ne s'arrêter qu'au banc qui l'intéressait. Celui de sa progéniture. Les deux femmes se mirent légèrement en retrait, pour se placer juste derrière la fourgonnette qui trimbalait le matériel. J'arrivais au banc en face de celui qui m'intéressait. Un producteur de fraises garriguettes y vendait des paniers de plastique remplis de fruits rouges. Je tendis l'oreille mais je ne perçus que des bribes de phrases; J'entendis : « Mais ... Pas cru ... impensable ... sadiques... où il est... » Enfin, je saisis nettement : « Il faut le prévenir. » A ce moment-là, les clients s'étaient éloignés et je restai seul devant mes fraises à choisir une barquette qui ressemblait à toutes les barquettes. J'entendis aussi la réponse. « On s'attendait à cette visite... Pas s'affoler... Laisser passer l'orage et le mot ... discret. » La mère ne devait pas entendre ce que prônait sa fille. Elle termina avec un « Il faut que tu le préviennes qu'il reste tapi. Ils vont tout éplucher. Tout. Ils me l'ont dit. Ils sont enragés ... »

Je tournais le dos au banc à cet instant mais je pouvais observer les deux femmes dans la vitre du fourgon du camelot qui vendait ses fraises. Soudain, un afflux massif de badauds m'empêcha d'entendre ce qui se disait. La fille leva la tête et regarda à sa droite et à sa gauche avec



un regard inquiet. Je décidais de lâcher. Je sortis mon porte-monnaie pour payer une barquette de garriguettes. Je déteste les garriguettes. Elles n'ont que l'odeur et l'apparence de la fraise. Pour le goût, tu peux toujours repasser. C'est celui du citron. Un citron que tu paies au prix de la fraise. Et que les marchands ne viennent pas me dire que je raconte des conneries ! Ils ont beau transformer le mot acide en légèrement acidulé, leurs fraises ont l'acidité du citron et rien d'autre ! Point.

Je m'éloignai lentement. Je cherchai désespérément Yann sur ce marché. Je le trouvai attablé à la terrasse d'un bar, au soleil, devant un café. Il posa la seule question qu'il fallait.

- « Alors, la pêche a été bonne ? »
- « Elle l'a été »
- « J'en étais sûr ! »
- « Ça ne va pas te faire plaisir. »

Il sentit se lever un vent mauvais.

- « Pourquoi ? »
- « On reste. La fille va l'avertir. Donc on reste ! »

Il cramoisit ...<sup>2</sup>.

- « Mais si elle part de là, elle habite la pampa ! On n'est même pas certain de son adresse d'ailleurs. » balbutua-t'il.

Ma colère de la veille n'avait pas disparu. Je savais bien pourquoi il renâclait. Sauf que cette fois, c'était moi qui décidais, pas lui.

- « C'était ton boulot ... Et ne me prends pas pour un con. Je sais ... Je te connais assez. On reste. Il faut qu'on voit ce qui va se passer. Tu m'as dit qu'elle n'appelait pas. O.K. Si elle n'appelle pas ; elle trouvera un autre moyen. Il faut qu'on soit là pour voir ce qu'elle va faire. IL-LE-FAUT ! »

Il détourna le regard. Il essaya un : « On rentre chez nous. On verra bien quand on sera au bureau ! Elle ne peut qu'appeler parce que je suis certain qu'il n'est pas là-haut. » qui ne convainquit personne, pas même lui. Il rajoutai

- « Ce qui fait que, que l'on soit ici ou chez nous, ça ne changeta rien. »

Je le repris de volée.

- « PAS QUESTION !!! Il n'est pas chez la sœur O.K. D'accord !! Elle ne va pas utiliser son téléphone à elle. Ils savaient tous qu'on pouvait les écouter ... Je parie une saucisse de Morteau au chou mijotée de longues heures contre un Hamburger trop cuit dans du pain de mie rassis, qu'elle va utiliser une cabine publique. C'est une conviction profonde parce que si elle se servait de téléphones d'amis par exemple, tu aurais pris des bouts d'échanges sur ce sujet. Les gens ne pourraient pas s'empêcher de parler, de demander des nouvelles, même rapides, même en usant de codes. C'est ce qu'on a appris tous les deux ... les écoutes c'est autant les intonations, les hésitations, que les mots ... En plus, sa mère nous l'a soufflé. C'est l'un des rares éléments qu'elle a indiqués à son corps

---

<sup>2</sup> Néologisme certes, mais parlant, je trouve.

défendant. La famille et le fils communiquent. La preuve figure sur la cassette que tu lui as collée sous le nez ... Ils communiquent .... Pourtant tu as épluché toutes les fadets en long, en large et en travers. Tu fais ça très bien, je le sais, et tu n'as rien trouvé. Rien de rien ... Conclusion logique : Il est loin mais il ne peut pas couper les ponts pour des raisons qu'on ne connaît pas encore. Peut être le fric ? Bref ... On n'en sait rien. On sait seulement qu'ils communiquent. Or, je ne vois qu'un seul moyen : ils utilisent des cabines publiques ! Depuis six mois, ils font comme ça sans jamais se loucher ! C'est lui qui mène le bal. Lui a tout organisé depuis longtemps. Il a eu le temps de réfléchir ... Il savait qu'on allait venir. Il connaît peu ou prou nos méthodes. Tant de crétins écrivent dessus ! On ne peut plus tabler sur le hasard, sur la chance ... Malheureusement pour vérifier mon hypothèse, on ne peut que rester et voir. Voir où va la sœur. C'est elle le maillon faible. Pas la mère. Parce que c'est à elle que s'adresse la mère. C'est donc la sœur qui a un contact. »

L'idée des cabines publiques avait surgi dans mon esprit sans que je puisse expliquer pourquoi et comment. C'était une solution. Pas la seule, certainement, mais je m'y accrochais. Yann regardait le marché. Je sentais qu'il se débattait ...

- « On va la chercher ... » décida Yann péremptoirement.

Je l'attendais là. Je savais qu'il allait dire ça.

- « Et si tu t'y prends comme avec la mère, on aura perdu la seule chance de remonter à cet enfant ... Ou alors, tu ne tiens pas vraiment à le retrouver ... et on passe directement à autre chose. »

Yann serra les dents. Ce que je venais de lui dire ne lui plut pas mais il savait que j'avais raison. De l'autre côté, il entrevoyait l'avoinée salée qu'Annette allait lui coller à son retour. Elle lui chatouillait l'humeur à l'avance. Pas dans le bon sens. Pour arrêter sa gamberge, pour l'empêcher de développer une théorie foireuse destinée à me convaincre que je n'avais pas raison, je poursuivis.

- « Si ce que je pense est fondée, c'est ce chemin là qui nous mènera à l'enfant. Sauf... sauf ... sauf que si on n'est pas là quand la fille se rendra dans une de ces putains de cabine, on ne saura jamais où elle appelle. On pourrait recenser tous les publiphones de la région depuis le bureau. On a les outils pour... Je te l'accorde. Mais, on peut en oublier ... Un qui sera dans un centre commercial perdu, une venelle oubliée, une adresse incomplète, ou que nous interpréterons mal ... ou je ne sais quoi d'autre et je redoute que ce soit sur l'une de celles qu'on n'aura pas recensées qu'il se passera quelque chose. On l'apprendra un jour ... beaucoup trop tard et on se bouffera les c.... En plus, on ne peut pas travailler sur toutes les cabines de France ! On va forcément arrêter une distance de façon arbitraire. On va tracer un cercle d'un rayon aléatoire autour de chez la fille. Et si par malheur, elle sort du rayon, on l'aura dans le baba...Right sir... Il n'y a pas d'autre solution que wait and see ! Mais c'est ici.... Ici et pas ailleurs ! Et si c'est pas une cabine ... on aura l'air encore plus con ! On ne fera rien de si loin. » Je répétais alors ... « La solution est ici. I-CI »

Il noya son regard dans le bleu de la mer. Il revint un long moment plus tard

- « O.K. Comment on s'y prend ? »

- « On prend la fille en charge. On ne la lâche pas des yeux. Tant qu'on peut. »

- « Si elle rentre dans ses collines ? »

- « On se transforme en crottes de chèvres des collines. Mais on ne la lâche pas ! Maintenant si tu vois une autre solution ! C'est ton affaire après tout ! »

Je savais bien qu'il n'en avait pas. Il laissa s'écouler deux secondes. Il fouillait son intelligence pourtant ... je le sentais... je le voyais. Au bout d'un temps, il finit par craquer... Il capitula. Il se résigna.

- « Pas de prime abord. »

La fin du marché était assez proche. Je me mis en quête d'un endroit facile pour annoncer le départ à Yann qui patientait à côté de la voiture, un peu en dehors du marché. Vers une heure de l'après-midi, elle plia son matériel et elle remonta dans sa voiture. J'étais prêt au départ quand elle passa à ma hauteur. Yann sauta dans la voiture et la filature s'engagea. Elle prit la direction de Gorbio. C'était difficile parce qu'il y avait peu de voitures et que j'étais obligé de me tenir assez éloigné pour n'être pas repéré. Yann usait ses lunettes à les garder collées sur la fourgonnette.

Le village de Gorbio s'annonça. J'étais derrière, un peu en retard. Yann ne voyait plus la voiture mais il savait qu'elle était encore devant. La circulation était un peu plus dense et assez rapidement je me trouvai derrière la fourgonnette, avec deux voitures en écrans. Je distinguai nettement le clignotant droit s'allumer et la voiture s'arrêta pratiquement sur la route. Je ne pouvais pas l'imiter. Je dus la dépasser. Dans le rétroviseur, je vis que la conductrice sortait de l'habitacle et qu'elle traversait la route. Ensuite, je ne vis plus rien. Le temps que je fasse demi-tour, que les bourrins du volant me laissent un interstice pour m'échapper et revenir sur mes pas, je constatai que la voiture avait disparu. Je pestai de dépit. On l'avait perdue ! Je me garai près de l'endroit où nous l'avions vue en dernier et je me mis à détailler minutieusement les alentours pour découvrir... Rien ... Il n'y avait rien à découvrir. Pas un commerce, pas un endroit susceptible d'intéresser quiconque. Des hangars fermés, des maisonnettes un peu plus loin et personne à voir ou à contacter. Yann était parti à pied. Quand il revint, il avait un petit sourire aux lèvres. Il désigna une cabine téléphonique calée dans un recoin de mur. D'abord, j'explosai. J'avais eu raison... Puis, je réfléchis que le temps que nous avions mis était beaucoup trop court pour qu'elle puisse appeler quiconque ... Elle aurait dû s'y trouver encore. Pourtant, je revoyais bien la jeune femme descendre les mains vides. Yann alla jusqu'à la cabine, souleva le combiné pour appuyer sur la touche Rappel mais aucun numéro ne s'afficha. Par acquit de conscience, il releva le numéro d'appel de la cabine.

Nous revenions doucement vers la voiture, assez circonspects, lorsque je vis arriver la fourgonnette vers nous. Elle passa sans ralentir, sans que la conductrice ne lève la tête. Elle semblait repartir dans la direction d'où nous étions venus. Je courus jusqu'à notre voiture. Je récupérai Yann qui, lui, ne courrait jamais et la poursuite s'engagea à nouveau. Je rattrapai la fourgonnette au bas d'une descente.

Elle fit le chemin exactement en sens inverse. Puis arrivée dans les faubourg de Menton, elle reprit la direction de Sainte-Agnès. La route était tortueuse et pour tout dire pas très fréquentée. Mais je parvenais à suivre. Un peu avant d'arriver au village, je vis le clignotant gauche s'allumer et la voiture s'engagea dans un chemin de terre. En passant à sa hauteur, dans un flash, je lus un panneau cloué sur un chêne vert... « Fromage de chèvres.... ». Je compris qu'elle habitait là. Ou plutôt par là.

Je trouvais un petit chemin pour engager une discussion qui tournait autour de ce qu'elle avait bien pu aller faire au village.

- « Elle n'a pas eu le temps d'appeler ... » commençai-je « mais elle a pu relever le numéro de la cabine. C'est logique. D'où on peut déduire que c'est lui qui appelle et il appelle dans des cabines. C'est bien ce qu'a dit sa mère et ce doit être vrai. Donc elle lui donne le numéro quand il appelle. Elle relève le numéro de chacune des cabines ... Ensuite, il leur suffit de convenir d'un jour et d'une heure ... C'est comme ça qu'ils communiquent. Elle n'appelle jamais de chez elle ! Sauf que la mère a dit qu'elle devait le prévenir. Donc la mère sait que la fille a un moyen de contacter Pierre ! Il y a des grandes chances qu'ils n'utilisent pas deux fois la même. En tout cas dans un laps de temps restreint ! »

Yann resta muet un moment. Il comprenait enfin que la mère avait commencé à lâcher un peu de lest et que, bien mené, son interrogatoire aurait pu déboucher sur quelque chose.

- « Elle n'avait rien pour écrire ... » regimba-t'il.

- « Objection refusée. Elle connaît les préfixes, ce sont peu ou prou toujours les mêmes. Sur dix chiffres elle n'a que les quatre derniers à retenir le temps qu'elle aille de la cabine à sa voiture. »

Yann dodelina du chef ... Mon coup avait porté.

- « On va la chercher... » dit Yann au bout du silence.

- « C'est une idée fixe chez toi ! Tu as commis une erreur en pensant que la mère était le maillon faible. Moi, je parlerais plutôt de chaînon manquant, d'ailleurs, et ce chaînon manquant, c'est la sœur de Pierre. Pas sa mère. Mais les dieux de l'enquête sont magnanimes avec toi. Ils t'accordent une seconde chance ! On a avancé. On a une cartouche maintenant. Mais c'est la seule et c'est la dernière ! Si tu la rates, c'est foutu ... Il faut l'exploiter autrement qu'en nous comportant comme le septième de cavalerie, comme des cons, quoi ! »

Je le voyais enrager. Il savait que j'avais raison. Il était trop fin pour pouvoir me contredire.

- « On revient à Gorbio. On relève tous les numéros des cabines.. » lâcha-t'il enfin .

- « Et on reste encore. Elle ne l'a pas appelé. Elle n'en a pas eu le temps mais ça va venir. »

Yann crispa ses mâchoires.

- « Il va me payer ça, ce fumier. »

Il pensait à Annette.

Au matin du lendemain, après un solide petit déjeuner Yann demanda à la serveuse du bar où avaient lieu les marchés les plus proches. Elle en cita plusieurs dont celui de Gorbio qui se tenait le matin même. Il y eut un seul clac dans deux têtes différentes.

Comme le marché était petit, je laissai Yann dans un café et je partis seul pour repérer à nouveau les lieux. Je croisai son regard. Je ne lis rien d'autre qu'un désir d'attirer l'acheteur. Je me laissai donc caresser dans le sens du poil. Je me présentai sous le traits du touriste à la recherche de la douceur de vivre du pays et en mal de temps pour ne rien foutre ! Je me laissai convaincre d'acheter deux de ses odorants fromages.

En temps normal, je n'aime pas plus le fromage de chèvre que je ne goûte les garriguettes. Dans le cas qui nous occupe, je n'aime pas l'odeur du bouc. Mais je trouvai ceux là agréablement

frais. Ils m'auraient presque réconcilié avec l'espèce.

Je rejoignit Yann à la terrasse de son bistrot. J'avais acheté une baguette bien croustillante. Le verre de vin local s'imposait ... La vie de flic n'a pas que des inconvénients ! Quand même. Le plus urgent consistait à attendre l'heure de la fin de ce marché. Yann posa une question intelligente à laquelle je ne sus que répondre :

- « Pourquoi est-elle venue hier matin relever ce numéro quand elle savait qu'elle revenait aujourd'hui ? »

Enfin, vers treize heures, les camelots commencèrent à remballer leurs affaires; la jeune femme plia son stand lentement. Elle discutait à droite, à gauche. Elle n'en finissait pas.

Elle reprit la route pour revenir chez elle. Le doute commençait à nous envahir ... Tout ça était stérile. Après une conversation rapide ; la décision de rester l'après midi et de rentrer le lendemain matin quoi qu'il se passe s'imposa. Mon idée était la bonne, mais le temps nous était malgré tout compté parce que chez nous, là-haut, nous avons un chef et d'autres affaires de Vraie Police, et que notre bon chef ne comprenait pas forcément ce qui se tramait ici. Il pouvait penser qu'on préférerait rester en bas, au soleil, à glandouiller. Ce n'était pas le cas, mais on ne pouvait pas l'empêcher de le penser. Et ni Yann ni moi n'avions envie d'affronter le courroux du taulier. Donc une limite de temps s'imposait.

Et puis Yann avait en permanence Annette dans l'esprit !!! Deux bonnes raisons pour décider de remonter.

A six heures et demie passées, je perçus un scintillement qui descendait du vallon opposé. La fourgonnette arriva à l'intersection et elle tourna à droite sur la route pour prendre la direction de Menton. Nous nous accrochâmes à ses basques sans trop de difficulté, mais d'assez loin.

En fait, elle revint à Gorbio au bout d'un long chemin tortueux. Je constatai que le clignotant de la voiture fonctionnait, exactement là où il avait clignoté la veille. La voiture entra sur le parking. Je vis que la vendeuse de fromages descendait et qu'elle se dirigeait lentement, à pied, vers la cabine que Yann avait repérée la veille. Je serrai les dents pour ne pas hurler de bonheur. C'est toujours comme ça quand on vérifie que le raisonnement qu'on a construit est le bon. Croyez-moi, ça vaut tous les pieds de tout ce que vous préférez...

Je lâchai Yann qui, à pied, suivit de loin. Puis je me collai, toujours au volant de la voiture, derrière un mur d'où j'avais une vue assez imparfaite sur la cabine. Je ne voyais que la partie supérieure. Pendant un moment, il ne se passa rien. Je n'avais plus la jeune femme à vue. La cabine était vide. L'impatience s'installait doucement en moi quand la porte de la cabine s'ouvrit. Une chevelure que je connaissais bien maintenant pénétra dans cette espace clos. Elle y resta une dizaine de minutes puis je la vis ressortir doucement. Je m'apprêtais à démarrer pour la suivre quand Yann me rejoignit.

- « Elle est restée cinq à six minutes assise par terre à côté de la cabine et puis, une sonnerie a dû retentir parce que je l'ai vue jaillir et se précipiter dedans. Elle a discuté puis elle est ressortie pour revenir vers sa voiture. Quelque chose n'a pas dû bien se passer parce qu'à moment donné, elle s'est énervée .... Je pouvais presque entendre ce qu'elle disait. »

Il tenait ces propos quand la fourgonnette apparut au bout de la place où nous stationnions.

Elle nous passa une nouvelle fois devant sans que la conductrice ne tourne la tête vers nous. Elle reprit le chemin en sens inverse. Je ne la suivis pas cette fois. Je partis un petit moment après. En arrivant sur notre replat refuge où nous avions passé l'après-midi, j'observai la voiture de la jeune femme qui continuait à gravir le chemin. Elle rentrait chez elle. Je ne sais pas pourquoi, je sus qu'on pouvait rentrer sans attendre le lendemain.

- « Pourquoi cette heure-là ? » murmura Yann pour lui même. « Pourquoi pas hier, pourquoi pas ce matin, à la fin du marché, quand elle était sur place ? Pourquoi s'oblige-t-elle à revenir au même endroit par cette route aussi détestable ? Pourquoi n'a-t-elle pas attendu aujourd'hui pour relever le numéro de la cabine ? Ça ne tient pas la route. Ce n'est pas cohérent ! »

- « Tu sais, la cohérence ... C'est très subjectif ! » repris-je.

### *Las cuevas - Argentine*

Pierre débarqua chez Carmen complètement épuisé. Trois cent vingt kilomètres deux fois en quarante-huit heures l'avaient lessivé. Il utilisait parfois les transports publics pour se déplacer. C'étaient des bus de ligne. Ils étaient anonymes et discrets pourvu que l'on paie en *effectivos*<sup>3</sup> .... Parfois, comme à l'aller, il s'arrangeait pour qu'un camionneur le prenne ...

Avant de quitter Mendoza, il était repassé à l'aérodrome pour récupérer sa licence de pilote. Piloter un avion, voler lui avait terriblement manqué. Là-haut, seul dans son cockpit ou même lorsque il accompagnait des clients, il n'était pas le même homme. Les soucis du sol, les mesquineries des rampants ne le suivaient jamais quand il était en l'air. En même temps, voler au dessus des Andes n'était pas permis à tout le monde. Il avait dû repasser une licence complète parce qu'il ne pouvait pas se permettre de demander la validation de sa licence Française. Son instructeur lui posa une seule fois la question de savoir s'il avait déjà piloté. Pierre avait bâti un scénario selon lequel, son père, pilote chevronné lui avait beaucoup enseigné. Il ne sut si l'instructeur avait gobé l'histoire ! Il commit quelques erreurs volontaires qui n'entraînaient pas de conséquences immédiates parce qu'on ne s'amuse pas à ça dans les airs ... Il avait attendu patiemment que l'administration Argentine lui remette le précieux sésame.

En pénétrant dans l'appartement que l'employeur de Carmen avait mis à leur disposition, il trouva la jeune femme assise à la table, seule, en train d'éplucher des pommes de terre.

- « Tu l'as couché ? » lui demanda-t'il.

- « Il ne tenait plus debout. Il tombait de sommeil. Mais je voyais ses petits yeux ... Il luttait pour ne pas les fermer, pour rester éveillé jusqu'à ce que tu rentres »

- « Tu as bien fait. Comment s'est passée la journée ? »

- « Il l'a passée à pleurer assis sur la pierre devant le portail. Il ne détachait pas ses yeux de la route. »

- « Je savais qu'il le prendrait mal. Tout ça est trop nouveau pour lui, trop précipité. Mais il va s'y faire. Il va s'adapter. Ne t'inquiète pas. Laisse-lui un peu de temps et sois patiente. »

Carmen leva vers Pierre des yeux emplis à la fois de reproches et d'angoisse.

- « Et tu l'emmèneras aussi quand tu voleras ? Et quand tu convoieras des bateaux depuis l'Europe jusqu'aux Antilles. »

- « Tu sais bien que non. Je ne le peux pas. Pourquoi tu poses ces questions là ? Elles ne sont pas d'actualité de toute façon ! »

- « Elles le seront un jour. Il faudra bien que tu travailles ! Ou alors il faudra que tu refasses appel aux tiens... »

- « J'ai le temps. J'ai suffisamment d'argent pour tenir encore un bon moment. Bientôt je pourrais revoler ... J'ai récupéré ma licence. Je ne dépendrai plus de toi.... D'ici là, il se sera adapté. »

---

<sup>3</sup> En liquide ...

Carmen reposa ses yeux sur ses patates.

- « Il a demandé quand sa maman viendrait le rejoindre. Plusieurs fois ! »

Elle s'était efforcée de ne pas montrer son regard en prononçant ces mots-là. Il lui aurait été impossible de dissimuler le chagrin qu'elle devait éprouver. Alors Pierre s'approcha et passa sa main sur sa nuque, sous ses cheveux.

- « Laisse-lui le temps de l'oublier. Petit à petit, tu vas la remplacer dans son esprit et aussi dans son cœur. Je te le répète, il faut un peu de patience. Juste quelques mois de patience. »

Elle jeta le couteau à peler les patates sur la table avec une violence soudaine.

- « Je ne te parle pas de ton fils ! Je te parle de sa mère ....Moi, jamais je n'arriverais à oublier mon enfant. Ça veut dire que je le rechercherais partout tant qu'il me resterait un souffle de vie. Comprends-moi bien, Je ne demande pas mieux que de m'investir dans ce petit garçon pour toutes les raisons que tu sais. Je voudrais tellement qu'il soit mon fils. Tellement .... Mais je connais les mères. Je vois celles d'ici qui continuent malgré le temps à défiler toutes les semaines sur la piazza de mayo, pour avoir des nouvelles des leurs. Elles l'ont fait à une époque où tenir une telle manifestation les mettait en danger elles-mêmes, ou elles tournaient trois par trois parce qu'il leur était interdit de se grouper à quatre ... Mais elles étaient là. Les unes derrière les autres, trois par trois ... Malgré tout. Parce que leur amour de mère était et est toujours plus fort que tout, plus fort même que la terreur...»

Elle se tut un instant avant de reprendre, les yeux gonflés d'effroi.

- « Tu comprends ce que je veux dire ? »

Pierre voyait mal son association avec les mères de la place de Mai. Il ne saisissait pas vraiment où Carmen voulait en venir.

- « Euh ... Non .. ! Pas très bien. »

- « C'est pourtant simple. J'aime ton enfant. Il n'y a rien de plus cher au monde pour moi que de l'aimer et je rêve toutes les nuits qu'il me saute au cou et qu'il m'appelle maman. Mais voilà, je redoute qu'un matin, sa vraie mère débarque ici avec des policiers et qu'elle ne reparte avec lui. Alors je me freine dans mes élans. J'ai peur qu'il s'en aperçoive et qu'il pense que c'est juste de la froideur à son égard alors que je l'aime profondément. Et je ne me remettrais pas si on venait me l'enlever. Voilà pourquoi je suis en colère aujourd'hui. »

Elle l'énervait maintenant.

- « Et que veux-tu que je fasse ? Que je revienne en France et que je tue la mère de Baptiste pour tu sois débarrassée de ce poids là ? C'est ça ? »

Ses yeux lancèrent un éclair de haine.

- « Ne dis pas d'âneries... »



Pierre laissa s'écouler le temps de l'apaisement pour que chacun reprenne un peu la maîtrise de ses émotions. Puis, d'une voix calme, il reprit

- « Personne ne nous retrouvera ici. C'est trop loin de tout. J'ai donné des consignes à Cathy. Plus jamais d'appels ici. Personne ne sait où je suis sauf elle. Au mieux, les flics qui sont allés voir ma mère arriveront à savoir que nous sommes en Argentine. Et après ? C'est un pays immense. Presque quatre mille kilomètres de long sur mille de large ! C'est quasiment aussi grand que l'Europe Ils ne remonteront pas jusqu'à moi. Jamais ils ne viendront ici. Jamais. »

Quand il avait prononcé le mot flic, elle avait tressailli.

- « Je ne supporterai jamais de voir arriver des flics ici, chez moi. Flics, militaires .... c'est la même chose. Et les argentins ne valent pas mieux que les chiliens ... Il suffit de les observer quand ils contrôlent les passagers des bus. Chaque fois ça me fait froid dans le dos...»

Il y avait une telle détresse dans ses yeux que Pierre l'attrapa et qu'il la serra très fort contre lui.

- « Personne ne viendra mon amour. Personne. Pas ici. Il faut accepter un temps de transition. Baptiste va demander encore sa mère mais il va l'oublier. Tu vas la remplacer dans son cœur et dans sa vie. Parce que tu as tant d'amour à donner ... Je te le répète, ce n'est qu'une question de patience ... Quelques mois, seulement quelques mois... Je sais que c'est difficile pour toi. Mais on touche au but... Enfin ... Il y a si longtemps que toi et moi attendons ce moment et il est en passe d'arriver ! »

Il la garda un temps contre lui puis il prit sa main et ils allèrent voir dormir l'enfant. Pierre se pencha sur son lit. Il caressa ses cheveux, son petit front. Il murmura à son oreille qu'il était revenu et que l'enfant pouvait dormir en toute quiétude. En se relevant, il vit que Carmen pleurait doucement, sans aucun bruit.

Il s'approcha d'elle à nouveau et elle vint se caler contre lui. L'émotion l'envahit brutalement.

- « Moi non plus je ne supporterais pas de le perdre. Toute mon existence j'ai couru derrière des sentiments que je ne maîtrisais pas. Je ne savais pas ce qu'ils signifiaient ni même comment on pouvait les vivre. L'amour, les parents, la famille, être responsable de quelqu'un ... cela se voulait rien dire pour moi. Plusieurs fois j'ai essayé de me supprimer. Je ne comprenais pas ce que je venais faire dans ce monde. J'avais juste envie de partir, de le quitter, de mourir. J'ai plusieurs tentatives à mon actif. J'ai haï les médecins qui m'ont rattrapé à chacun de mes départs, les psychiatres, les psychologues qui ne m'expliquaient rien mais qui voulaient savoir pourquoi je voulais en finir. Comme si le seul fait de vouloir mourir était le signe d'une maladie grave. Je n'étais pas malade. Je voulais juste mourir. Et puis ... j'ai croisé le chemin de la mère de Baptiste. Je n'ai pas compris de suite que c'était une sorte d'excuse que la vie m'adressait. Elle m'avait secoué, la vie. Mais elle m'a offert cet enfant. La vie. Pas la maman de Baptiste. Elle, elle est gentille mais elle n'a pas de consistance. Elle n'était là que pour me donner Baptiste puisque toi tu ne le peux plus .... C'est un cadeau de la vie. C'est toi-même qui me l'as écrit ! Tu l'as mérité autant que moi parce que c'est toi qui m'as ouvert les yeux sur tout ça. Baptiste, il est la récompense de ce que nous avons vécu toi et moi. Tes immenses souffrances, tes renoncements .... »

- « Tu oublies mes trahisons... »

- « Ne parle pas de cela. Personne ne pourra jamais te les reprocher. Personne ! »

- « Non ! C'est bien vrai .... » ricana-t-elle ... « Personne ne le pourra. Ils sont tous morts. Tous par ma faute... »

- « Ce n'est pas ce que je voulais dire. » balbutia-t'il « Personne ne résisterait à ce que tu as subi. Personne. Ce n'est pas une trahison. Pas dans ces conditions ... Mais, ce que je veux dire ... Je ne laisserai personne nous voler ça. Personne. C'est un droit que nous avons acquis, que nous avons payé de notre sang, de notre souffrance, de notre solitude, de nos angoisses. Avant lui, je ne pensais qu'à moi. Depuis, il y a deux êtres qui occupent constamment mon esprit. Lui et toi. Et personne d'autre. Pas même ma sœur. Je me battrais pour le garder. Je fuirai même encore s'il le faut. Même dans ton pays. »

Il vit un frisson parcourir le corps de la jeune femme.

- « Ton pays a changé mon ange. Ce n'est plus celui que tu as connu. Plus maintenant. »

- « Tu parles de choses que tu ne connais pas ! Et quand bien même il aurait changé, crois tu que je pourrais revenir là-bas et marcher la tête haute dans la rue ? Ça ne se passe pas comme ça ! J'aurais trop peur des regards ... Des regards muets qui me cloueraient au pilori ... Qui me diraient c'est toi... toi seule qui est responsable de la mort de mon fils, de ma fille, de mon enfant ... Eux ils sont morts par ta faute et toi tu vis ... comment oses-tu ? Je ne pourrais jamais revenir là-bas. Jamais.»

Elle tremblait comme une feuille morte ... Il reprit doucement ...

- « Nous n'en sommes pas encore là. Personne ne viendra. Fais-moi confiance. C'est une nouvelle vie qui commence. Une autre vie, ici. Parce qu'ici, c'est un grand pays. Baptiste ira à l'école un jour. Je lui apprendrai le Français et l'Anglais. Tu l'aideras à apprendre l'Espagnol. Sois confiante. Sois un peu confiante en l'avenir. Ça va aller ! »

Elle s'appuya contre son épaule.

- « Un jour, j'aimerais que tu me fasses l'amour. Pas de suite, mais un jour ... »

- « Tu sais que cela n'a pas d'importance pour moi. Je t'aime pour ce que tu es. Pas pour tes seins, ton sexe ou un plaisir fugace et secondaire. »

Elle passa son bras autour de la taille de Pierre.

- « On est un drôle de couple quand même. Tu ne trouves pas ? »

- « Nous sommes une famille. Un papa, une maman, un petit garçon. Il y a des milliards de gens comme nous. »

- « Non » répondit-elle rêveusement. « Nous ne sommes pas comme les autres gens. »

### **Plusieurs mois plus tard**

J'arrivai tout seul à l'aéroport de Buenos Aires.

Yann ne partit pas. Annette s'y opposa. Elle lui lança un ultimatum sur un ton dont elle seule détenait le secret. « Tu pars là-bas et tu ne retrouveras personne à ton retour. Nous serons parties, avec Manon, avant que tu ne sois revenu. Je m'opposerai à ce que tu gardes ta fille. Un papa flic, toujours absent, ce n'est pas un papa ... C'est un fantôme... C'est un courant d'air ... Ce n'est pas quelqu'un qui éduque ... J'aurai la garde. Et tu ne seras plus rien pour elle. »

Ce n'était pas la première fois qu'elle lui jouait une scène comme celle là. Comme on le connaissait bien, on savait exactement quand son couple allait bien et quand il tournait carré. Annette jouait du chantage avec lui à tous propos et à tous bouts de champs, pour des choses aussi futiles qu'une machine à laver neuve qu'il venait de lui offrir mais qui ne lui convenait pas parce que les boutons étaient trop gros ! ! C'est dire... Parfois, il lui arrivait de résister, l'effronté, et de passer outre aux colères de sa mégère. La sanction tombait immédiatement. Elle se barrait avec sa fille et il attendait vingt-quatre ou quarante-huit heures. Elle le rappelait pour qu'il aille les chercher dans un hôtel. Alors il imaginait tout. Tout ce qui avait pu se passer dans cette chambre. Tout ce à quoi sa fille avait bien pu assister. Il les ramenait à la maison et il effaçait cet incident de sa tête. Comment ? Je ne savais pas. Je n'arrivais pas à savoir comment il pouvait faire ça. Mais quand elle revenait, il retrouvait sa position du toutou, du caniche à sa mémère.

J'avais bien essayé de lui expliquer qu'il ne s'y passait rien, dans ces chambres d'hôtel. Sinon, elle ne l'aurait pas appelé pour qu'il vienne la chercher. Elle devait s'y embêter une paire de journées, puis elle devait juger qu'il était temps de rentrer. Elle avait raison. Pendant ces deux jours, il avait été imbuvable. Le Yann intelligent, subtil, adorable disparaissait. Il ne réfléchissait plus à rien. Il morflait. Il gravissait son Golgotha...

C'était d'ailleurs un de ces jours-là, parce qu'il avait failli en venir aux mains avec un autre membre du groupe, que la vérité avait éclaté. On ignorait alors ce qui le poussait à être aussi désagréable parfois. Pour une broutille entre eux, le ton était monté. Puis ils avaient allié le geste à la parole, ils s'étaient battus. Il avait fallu qu'on s'interpose entre eux. J'avais pris Yann dans son bureau et devant moi, il avait fondu en larmes. J'étais atterré, mais pas complètement surpris au fond. Son irascibilité passagère avait déjà attiré notre attention. Ce fameux jour, j'avais dû lui dire deux ou trois mots forts, peut être excessifs et déplacés, sur ses sautes d'humeur qui nous gonflaient, tous, et il avait craqué. Il avait raconté l'enfer que constituait sa vie familiale. On avait essayé de le soutenir, de l'inciter à la révolte, mais rien n'y faisait. Elle partait, alors il était ch... ; elle revenait, il était le mec le plus drôle et le plus sympa de la terre. Petit à petit, on avait abandonné la lutte. On ne pouvait pas faire pour Yann ce qu'il ne parvenait pas à faire pour lui même !! On le prenait comme il était. On passait outre quand il était ch ....

Le soir où elle refusa qu'il parte en Argentine, il paraît qu'il devint blême. Il alla s'asseoir dans le canapé de leur salon et il n'en bougea plus. Il resta plusieurs heures là, immobile. Annette

finit par me téléphoner au milieu de la nuit. Pas parce que l'attitude d'Yann l'inquiétait. Elle s'en moquait, mais juste pour que je lui dise de cesser ses enfantillages, et que ce n'était pas parce qu'elle ne voulait pas qu'il parte que la terre allait arrêter de tourner.

J'arrivai ivre de rage chez Yann. Rage d'avoir été réveillé en pleine nuit, rage de devoir jouer au médiateur, rage d'être obligé de me mêler des affaires de cœur de mon chef ... Je ne savais pas si je haïssais plus Annette ou lui. Il me vit. Il dit seulement qu'il ne partait pas sans même me donner la moindre raison, la plus petite explication, avant de se refermer à nouveau. Je répondis que dans ces conditions, moi non plus, je ne partais pas. Ce n'était pas mon affaire. C'était la sienne. Je n'avais rien à y voir.

Ce n'était que justice en vérité ! A part notre escapade méditerranéenne, je ne m'étais intéressé que de loin au dossier et à sa progression. J'avais jubilé avec lui, quand au retour de Menton, il avait identifié le numéro qui avait appelé la cabine le soir où nous étions aux trousseaux de la jeune femme. L'Argentine ... La Pampa ...

J'avais été moins heureux quand Yann avait découvert que l'appel avait été passé depuis un locutorio de Mendoza. D'abord ce n'était pas la pampa ! Et Yann ne connaissait pas les locutorios. Moi si. J'avais écumé les routes du Mexique. Je savais ce que le mot Locutorio signifiait : Un local vétuste, des ordinateurs hors d'âge branchés sur internet, une ou deux cabines téléphoniques... On ne tirerait rien de ces endroits. Les sommes modiques étaient payées en espèces... Au fin fond d'un village, encore, le patron devait connaître ses usagers. Mais dans une grande ville... L'anonymat était plus que garanti. Enfin, j'avais sauté de joie quand il était revenu me voir une troisième fois, une dizaine de jours plus tard, ivre de bonheur. Il avait poussé le raisonnement que nous avions tenu jusqu'au bout. Il avait relevé toutes les cabines de Gorbio et des villages que nous avions traversés pour nous y rendre, et d'autres, aussi, un peu plus loin. Il avait demandé les fadets de chacune. C'était un travail gigantesque qui avait payé. Yann était parvenu à recoller plusieurs appels passés ou reçus depuis Mendoza. Il avait demandé des identifications par le canal Interpol. Il avait obtenu le résultat : des locutorios. Des locutorios et encore des locutorios ... mais tous à Mendoza ou dans la proche banlieue de cette ville. Pierre était là-bas. C'était évident. Il y avait donc, là-bas, un nouveau bout de ficelle à tirer. Il le savait. Il en salivait de bonheur.

J'avais levé les yeux sur Yann. Il avait poursuivi dans l'exaltation d'abord

- « Y'a plus aucun doute. Il est en Argentine et je dirai même pas trop loin de Mendoza. On a vu sa sœur aller à cette cabine pour attendre l'appel.... C'est lui qui appelait. Forcément. L'appel cadre avec l'heure où on l'a vue. Maintenant j'ai des numéros en Argentine, dans la même province qui plus est. La probabilité que ce soit une coïncidence est faible... Quasi nulle ... Ce ne peut pas en être une ! J'ai certes des numéros composés depuis des cabines, à destination de l'Espagne, du Portugal, de l'Italie. Mais de l'Argentine, il n'y a que ceux là ... Et on est certain que l'un des deux concernait sa sœur. Donc .... le deuxième aussi... le troisième aussi ... On y est. On a trouvé. »

Il s'assit à ma table et là, d'un coup, il entrevit où son raisonnement et ses constatations le menaient. Il blanchit... Je restai fasciné par le changement qui s'opérait sous mes yeux parce que Yann comprenait vers quoi tout cela allait l'entraîner

- « Je veux bien venir avec toi ! » murmurai-je seulement.

Je pris vraiment conscience du pouvoir que sa femme exerçait sur lui. Ce matin-là, je mesurai ce que Yann subissait. Comme il était intelligent, il gravissait son chemin de croix à l'avance. Il savait déjà ce qu'il aurait à endurer si jamais il osait soumettre à son tyran domestique le

projet qu'en trois mots j'avais évoqué. Il s'était laissé aller à l'optimisme... Son esprit brillant était allé un tout petit peu trop loin, au-delà de l'humainement possible pour lui. Il avait formulé intérieurement, juste avant que je ne le fasse moi même, l'inéluctable prolongement qui s'imposait.

Il balbutia après un instant de profond désarroi

- « Non..., mais ... on ne va pas y aller ... c'est trop loin et puis ce n'est pas l'affaire du siècle, pas même une affaire criminelle, comme tu me l'as si souvent fait remarquer. Pierre n'est pas Eichmann non plus ! Son procès ne marquera pas l'histoire du monde ! Et puis Mendoza, c'est une grande ville ... Il faudrait les loger avant de partir. Pour ça on n'a absolument rien. On parle mal la langue. On va galérer encore et on se sera même pas chez nous ! On va être à la remorque de flics argentins qui ne s'intéresseront même pas à l'affaire, si ça se trouve .... non ... Je vais appeler le magistrat. Je vais lui rendre compte et et il va établir les mandats. Pierre se fera inévitablement arrêté un jour ou l'autre. Ce n'est pas nous qui allons faire ça ! Et puis j'ai horreur d'enlever des gosses à leur parent. On a trouvé. Cela suffit à mon bonheur. On a été plus intelligent que lui, malgré tous les stratagèmes qu'il avait mis au point. »

Dans le fond, sur au moins une partie, son raisonnement se tenait. Il arrivait à Mendoza quand on aurait pu le chercher partout dans le monde. C'était un sacré résultat, mine de rien. Certes, il arrivait à Mendoza, mais pas encore chez Pierre. C'était le début d'une autre enquête, Une enquête qu'on ne pourrait pas mener là-bas, avec les moyens qui étaient les nôtres en France.

Je refusai cependant d'ingurgiter sa bouillie. Je savais ce qui sous-tendait le discours de Yann. Je savais qu'il se mentait à lui même et qu'il mourrait d'envie de partir. Un voyage en Argentine aux frais du contribuable... Mince .... Je trouvais ridicule et stupide de renoncer, mais c'était SON travail essentiellement et un tout petit peu le mien. Je ne m'étais pas suffisamment impliqué dedans pour imposer un autre point de vue. Je haussai les épaules. Je vivais seul, moi. Aucune tyrannie d'une quelconque sorte ne pesait sur mes épaules. C'était bien plus facile. Je ne voulais pas le juger. Il se punissait lui même. Je ne pus m'empêcher de lâcher, malgré tout

- « Tu n'as rien trouvé ... En tout cas, pas le gosse ! Parce que c'est le gosse qui importe à mes yeux comme aux tiens. Mais c'est ton affaire après tout ! » conclus-je

Il agit comme il l'avait annoncé. Il empoigna son téléphone, appela le magistrat, lui vendit intelligemment sa salade, reprenant les mauvais arguments qu'il m'avait servis, les enrobant un peu mieux qu'il ne l'avait fait pour moi, fournissant au magistrat des prolongements qui ne nécessitaient pas, selon Yann, notre présence ... . Très vite je sortis de son bureau, excédé de son ton mielleux. Je revins me plonger dans l'un de mes dossiers, avec, dans l'estomac, une forme de colère que je ne parvenais pas à dissoudre...

Mais tout ne se passa pas comme il l'avait prévu. Pas du tout.

D'abord, le Juge acquiesça au modus-operandi que Yann lui proposait. C'était une affaire banale d'enlèvement d'enfant par un parent même pas divorcé ou assimilé : Pas de quoi fouetter un chat. Il n'était pas question de terrorisme ou de criminalité organisée ou de corruption potentielle ou que sais-je d'autre, qui justifiaient un déplacement des enquêteurs ! Yann avait même osé resservir Eichmann au juge ! J'étais sorti de son bureau à cet instant là, vaguement écoeuré. Je n'avais pas entendu pas la suite.

Et puis le Juge regarda où se trouvait MENDOZA. Il blanchit quand il constata que cette

ville-là était à moins de deux cents kilomètres de la frontière Chilienne. Il vérifia un point de détail anodin. Rien de dramatique non plus. Il sut qu'il n'existait aucune convention d'extradition entre la France et le Chili.

Alors,

Le Juge réfléchit que si pour une raison ou pour une autre, il arrivait que Pierre s'échappât avec l'enfant, et qu'ils se réfugiassent tous deux au pays de feu Pablo NERUDA, il en était quitte pour devoir fournir des explications qu'il savait par avance embarrassées à l'avocat de la jeune femme, qui ne manquerait pas de l'interroger sur les raisons qui l'avaient poussé à ne pas expédier les enquêteurs pour récupérer l'enfant, à ne s'être pas entouré de toutes les garanties pour assurer un retour direct et rapide à l'enfant !!

Alors,

Le juge, qui connaissait bien son dossier, comprit que, si Yann avait été bon, il avait eu aussi beaucoup de chance et que s'il fallait recommencer les mêmes tâtonnements de l'autre côté de la cordillère des Andes, en ayant donné l'alerte, qui plus est à la famille, ici, en France, on avait toutes les chances de ne pas retrouver l'enfant avant sa majorité...

Alors,

Le juge pensa qu'on tenait un bon bout de ficelle en Argentine et qu'il ne fallait le lâcher sous aucun prétexte

Alors,

Le Juge préféra ne jamais avoir à s'expliquer sur ça ! Si on échouait, là-bas, c'est nous qui aurions à rendre des comptes... Pas lui ...

Alors

Le Juge rappela Yann à la fin de la semaine suivante. Il joua au même jeu que Yann. Il enroba sa vérité de sucreries mielleuses à son tour. Il argumenta le fait que MENDOZA, était une grande ville et qu'il valait mieux que, nous, enquêteurs chargés du dossier ; nous, enquêteurs qui le connaissions sur le bout de nos doigts ; nous, enquêteurs, qui connaissions aussi Pierre et ses penchants, ses habitudes, ses défauts et ses vices seuls capables de le perdre, soyons présents sur place pour aider les enquêteurs argentins ; parce que, maîtrisant justement tous les tenants et tous les aboutissants, nous serions mieux à même qu'eux de rebondir sur ce qu'ils mettraient à jour.

Alors

Le juge rédigea et envoya une Commission Rogatoire Internationale... Une de celle que tout enquêteur rêve de recevoir et d'exécuter une fois dans sa vie.

Ça ne plut pas à Yann ! Enfin, je me trompe, c'est à Annette que cela ne plut pas. Mais alors, pas du tout. Je ne sais pas comment Yann s'y prit pour lui balancer l'information. Mal... sûrement ... En même temps, quelle qu'ait pu être la manière dont il s'y était pris, le résultat était acquis ! Je ne sais pas non plus comment elle formula son ultimatum. J'en devinais seulement sa teneur, son

contenu ; mais je sus qu'il valait à Yann de se retrouver assis depuis plusieurs heures dans son salon.

Je ne savais pas en entrant chez eux, ce que pensait Yann. Je commençai par lui dire que ce n'était pas mon affaire. Donc que je ne parlais pas ! Il ne répondit rien, resta figé dans son mutisme. Il ne manifesta pas la moindre réaction. De temps en temps, je jetais un œil inquiet vers Annette qui, elle, restait imperturbable, bras croisés, visage fermé.

Je poursuivis alors en expliquant que ce voyage ne pouvait s'entreprendre qu'à deux. J'argumentai à mon tour. Nous ne savions pas grand chose des réactions possibles de Pierre. Il pouvait être dangereux. Je pouvais me retrouver dans une situation délicate voire épineuse. Là, il leva des yeux condescendants sur moi. Il daigna expliquer ce que nous savions tous les deux et que j'oubliais sciemment : je ne serai pas seul à MENDOZA mais avec la Police argentine. C'était même elle qui travaillerait sur les indications que je fournirais ... En corollaire, il n'était pas nécessaire qu'il se déplace, lui.

La colère m'envahit d'un bloc. J'eus envie de lui faire mal.

- « Moi, j'en ai rien à foutre de ton dossier. C'est le tien et pas le mien. C'est ton nom qui figure sur tous les PV pas le mien. C'est toi le responsable. Mais laisse moi te dire une chose plus pratique, plus terre-à-terre ... une chose que toi aussi tu sais.... Tu n'as toujours trouvé ni Pierre ni le gosse ... Alors, dis-moi, comment comptes-tu expliquer à la mère du petit que tu la lâches si près du but ? Tu vas lui mentir ? Tu comptes lui expliquer qu'on a retrouvé Pierre et son fils mais qu'on ne sait pas exactement où ils sont et que par conséquent tu ne peux pas lui rendre son enfant ? Tu auras ce courage ? Ou tu vas lui raconter à elle aussi cette merveille d'ignominie selon laquelle Pierre n'est pas Eichmann parce que je te le dis tout de suite, elle va garder en travers de la gorge ton argument de merde ! Même si elle n'est pas très intelligente ... parce que, pour moi, il ne passe pas non plus ! Parce qu'en plus d'être ignoble, il est malhonnête. Et ça ne ressemble pas au Yann que je connais ! Loin de là ! »

Mais je regrettai immédiatement mes paroles. Il avait mal et je rajoutais une couche à son désarroi. Je ne me sentis pas grand. Je regardai Annette. Je surpris une minuscule esquisse de sourire qu'elle réprima aussitôt, reprenant un visage totalement inexpressif. Je sus qu'elle jubilait de nous voir nous déchirer. Elle ne m'aimait pas. Elle savait trop bien que je houspillais son mari, que je tentai de l'obliger à secouer le joug de la tyrannie qu'elle lui faisait porter ... Alors ma hargne se porta contre elle. Je me mis juste en face d'elle.

- « C'est à cause de toi qu'il est comme ça ! Tu aimes bien le fric qu'il rapporte à la fin du mois, mais pas qu'il mène la vie qui va avec. Et tu es encore moins excusable qu'une autre parce que toi, tu fais partie de la maison. Tu connais ce boulot. Tu savais avant de te mettre avec Yann, ce que ce boulot impliquait ! Je ne suis pas marié, moi, mais les épouses des autres, soit elles acceptent, soit elles divorcent. Toi, ce n'est ni l'un ni l'autre. Toi, tu le tortures avec ton caractère impossible. Mais ne t'y trompe pas. Ce n'est pas ton départ qui le ferait souffrir. C'est celui de sa fille. Un jour, elle sera grande et tu partiras une fois de trop. Elle, elle reviendra vers son père et tu retourneras à ce que tu es au fond de toi. Un tas de merde inutile. Tous les gens que tu fréquenteras alors seront comme toi. Méchants et laids. Et cons parce qu'il faudra être con pour s'acoquiner avec toi. »

Elle pâlit. Son visage prit un air à la fois effaré et stupide sur lequel je pouvais lire. Quoi ? Quelqu'un ose me parler comme ça ? A moi ? Il se prend pour qui ce .... ?

Elle allait répondre lorsqu'elle se figea. Elle dut se rendre compte que je n'étais pas son mari et qu'elle serait impuissante à me manipuler. Elle grimaça affreusement mais elle se tut. De toute façon, je n'étais pas d'humeur à la laisser parler. Je ne désirai pas non plus passer la nuit là avec ces deux êtres que plus rien ne liait, sinon une enfant adorable et une haine palpable. Je me tournai vers Yann ...

- « C'est bien, j'irai là-bas. J'irai finir ce que tu as commencé. »



Les formalités judiciaires et diplomatiques pour me permettre de poursuivre les recherches, prirent plusieurs semaines. Et comme l'été arrivait, elles prirent deux mois de plus ! Yann les mit à profit pour continuer à éplucher toutes les fadets des cabines téléphoniques de tous les villages aux alentours ; il avait exclu Sainte-Agnès parce que c'était l'endroit où la jeune femme habitait et il avait renoncé à celles de Menton parce que c'était un trop gros morceau. Il m'expliqua qu'il l'aurait fait s'il avait eu une fourchette de temps précise, mais là, c'était trop ! Je voyais bien qu'il ne parvenait pas à se détacher de cette affaire qu'il avait portée jusque là. Il commença même un travail sur celles Roquebrune, C'était colossal ! Il passait des journées entières sur ses listings ...

Il ressortit à plusieurs reprises des appels provenant d'Argentine. Certains parvenaient de la province de Mendoza mais d'autres arrivaient d'ailleurs. Yann avait étalé une carte de cette immense contrée derrière son bureau et il collait des petits drapeaux pour chaque appel, un peu comme un général colle des minuscules oriflammes sur les régiments qu'il commande sur le théâtre des opérations. Ça s'étalait d'Ushuaïa au sud à la province du Jujuy au nord. Il y avait quantité d'appels depuis Buenos Aires ou de Cordoba, de Tucuman comme de Neuquen. Bref, ça éclatait de partout. Mais chacun de ces appels parvenait d'un locutorio. Il n'y avait aucune exception à cette règle. Pour moi, locutorio équivalait à cabine. Avec le même anonymat.

Il m'arrivait de me planter devant la carte et de chercher une logique à la plantation des petits drapeaux. J'avais essayé de dégager une chronologie et de chercher une explication logique aux constatations que j'effectuais. La seule chose que je distinguais me ramenait à Mendoza. C'est de cette ville qu'étaient arrivés les appels les plus significatifs, et notamment, celui que nous avions surpris, quand Catherine avait attendu au pied de la cabine.

Je reçus un violent coup au moral lorsque les services de l'ambassade de France répondirent qu'aucun ressortissant répondant au nom de Pierre n'avait été enregistré auprès d'un quelconque de leur service. Je demandai donc, en retour de procéder à des vérifications auprès de l'équivalent des services de l'aviation civile Argentine pour tirer la petite ficelle de la licence de pilote. Et j'attendis.

Un matin, Yann me pria dans son bureau, me fit asseoir et ferma la porte derrière nous. Il m'expliqua qu'on s'était un peu précipités ! Il ne se sentait plus sûr de rien. Il pensait de plus en plus qu'il valait mieux laisser agir les Argentins avant de foncer tête baissée dans ce qui était peut-être un ultime piège que Pierre nous tendait... au cas où nous aurions réussi à percer ses meilleures défenses. Il ne me demanda pas mon avis. Joignant le geste à la parole, il décrocha son téléphone. Il murmura qu'il fallait appeler le juge pour le tenir informé des derniers développements et pour le convaincre de renoncer à cette mission qu'il qualifia d'imbécile. Je me levai de la chaise dans un bond. Je posai mon doigt sur le contact du téléphone. Je plongeai mes yeux dans ceux de Yann.

- « Ce n'est plus ton affaire ! Je t'interdis de t'en occuper ! »

Il resta le bras ballant, le combiné arrimé à la main, les yeux exorbités. Je me mis à rassembler les feuilles qui jonchaient son bureau. J'en fis un tas que je rangeai dans la chemise en cartons dans lequel il avait rassemblé tous les actes de sa procédure. Il ne bougea pas. Il me laissa opérer sans essayer d'opposer la moindre résistance. Lorsque j'eus terminé, je refermai le volumineux dossier, j'en serrai la sangle et je le soulevai.

- « C'est pas ce que tu crois... » murmura-t'il enfin. « Je ne fuis pas. ...»

- « Tu diras ça à Audrey ... » répondis-je, hors de moi.

Avant de partir, je pris la décision de revenir à Sainte-Agnès Je voulais voir Cathy, la sœur de Pierre. La tante de Baptiste. L'amie d'Audrey. Elle attendait notre venue de toute façon. Autant ne pas décevoir ses attentes. Autant rester logique !

Je n'emmenai pas Yann. Je ne lui demandai même pas de m'accompagner. Je partis avec un autre enquêteur du groupe. Mais je le laissai en bas, au bord de la mer. A Menton. Je montai seul. Je voulais rencontrer cette fille en tête à tête pour pouvoir lui dire sans témoin des choses que je remuais déjà au fond de moi.

Je quittai la route au panneau from. de chèvres pour m'engager dans un chemin de terre marron, parsemé d'ornières gigantesques que je devais contourner si je ne voulais pas qu'elles m'engloutissent. Je mis un certain temps à atteindre le sommet, mais lorsque j'y parvins, je m'arrêtai. Je sortis de la voiture. La vue qui s'offrait à moi était irréaliste, belle à couper le souffle.

La réalité me rattrapa assez vite. Je vis venir vers moi un colosse blond torse nu, du genre athlétique ; voire très athlétique, à l'air aussi engageant qu'un doberman démuselé et détaché. Il me détaillait avec un air assez inamical tout en approchant. Juste derrière lui, j'aperçus la jeune femme qui vendait ses fromages au marché. Elle aussi me détaillait. Elle regarda l'immatriculation de la voiture.

- « Pavel... laisse tomber. C'est un flic. Il vient pour moi. Tu ne crains rien. »

Je regardai Pavel. Il me scrutait de la tête aux pieds. Il vit que je portais une arme à la ceinture. Il cessa d'avancer mais ne recula pas.

- « Je suis Lieutenant de la Police Judiciaire ... »

Il ne s'écarta pas mais ne réagit pas non plus. Je passai près de lui pour rejoindre la jeune femme. Elle me dévisagea sans dire un seul mot. Elle me transperça, même, de son regard tout le temps que je mis pour arriver jusqu'à elle.

- « Je sais pourquoi vous venez ! » dit-elle

Elle devait attendre de moi que je réitère peu ou prou ce qui s'était passé plusieurs semaines auparavant avec sa mère. Elle ne prit pas garde au fait que j'étais venu seul. Je lui fis face.

- « Comment vous y prenez-vous pour gérer vos contradictions ? » demandai-je. Puis je rajoutai d'une façon perfide après un silence calculé ... « entre votre frère et cette fille qui était plus proche de vous que bien des sœurs ne le sont ! »

Je vis qu'elle chancelait. Je notai que son regard changeait. Il était quasiment neutre tant que je m'approchais, curieux tout au plus, vaguement hostile. Le mot sœur avait provoqué un changement tellement brusque et violent que même moi, je m'arrêtai.

- « Vous n'avez pas le droit... » souffla-t-elle dans un râle.

- « J'ai tous les droits. Je les tiens d'Audrey. De la lente agonie dans laquelle vous la maintenez et qu'elle n'ose même pas vous facturer parce qu'elle n'a pas encore compris, parce que penser que vous l'avez trahie, vous, ne peut pas lui venir à l'esprit. »

Une longue minute au moins s'écoula dans un silence surnaturel. Le berger faisait semblant de regarder ailleurs .... Je le sentis prêt à bondir. Elle, elle avait un regard dur. Je ne parvenais pas à discerner ce qui l'emportait ... La haine qu'elle me portait ou la souffrance que mon introduction avait générée. Puis lentement, elle pivota. Elle m'invita à la suivre. Elle bifurqua pour pénétrer dans une gloriette qu'elle avait installée tout contre la maison. Elle se laissa tomber dans un fauteuil, replia ses jambes sous elle. Ses yeux ne me lâchaient pas une seconde. Je m'assis sans lui demander sa permission. Elle reprit le dialogue;

- « Je sais que vous avez beaucoup travaillé sur nous, sur notre famille. Je sais aussi qu'Audrey vous a dévoilé beaucoup de choses que je lui avais moi même confiées sous le sceau du secret le plus absolu ! Je ne peux pas lui en vouloir cependant. Ma mère m'a parlé de la garde-à-vue que vous lui avez fait subir. Aussi, je m'attendais à vos provocations. J'ai longtemps réfléchi à ce que j'allais vous dire. En vérité, il faut que vous gardiez une seule chose à l'esprit. Une seule. Pierre est mon frère. Il sera toujours mon frère. Vous comprenez, je le sais, ce que je veux dire par là.»

- « Et Audrey la seule personne en laquelle vous avez toujours eu confiance. Je n'ai pas utilisé le mot sœur par hasard ! Un peu par provocation, je l'admets, mais pas seulement...»

- « Oh ... Oui ... je le sais.... Mais elle n'est pas ma sœur. Elle ne le sera jamais. Aussi fort qu'ait pu être mon attachement pour elle, et croyez-moi, il l'a été, nous ne partageons aucun lien du sang. Hélas, pour moi !»

Elle se tut. J'eus envie de lui demander à mon tour comment elle vivait les liens du sang avec son autre frère, l'aîné ... Mais je me tus. Je n'étais pas là pour la pousser dans ses retranchements mais seulement pour la voir, pour me forger une idée sur ce que je risquais de rencontrer en Argentine, si je parvenais à retrouver Pierre. Alors je glissai doucement

- « Vous ne me direz rien, n'est ce pas ? »

- « Je ne sais rien... »

- « Non... pas à moi. Épargnez-moi votre discours, s'il vous plaît. Moi, je sais que vous savez ! »

Elle laissa s'écouler quelques secondes, puis d'un ton presque las, elle reprit

- « Vous savez ... Vous croyez savoir mais vous vous trompez ... Et au fond, qu'est-ce que ça peut vous faire, à vous, que mon frère soit parti avec son fils ? Dites-moi »

La pensée qu'elle ressemblait à Yann traversa mon esprit... Elle se réfugiait derrière des faux semblants, comme lui, pour éviter d'avoir à remettre en question ce qu'elle pensait être les fondements de son existence. Elle se rassurait en fuyant. Son Annette à elle, c'était son frère. Elle portait en elle la même lâcheté que Yann. J'eus envie de la meurtrir, gratuitement ... Elle n'était pas mon amie. Je ne la connaissais pas très bien. Je n'avais rien à faire de son amitié, de son respect...

- « Quand vous posez cette question, on voit bien que vous n'êtes pas mère. Si vous l'étiez, vous ne la poseriez pas.»

Elle ne détourna pas la tête mais ses traits, ses mains se crispèrent. Je me levai.

- « Je vous déteste... Vous êtes foncièrement méchant et mauvais ... J'ignore pourquoi vous êtes vraiment venu. Mais sûrement aussi, pour me faire mal. Soyez rassuré. Vous y parvenez parfaitement. Vous ne reculez devant rien pour faire souffrir les gens ... » siffla-t-elle entre ses dents.

Je compris qu'elle voulait ajouter plein de choses encore, mais elle se retint. Elle ne lâcha rien. En même temps, ses yeux parlaient pour elle.

- « Au fond, vous ressemblez à votre mère et je n'aimerais pas être à votre place ... . Encore moins à la votre qu'à la sienne du reste. Parce qu'elle, elle a les moyens de s'en foutre ... Audrey n'est pas son amie. Elle ne la connaît même pas ! »

Ses mâchoires étaient contractées. Pendant un temps, j'en vis le dessin très précis.

Ensuite, je redescendis

J'atterris à Buenos Aires tard dans la soirée après un vol de plus de treize heures depuis Madrid. J'étais fatigué déjà. Un fonctionnaire de l'ambassade de France m'attendait.

Je fis rapidement le tour de ce que je voulais voir avec lui. Ce fut assez rapide. Il n'avait aucun renseignement à me communiquer. Pierre n'était enregistré nulle part, auprès d'aucun service Français. Je m'y attendais. Je m'étais convaincu facilement qu'un type qui voulait disparaître ne s'inscrirait dans aucun service de son propre pays. Le B.A. BA classique. Quant à la licence de pilote, ses contacts argentins n'avaient pu lui fournir aucun renseignement.

- « Sachant qu'il voulait disparaître, il est logique qu'il ne le fasse pas. Ou alors il aurait été stupide. » murmura le fonctionnaire de l'ambassade.

- « Cela signifie donc qu'il a des faux papiers ... »

- « C'est une solution. Il y en a une autre : il ne vit pas ici. »

- « Au Chili ? »

Le fonctionnaire haussa les épaules.

- « Je suis arrivé à la même conclusion. J'ai passé des coups de fils dans toutes nos représentations diplomatiques autour de nous pour vous. Officiellement pour le moment, votre homme n'est pas en Amérique latine.»

- « Pourtant, il appelle d'ici. Et jusqu'à présent uniquement d'Argentine.»

- « Alors il a des faux papiers ... »

Je traînai un peu dans Buenos Aires... J'étais heureux d'être là mais pas dans les dispositions d'esprit pour prendre tout le plaisir que j'escomptais. J'avais la tête ailleurs. Je me promis de découvrir la ville au retour, de m'accorder suffisamment de temps pour m'imprégner de cette destination de rêve. De mes rêves.

Je découvris MENDOZA à la place. Quand je survolai la ville, je compris que j'étais vraiment dans la mouise. C'était une ville immense. A l'échelle Argentine peut être pas. A celle de l'Europe ... Je regardai la cité depuis le hublot de l'avion et je me demandai où j'allais devoir chercher.

Une sorte de découragement teinté de colère envers Yann me submergea un instant. Tout seul ! Qu'est-ce que je pouvais bien faire tout seul dans cette immensité ? Où allais-je bien pouvoir trouver ces deux têtes d'épingle dans cette montagne de foin ?

Deux enquêteurs locaux m'attendaient. Ils me conduisirent dans leur quartier pour essayer de se faire expliquer la mission et ce que j'attendais d'eux. J'expliquai ce que j'avais. Je parlai des locutorios, des nombreux appels qui partaient d'ici ou y parvenaient. Ils m'écoutèrent sans m'interrompre mais je vis bien dans leurs yeux l'incrédulité enfler. Ils devaient se demander pourquoi un juge avait autorisé un flic à traverser la moitié de la terre pour rechercher un homme

avec aussi peu d'éléments. Un homme qui avait décidé de vivre avec son enfant !

Je fis le tour des endroits que j'avais recensés, les locutorios qui apparaissaient sur ma liste pour me convaincre qu'à des milliers de kilomètres, j'avais eu raison.

Je pris congé de mes accompagnateurs en fin de journée. Je dînai seul dans un restaurant proche de la plaza Independencia, la place centrale de la ville de Mendoza. C'était une adresse qu'un guide de voyage recommandait. J'observai les gens qui m'entouraient et je les trouvai assez peu différents de ceux que je voyais en Europe. Je n'avais pas le même sentiment de dépaysement que j'avais éprouvé en visitant le Mexique. En même temps, je n'étais pas en villégiature. J'étais ici pour travailler.

Je flânai dans la ville. Je me sentais presque chez moi. C'était un sentiment étrange. Je n'étais jamais venu. J'aurais même ignoré l'existence de cette cité si l'enquête de Yann ne m'y avait pas jeté. Alors d'où pouvait bien provenir ce sentiment si étrange ? J'avais rêvé d'Argentine... De Buenos Aires ... de la Patagonie ou d'Ushuaia... De la seule Argentine qui fait rêver les c... ! Mendoza ?

J'occupai ma journée suivante à me rendre chez quelques compatriotes qui habitaient dans les environs, selon une liste que l'ambassade m'avait remise. Aucun des gens que je vis n'avait entendu parler d'un nouvel immigrant Français, affublé d'un petit garçon. Quelques-uns de mes contacts me firent savoir que je perdais mon temps à Mendoza dans la mesure où leur communauté, assez soudée, aurait fatalement eu vent d'une telle nouvelle !

Je rejoignis le poste de Police où je devais retrouver Paco et son acolyte tôt le lendemain matin. Paco me tendit un bout de papier.

- « Il faut que tu rappelles la France... » dit-il.

Je calculai le décalage horaire et vers onze heures, j'appelai Yann.

- « Il y a un appel passé depuis une cabine de Peille, un bled plus loin que Gorbio, le lendemain de ton escapade à Menton. C'est un appel vers un hôtel de Las Cuevas. Une très longue conversation. »

Il se tut. Puis il rajouta ...

- « C'est la première fois qu'on a autre chose qu'une cabine téléphonique... »

Yann donnait lui aussi aux locutorios le nom de cabine.

- « Où est Las Cuevas ? » demandai-je

- « Il semblerait que ce soit un village pas très loin de là où tu te trouves, à la frontière du Chili. » lâcha-t'il. « Mais je ne sais toujours pas si cette conversation a un rapport avec tes recherches. »

Quelque chose explosa en moi. Quelque chose du même ordre de ce que j'avais éprouvé à Gorbio en voyant Cathy s'engouffrer dans la cabine. Mais Yann était toujours à l'autre bout du fil.

- « Franchement, tu as un doute ? » demandai-je

Il laissa s'écouler un instant. Puis il lâcha !

- « Non. Pas vraiment. C'est ça. La fortune sourit aux audacieux, on dirait ! »

### *Las Cuevas.*

En raccrochant, Pierre eut un mauvais pressentiment. Cathy n'avait jamais enfreint les règles de sécurité. Elle n'avait plus appelé l'hôtel depuis des mois. Elle était allée, évidemment, très loin de chez elle, dans une cabine posée au diable vauvert et personne n'aurait l'idée d'aller demander les numéros appelés par cette cabine précise. Il y en avait des dizaines entre son mas et le village où elle s'était rendue. Mais quand même ... Elle était le seul lien qui le retenait à la vie d'avant. C'était le seul maillon faible de sa fuite, et lorsqu'il avait entendu sa voix, à l'hôtel, il avait frissonné et éprouvé une irrésistible envie de le rompre.

Le fumier de flic qui était monté la voir l'avait salement secouée. Seulement avec des mots, en quelques phrases d'après ce qu'elle avait affirmé. Alors, Cathy avait passé presque trois-quarts d'heure à essayer de le convaincre de rentrer avec Baptiste et Carmen. Elle avait proposé de s'occuper de tout, de Carmen, des avocats, de Baptiste. Comme Philippe. C'étaient quasiment les mêmes mots. Elle se contenta d'ajouter, qu'elle ne supportait plus les longs appels d'Audrey et la litanie des reproches qu'elle lui adressait sans cesse entre deux sanglots. C'était ce qui avait rendu son appel pathétique.

Pendant toute la première partie de cette conversation, Pierre se demanda si elle avait bien compris au fond, ce qu'il avait mis des heures et des heures à lui rabâcher dans sa gloriole, lorsqu'elle reposait contre lui : Il ne voulait pas de la vie que tous ceux de sa famille lui proposaient. Il voulait Sa Famille à lui, avec la femme qu'il aimait et SON enfant. Comme Carmen ne pouvait plus enfanter, il fallait bien qu'il agisse comme il l'avait fait. Il n'y avait pas d'alternative. Bien sûr ... Audrey ...

Dans l'esprit de Pierre, Audrey devait bien savoir que son enfant était la prune des yeux de son père. Il ne lui demandait pas de l'oublier, mais de comprendre... Mais le pouvait-elle ? Le voulait-elle ?

Pierre pensait, de plus en plus, qu'Audrey avait vu que par Baptiste, elle accédait à un monde qu'elle enviait. Elle réussissait avec lui ce qu'elle avait raté avec Cathy. Il se convainquait qu'Audrey ne l'aimait pas. Elle aimait la position sociale à laquelle sa grossesse et la naissance de Baptiste pouvaient lui permettre d'accéder. Audrey avait tout calculé. Elle payait maintenant les conséquences de ces manœuvres perfides.

Quand Pierre avait exposé cet argument à Cathy, bien avant le départ, les mots qu'elle avait utilisés, s'étaient chargés de violence. Elle s'était écriée que tout était faux, qu'il se réfugiait derrière des paravents bâtis avec des arguments fallacieux pour se donner bonne conscience, parce qu'ils l'arrangeaient.

Carmen n'avait jamais parlé d'argent, elle. Elle avait continué à travailler. Elle avait nourri la famille le temps que l'argent circule tout autour de la terre pour que personne en dehors de Pierre ne sache où il se trouvait. Carmen aspirait à la même chose que lui : mener une vie toute simple, la vie de monsieur et madame tout-le-monde. Pierre était sûr qu'Audrey trouverait un autre homme, ferait d'autres enfants ... Elle aurait été comme une mère porteuse. Rien de plus. Est-ce que ces femmes-là faisaient tout un plat quand elles remettaient l'enfant qu'elles avaient porté aux gens qui l'avaient



payée ? Bien sûr que non ! C'était une transaction commerciale, rien de plus. Pierre avait loué, comme ces gens, un ventre comme il aurait loué un appartement ou une voiture ou que savait-il d'autre.

Pierre admettait, malgré tout, que les clauses de ce contrat n'étaient pas clairement convenues à l'origine. Mais il se trouvait des explications rassurantes qui le conduisaient à s'octroyer des circonstances atténuantes, et peu ou prou à s'absoudre. A l'époque à laquelle il avait fait Baptiste à Audrey, il vivait dans un brouillard. Comment aurait-il pu entrevoir que la vie lui offrait enfin de réparer les abominations qu'elle avait infligées à Carmen comme à lui ? Était-ce si difficile à comprendre ? A Audrey, à la rigueur, il reconnaissait qu'il aurait pu parler, dû parler ! Mais dans le même temps, il savait que c'était inutile. Audrey était intellectuellement limitée. Pierre savait ce qu'elle pensait et qu'il résumait d'une phrase un peu abrupte « Si je lui laisse Baptiste, je resterai toujours dans la merde dans laquelle je suis. Je n'en sortirai jamais. » C'était une évidence pour Pierre. S'il avait parlé, Audrey se serait méfiée. Il ne pouvait pas courir ce risque là. Cathy avait acquiescé quand il avait développé cet argument. Cathy savait bien qu'il était dans la vérité.

- « Qu'est-ce qu'elle voulait ? » demanda Carmen avec une angoisse majeure dans la voix.
- « Des conneries... » répondit Pierre.

Il laissa s'écouler une seconde ou deux, puis reprit.

- « Je n'aime pas qu'elle ait appelé ici. Peut-être serait-il préférable que nous déménagions à Valparaiso pour quelque temps. »
- « Jamais. »

Carmen avait levé la tête avec un mélange d'effroi et de colère. Elle ajouta.

- « Je ne peux pas y revenir. A Valparaiso, à Santiago ... Nulle part là-bas ... Tu le sais bien ... Pourquoi tu remets ça sur le tapis ? »
- « Parce qu'il n'y a que là-bas qu'on sera tout à fait libres ! C'est ton pays et ... » répondit-il un peu excédé.
- « Libre ? Libre ? ... Toi tu le seras. Mais moi ? Tu penses à moi ? »

Le ton qu'elle employa mit un terme à la discussion pour un instant. Ils s'affrontèrent du regard. Pierre cherchait une solution. Puis une publicité revint dans son esprit.

- « Si on partait à Salta... » dit-il « Ou plus haut ... vers Purmamarca ... à un jet de pierre de ton pays au cas où ... »
- « Salta ... » balbutia Carmen...
- « C'est une ville touristique. Tu y trouveras du travail sans trop de difficulté et moi aussi. C'est une grande ville plutôt anonyme. Nous y serons tranquilles ... »
- « Combien de temps ? » coupa Carmen.
- « Le temps qu'ils se lassent. Je ne suis pas un criminel. Ils finiront bien par le comprendre. Ils finiront bien par s'occuper des vrais criminels pour nous laisser vivre en paix toi, Baptiste et moi. C'est juste une question de temps.»
- « Ça fait un an maintenant ... et ça continue toujours... et ça continuera toujours. Elle ne lâchera pas. »
- « Ça s'arrêtera. Ils ont utilisé toutes les armes qu'ils avaient à leur disposition. La provocation, la culpabilisation et elles ne marcheront pas. Jamais. Il faut que nous soyons encore

un peu patients et prudents. Déménageons. Je ne donnerai plus à Cathy le moyen de me prévenir. Elle ne saura pas où me joindre. Comme cela, nous serons vraiment à l'abri. Partir, c'est prendre une précaution. Seulement une précaution. Il n'y a que très, très peu de chances que cette entorse aux règles que j'avais édictées puisse nous nuire. Mais même celle-là, je ne veux pas leur laisser la possibilité de l'exploiter. Partons ... On dit que Salta est très belle. On l'appelle *Salta la Linda*... Ce ne doit pas être pour rien ! »

Carmen bougea lentement vint se blottir contre lui.

- « J'ai peur ... » gémit elle. « Ce n'est pas la même terreur qu'avant ... mais quand même. J'ai peur. »

- « Il ne faut pas. Je ne laisserai personne nous voler ce à quoi nous avons droit. Je ne laisserai personne te faire souffrir à nouveau. ».

*Las cuevas.*

Paco stoppa le pick-up devant l'hôtel. Quand Yann m'avait donné l'information, j'avais consulté Paco. Il avait regardé le bout de papier.

- « Le mieux, c'est d'y aller demain ... On verra sur place. C'est un bled, un hameau. Tout s'y sait très vite. Si je passe des coups de fil on ne peut pas écarter l'hypothèse d'une fuite malencontreuse ; d'une oreille indiscreète ... Si c'est bien l'homme et l'enfant que tu recherches, ils ne sont qu'à quelques kilomètres du Chili. Ils peuvent s'y réfugier en une heure ou deux. Ça nous demandera un peu moins d'une journée aller et retour. Qu'est-ce que tu as à perdre ? »

Nous étions donc partis le matin de très bonne heure. A moment donné, j'avais vu que la route que nous empruntions portait le numéro sept. C'était la Ruta Nacional 7 ... Ça m'avait fait sourire. Je m'étais mis à fredonner la chanson de Trenet... ; « National sept ... qui fait d' Paris un p'tit faubourg de Valence ou de saint Paul de Vence ... »

Paco s'arrêta à Upsallata pour qu'on boive un café. La petite ville avait servi de camp de base, m'apprit-il, pour le tournage de sept ans au Tibet. C'était un village étrange, une sorte d'oasis de verdure dans ce désert minéral qu'est le massif de l'Aconcagua. Avant d'entrer dans le village proprement dit, la route avait longé une longue file de peupliers venus d'Italie. Paco s'arrêta dans un café qui tenait à la fois de l'hôtel, du restaurant, du magasin de souvenirs ... la discussion roula sur des choses et d'autres pendant que nous buvions un café de station service ! Le ciel était bleu et le spectacle était magique. Ensuite, il nous fallut repartir vers notre destination finale. J'étais tendu. Je me disais que Pierre ne nous attendait pas et j'essayais d'imaginer ses réactions. Je redoutais le contact avec l'enfant. Je vivais par anticipation le moment où il faudrait que je sépare l'enfant de son père pour le confier à des inconnus ...

Ensuite, le paysage chassa pour quelques minutes mes appréhensions. La route longea un large cours d'eau asséché, bordé de falaises verticales grisâtres.

- « A la saison des pluies » me dit Paco, « la rivière remplit la totalité du lit. Parfois elle déborde et emporte la route. »

C'était impensable. Cette rivière de cailloux ne contenait pas une once d'eau et j'eus du mal à imaginer qu'elle pouvait rouler des flots tumultueux. »

- « C'est vrai ... » reprit Paco qui voyait mon incrédulité.

Paco m'arrêta au Puente Del Inca juste pour que je puisse faire un tout petit peu de tourisme malgré tout ; ou bien, Paco eut-il envie de me distraire des mes pensées sombres. La route passait juste à côté. Le détour se chiffrait à quelques centaines de mètres. Il arrêta la voiture devant une espèce de marché pour camelots ambulants. Plus loin, la vieille station de chemin de fer alignait ses hangars bigarrés dans lesquels s'engouffraient des rails perdus. Je vis donc ces concrétions jaunes et vertes qui dégoulaient de la montagne ... Paco me montra la chapelle, les restes de l'hôtel qu'une avalanche avait emportés dans les années 60. Je pus admirer aussi la sandale pétrifiée, jaune, comme

les rejets de soufre de la montagne. Puis, nous reprîmes la route. Paco désigna l'Aconcagua de la main en citant juste le nom de la montagne lorsque nous passâmes à proximité. Je vis la montagne ... mais j'étais déjà dans ce qui allait venir. J'en ressentais déjà l'étreinte.

Le hameau de Las cuevas apparut enfin au détour d'un virage. Les rares maisons éparses qui constituaient le hameau étaient étalées au fond d'une vallée Paco s'arrêta sur le parking de l'hôtel. Devant nous la *ruta siete* vomissait ses camions qui venaient du Chili ou qui y partaient. De temps en temps un bus à étages et aux essieux arrière doubles rompaient la monotonie des files de poids-lourds.

- « C'est là ... » dit Paco en se tournant vers moi. « Comment veux-tu t'y prendre ? »

- « La plus simplement du monde On rentre. On demande s'il est là. S'il y est, on l'arrête. »

- « Tu es sûr que c'est lui ? »

- « Non. ... Oui ... Je ne sais pas, mais vu la configuration des lieux, on ne peut pas venir discrètement et demander des consignes ensuite. On ne peut qu'agir. C'est ce que tu m'as dit et tu avais raison. »

- « Et le gosse ? » demanda-t'il en grimaçant

Il savait que c'était le point qui me chagrînait. Je ne me vis pas expliquer à Paco que cet enclé de Yann ...

- « Le gosse ? On verra après ... On ramène tout le monde à Mendoza. On réglera les détails là-bas. »

- « Comme tu veux... » dit Paco qui glissa son arme de service dans un holster sous l'épaule.

Je pénétrai dans cet endroit étrange qui tenait du relais-routier-hôtel des années soixante en France. Paco s'adressa au premier qu'il rencontra. Il demanda le patron, eut le patron en vis à vis. Il lui posa une ou deux questions dans ce Portugnol que je comprenais mal. Le type ouvrit de grands yeux. Il répondit. Paco reprit. J'attrapai au vol le mot « *niño* » puis « *siete años...* » L'homme écarquilla les yeux. Paco lui tendit la photo de Pierre qu'Audrey nous avait confiée. Je vis l'extrême embarras de l'homme. Paco le vit aussi. Il rajouta quelques mots dont je ne saisis pas la teneur. L'homme pâlit. Puis il se lança dans une longue explication que je ne compris pas non plus. Il parlait trop vite pour moi. Paco posa encore trois ou quatre questions. L'homme se dandinait, répondit en haussant les épaules manifestant son impuissance. Il devait dire quelque chose comme... « Qu'est-ce que je pouvais en savoir, moi ? »

Enfin Paco se tourna vers moi.

- « Tu as compris ? » demanda-t'il.

- « Pas vraiment... Vous parlez trop vite pour moi... »

- « Très bien ... C'est bien ton homme et son enfant qui étaient là jusqu'à la semaine dernière. L'homme vit avec une jeune femme Chilienne. Elle s'appelle Carmen DIAZ-MORENO. Lui, il a un passeport Uruguayen au nom de Miguel CORTES-CONTRERAS. Le patron se doutait que l'homme n'était pas Uruguayen parce qu'il parlait un espagnol un peu différent un peu trop académique. Il pensait qu'il pouvait être mexicain, quelque chose comme ça ! L'enfant ne le quittait pas ou rarement. Il dit aussi qu'il employait la Chilienne et qu'il logeait tout le monde dans une chambre à l'arrière de l'hôtel jusqu'à la semaine dernière. Ils sont partis en le prévenant du jour au lendemain. D'après lui, ils sont à Bariloche qui est une station de ski plus au Sud. D'après ce qu'il a dit, la fille avait travaillé déjà dans le tourisme mais ton mec ... jamais. Il ne bossait pas d'ailleurs.

Il partait souvent en emmenant son fils. »

- « Pourquoi ont-ils vidé les lieux ? »

- « Il ne sait pas... »

- « Demande-lui si le couple recevait des coups de téléphone ici ? »

Paco se tourna vers le patron de cet hôtel. Il utilisa le mot *Chamar* qui en Portugol remplaçait le *llamar* espagnol. L'homme haussa les épaules en écarquillant les yeux, fit mine de réfléchir et dit ...

- « *No ... no me recuerdo bien ...* puis il enchaîna et je ne compris pas. Paco me parla plus lentement.

- « Il dit que non, mais ... une fois quelque temps après qu'ils sont arrivés, il y a plusieurs mois, une femme a appelé ici. Et puis aussi il y a une quinzaine de jours. Une autre femme a téléphoné. C'était au bar. Il a parlé un long moment en Français je crois. C'est lui qui a dit au patron que c'était une amie Française qui voulait venir le voir ici. Mais il a des doutes parce que la conversation était plutôt animée. Au début au moins. C'est tout. »

J'avais raté Pierre d'une semaine. Et du même coup, j'avais tiré une cartouche importante. Maintenant, quelqu'un savait que des flics recherchaient Pierre et qu'ils étaient arrivés jusqu'à ce bled paumé de montagne. Je demandai à Paco

- « Pourquoi ne vivent-ils pas au Chili ? »

Paco se tourna vers l'homme et lui posa la question. L'homme fit mine de ne rien savoir, de ne pas pouvoir répondre à la question.

- « Elle ne doit pas pouvoir ... » répondit-il d'un air laconique.

- « Ça veut dire quoi ? » repris-je.

- « Tout et rien ... »

- « S'ils avaient vécu là-bas, je n'aurai rien pu contre eux. Il ne peut pas ne pas le savoir. Pas en ayant préparé sa fuite comme il l'a préparée. Pourquoi n'y sont-ils pas ? »

- « Je ne peux pas te répondre... » lâcha Paco sur un ton qui demandait de ne pas insister.

Sur le chemin qui nous ramenait à Mendoza, Paco, au bout d'un long silence reprit

- « Il arrive fréquemment que des anciens opposants ne puissent revenir dans leur pays. Ça tient à des milliers de raisons. Je connais quelqu'un à Bariloche. Je vais l'appeler pour le mettre au courant qu'un personnage vit en Argentine avec des faux papiers. S'ils sont descendus dans un hôtel ou une pension de famille, on saura demain où ils se trouvent.

- « Il faut combien de temps pour aller à Bariloche ? »

- « Une nuit et une matinée de bus. Ou deux heures en avion. Ça dépend de tes moyens ! »

- « Les moyens financier ne sont pas un problème pour eux. »

- « Peut-être ... Mais ... puisqu'il a des faux papiers, il vaut mieux qu'ils utilisent le bus. Les contrôles sont plus fréquents certes, mais la Gendarmeria Nacional ne dispose pas de moyens fiables pour détecter des faux papiers, s'ils sont de bonne qualité. Alors que dans un aéroport, c'est plus risqué. Quand tu partiras, tu sauras où ils sont. »

- « Il sait piloter ... Il peut y être parti directement avec un avion ! »
- « Il laisserait une grosse trace qui nous mènerait à lui. Crois-moi, il est parti en bus. »

Ce soir-là, j'invitai Paco et son acolyte au restaurant. Je perpétuai une tradition européenne, française, même, probablement ! Un policier en déplacement invitait les gens qui travaillaient pour lui, afin de les remercier. Le sujet Pierre fut laissé temporairement de côté. Paco avait lancé les demandes d'informations, il fallait attendre. Notre métier revint donc sur le tapis. Pour la première fois Paco me demanda pourquoi on s'acharnait à rechercher un père et son fils ! Dans son pays, les problèmes de cette nature ne concernaient pas les Policiers. Ils avaient beaucoup d'autres sujets à contenir, notamment le trafic de drogue qui gangrenait toutes les couches de la population Argentine. Je répondis comme Paco m'avait répondu à Las Cuevas. Avec le même ton qui lui enjoignait de ne pas poursuivre. Comment aurais-je pu lui faire comprendre qu'Yann avait pris ce dossier pour exorciser ses propres démons mais qu'il n'avait pas eu le courage d'aller au bout ?

A la fin du repas, Paco un peu pompette de ce vin argentin dont Mendoza était l'une des capitales, se leva et porta un toast tonitruant aux Polices... L'argentine et la française. Le brouhaha de la salle cessa immédiatement. Les conversations se suspendirent et des dizaines d'yeux se portèrent sur nous. Le silence était presque pesant. Je me levai à mon tour. Je répondis plus simplement

- « A l'Argentine ... un grand pays pour nous autres, européens un peu à l'étroit dans nos vieilles frontières ... » et je vidai mon verre dans un silence toujours aussi intense.

Puis, lentement, le brouhaha reprit.

- « Paco, comment ça s'est passé vraiment pour vous, ici ? En tant que Policier je veux dire ! » demandai-je, à brûle pourpoint.

- « Tu veux savoir quoi précisément ? »

- « Je veux savoir comment ça s'est passé pour vous pendant la dictature ! En Europe, on a une idée assez négative. On nous rabâche qu'une partie de votre armée a beaucoup de sang d'innocents sur les mains. Mais vous ? Depuis que je suis arrivé dans ton pays, j'ai noté des éléments qui m'ont intrigué, des regards, des paroles, le fait qu'on ne puisse pas prendre en photo même le plus petit flic de base. Pourquoi ? Qu'est-ce que ça cache ?

- « Qu'est-ce que ça cache .... » murmura-t'il.

Il garda le silence un long moment puis sans s'énerver, il expliqua

- « Tu ne sais pas. Tu ne peux pas juger tant que tu n'as pas vécu ce qu'on a vécu. Je ne suis pas un saint. Mais je n'ai pas de sang sur les mains Enfin, pas de celui auquel tu penses ! A cette époque-là, j'étais un petit agent anonyme dans un quartier éloigné. J'ai réussi à le rester... Mais, je sais ce que vous pensez, vous, en Europe. Vous oubliez que votre passé n'est pas plus reluisant que le notre. Alors cette sempiternelle question vous taraude ! De quel côté a-t-il été ? Salaud ? Pas salaud ? Et même, de quel côté aurais-je été, moi, si j'avais été placé dans ces conditions-là ? Bourreau ? Victime ? Mais ça ne se passe pas comme ça. Ce n'est pas aussi simple, pas aussi manichéen. Bon ou mauvais ... Comme si un homme décidait, seul, de son destin en fonction des idées qu'il défend ... Je serai ceci ou bien cela ... Seuls les abrutis réfléchissent comme ça ! Les abrutis qui ont remplacé leur cerveau par les directives d'un parti politique, quel qu'ils soit ! Parce qu'il y a les aléas de la vie, les circonstances, les rencontres, les amitiés, les caractères de chacun, les services qu'on a rendus et ceux dont on est redevable. Se poser cette question est une imbécillité. »

Il s'interrompit quelques secondes puis reprit

- « Cependant... Même si, comme moi et comme lui, ( *il désigna son collègue de la tête* ) on a pu rester à l'écart, les choses sont malgré tout compliquées ... »

Il me fixait d'un regard pénétrant...

- « Ici, il est inutile que je cherche à me justifier. Certains des nôtres seulement ont mal agi... Mais on est tous dans le même panier. Et c'est normal. Parce qu'on savait et qu'on n'a pas bougé. Pas protesté. Pas refusé quand ses militaires auxquels tu faisais allusion ... Ce n'était pas tous les militaires et pas tous les policiers non plus. Seulement quelques-uns ... Ne pas résister, certains, même ici, prétendent que c'est de la lâcheté ! Oui. Sûrement. Mais très peu ont résisté ici. Beaucoup l'ont fait de loin, voire de très loin ... Résister, c'est facile à dire quand on ne craint pas pour sa vie et celle des siens ! Je ne parle pas de plan de carrière, là. Je parle de sa propre vie et de celle de tous les siens ! C'est autre chose que les barrières morales du bien et du mal qu'on érige d'autant plus aisément qu'on s'éloigne de la répression ! Mais bref ... Nous, forces de Police, nous sommes la répression, même si on règle la circulation à un carrefour toute sa carrière ! C'est comme ça ! »

Il se tut un instant.

- « Cela vaut pour toi aussi comme cela vaut pour moi ! Dès que les gens d'ici entendent le mot police, quoi qu'elle fasse, d'où qu'elle vienne, ils commencent à trembler ...»

Il se tut nouveau ...

- « C'est pour ça qu'ils se sont tus quand tu as porté un toast à la Police ? » re-demandai-je.

- « Oui. C'est ça ... C'est pour ça ...»

- « Comment vous le vivez ? »

- « Comment on le vit ? En vérité, on ne se pose jamais la question. Mais vous ? Comment vivez-vous la Police dans ton pays ? Êtes-vous plus respecté, mieux compris que nous ne le sommes ici ?»

Je me souvins alors des regards de la mère de Pierre, de celui de Cathy quand j'étais monté la voir, et plus généralement de tous ceux dont j'avais croisé le chemin un jour.

- « On le vit ... comme vous ... On essaie de faire avec ! »

Le lendemain matin, Paco vint vers moi, l'air ennuyé ...

- « Le couple que tu cherches n'est pas à Bariloche. Il n'y a personne aux deux noms que j'ai donnés qui soit arrivé là-bas dans les jours qui viennent de s'écouler. Il y a deux solutions. Ou bien ils y connaissent quelqu'un et ils s'y sont réfugiés ou bien ils sont allés ailleurs.»

- « S'ils connaissaient quelqu'un là-bas, ils ne seraient pas venus à Las Cuevas. Logiquement, ils y seraient allés directement. Tu penses que l'hôtelier nous a menti ? »

- « C'est peu probable. Il sait trop ce qu'il a à perdre. Mais il y a une autre chose à faire ...

Pour partir loin, ton homme n'est pas passé par l'aéroport. Je le savais. Il n'est sur aucune liste de passagers, comme je m'y attendais. Comme il n'a pas de voiture ... il est forcément passé par la gare routière de Mendoza. Si nous ne trouvons pas de trace de lui là, c'est qu'il est encore ici. Ou qu'il est parti autrement. Mais j'en doute. Pas s'ils sont avec un enfant et des valises.»

Il ne nous fallut que quelques minutes pour rejoindre la gare routière.

Je posais la question à chacun des employés des billetteries, sans réponse d'abord. Puis Paco m'appela. Il était accoudé au comptoir d'une compagnie nationale. L'homme me regarda, regarda Paco. Il ouvrit un tiroir en extirpa des talons de billets. Il les feuilleta consciencieusement et s'arrêta sur l'un d'eux.

- « Ce n'était pas un couple mais un homme seul avec un petit garçon. Beaucoup d'étrangers passent par ici. Mais il est rare qu'un étranger voyage avec un enfant seul. C'est moi qui leur ai vendu deux billets pour la Quiaca en semi-cama. L'homme a parlé à l'enfant dans une langue étrangère. Il était embêté parce que vingt-cinq heures dans un bus en semi-cama c'est tr-s long... Je me mets à sa place. Il a pris les deux billets et il a payé en *effectivos*. La plupart du temps les étrangers payent avec une carte bancaire...»

Paco grimaça. Il expliqua ensuite.

- La Quiaca, c'est la frontière Bolivienne. C'est un long et pénible voyage spécialement en semi. Pas un voyage qu'on fait par plaisir. J'ai très peur que ton type ne soit parti en Bolivie. »

Je réfléchis longuement. La Bolivie ne m'arrangeait pas. Il fallait que je rentre en France pour recommencer tous les papiers et sans avoir le moindre point de chute dans ce nouveau pays. Quelque chose n'allait pas cependant. Pourquoi Pierre avait-il traîné si longtemps en Argentine ? Si j'avais été lui, j'aurais sauté allègrement par dessus les frontières ! J'aurais fait tourner les gens qui allaient se lancer à mes troussees en bourrique. J'aurais appelé de différents points du globe, même directement ! Avant qu'on puisse réagir ... Il le savait bien. Puis je réfléchis que Pierre avait un enfant de sept ans avec lui et qu'il usait d'un passeport faux. Dans ces conditions, voyager devenait plus compliqué, plus dangereux.

D'autres questions vinrent ensuite. Qu'est-ce qui avait poussé Pierre à partir aussi précipitamment quand ils étaient restés si longtemps à Las Cuevas ? Pourquoi Pierre se lançait-il dans une aventure compliquée en partant en Bolivie quand il vivait à cinq minutes du Chili où il devait se savoir en sécurité, surtout s'il partait sans la fille ? Et elle, qui était-elle ? Une rencontre brève ? Une aventure ... Une Chilienne qui vivait à quelques kilomètres de son pays ? Je ne comprenais vraiment pas pourquoi ils n'y étaient pas rentrés ! Mais force était de constater que cela s'était passé ainsi. Il devait bien y avoir une raison, mais elle m'échappait. Un détail frappa mon esprit. Ils avaient quitté l'hôtel ensemble ... Étaient-ils restés ensemble ou bien s'étaient ils séparés ? Paco demanda à l'homme de vérifier si une dame DIAZ MORENO apparaissait sur le listing des voyageurs. Il consulta une nouvelle fois ses souches, remua la tête

- « Non ... je n'ai rien à ce nom-là. » finit-il par lâcher. Puis, il se tourna vivement, tapota deux ou trois choses sur son ordinateur. Cela lui prit quelques minutes.

- « Voilà » ... dit-il avec un sourire ... « Une dame DIAZ MORENO a voyagé dans ce bus. Elle a acheté son billet au comptoir d'une autre compagnie. Mais elle a bien voyagé avec ce bus-là. Elle est allée jusqu'à Salta. Elle s'est arrêtée là. Elle figure sur la liste des passagers.»



Paco traduisit pour moi : Salta était un des arrêts sur la route de la Quiaca. Ils n'étaient pas partis chacun dans leur coin. Ils avaient voyagé ensemble. Une nouvelle avalanche de questions se bouscula dans ma tête. La première qui me vint se formulait ainsi : qu'est-ce qui les a poussés à partir ? Ensuite, elles s'enchaînèrent rapidement, presque sans interruption. Était-ce un départ délibéré ? Était-ce une volonté qui leur imposait de ne pas rester trop longtemps au même endroit ? Est-ce que ce départ précipité avait un lien avec l'appel que Catherine avait passé quelques jours plus tôt ? Mais Catherine ne savait pas que j'allais venir ! Personne ne le savait en dehors de Yann et du Juge ... Je chassai ces scénarii que je construisais dans mon esprit pour tenter de m'expliquer l'inexplicable, pour me rassurer.

En sortant de la gare routière, Paco demanda comment je comptais agir maintenant.

- « Je vais chercher mes affaires et je pars à Salta. Le temps de passer deux ou trois coups de téléphone. Est-ce que de ton côté, tu peux refaire ce que tu as fait à Bariloche ? Si tout va bien, je devrais avoir la réponse en arrivant sur place. »

Il ne répondit que par un geste de la main. Je sentis qu'il était soulagé.

### **Salta**

Pierre ne s'attendait pas vraiment à ce que le voyage vers Salta soit si éprouvant. Il avait acheté deux billets pour Baptiste et pour lui. Carmen était allée au kiosque d'une compagnie différente pour acquérir le sien, plusieurs heures après. Cette façon de procéder avait toujours étonné Pierre. Chacune pouvait vendre des billets d'une autre compagnie pour un trajet qu'elle n'assurerait pas.

Dans l'esprit de Pierre, ils voyageaient en famille mais si des enquêteurs remontaient jusqu'à ce voyage, il préférerait que Carmen restât incognito. Pierre avait beau chercher les failles de son dispositif, il ne voyait pas comment des flics Français ou autres auraient pu remonter jusqu'à eux ! Mais voilà ... Il maudissait presque sa sœur d'avoir appelé. Si elle s'était abstenue de passer cet appel, ils continueraient à couler des jours paisibles et heureux à Las Cuevas. Il avait longuement hésité à repartir mais quelque chose l'y avait poussé. Il y avait eu la visite des flics à sa mère, puis Cathy avait fini par lâcher qu'un autre sadique était venue la voir ... et celui là l'avait à ce point chamboulée qu'elle avait enfreint la règle la plus élémentaire. Ce salaud ne l'avait pas fait pour rien... Il devait avoir une bonne raison. Et même si Cathy était allée loin de chez elle, pour l'appeler, il ne pouvait pas ne pas tenir compte de ces concomitances.

Pierre avait mûrement réfléchi à son déplacement. Il avait décidé de se rendre jusqu'en Bolivie. Il passerait la frontière avec son passeport Uruguayen quand Carmen et Baptiste resteraient à Salta. Il les rejoindrait le lendemain en revenant sur ses pas. Il avait expliqué la chose à son fils et, étonnamment l'enfant avait acquiescé sans rouspéter.

Le bus démarra à neuf heures le matin. La petite famille avait passé la nuit dans un hôtel miteux à quelques dizaines de mètres de la gare routière dans un quartier un peu louche.

Pierre remarqua d'emblée qu'ils étaient les seuls voyageurs de type européen. Tous les autres passagers présentaient un faciès typique du monde andin. Cela lui déplut. Il laissait une trace, même infime et probablement sans aucune conséquence, mais une trace tout de même de leur voyage. Une famille européenne dans ce bus ... c'était aussi visible qu'un africain noir dans une piscine du Béarn. Pierre sourit à l'évocation de ce souvenir de sa prime enfance... bien avant que ... Ses parents les avaient emmenés dans les Pyrénées et ils s'étaient rendus dans une piscine vers Orthez ou quelque chose comme ça. Et là, au trou du cul du monde, un noir avait emmené ses enfants dans cette piscine. Une seule famille noire en plein milieu d'une masse blanche ... Pierre n'avait vu qu'eux. Et là, aujourd'hui, il était le noir dans la piscine.

Pierre savait que le voyage serait long et qu'il pouvait se révéler périlleux. Il savait que les contrôles de Gendarmerie étaient fréquents. Mais c'étaient des contrôles au faciès. Les faux-vrais papiers qu'il avait achetés à prix d'or à MONTEVIDEO le mettaient à l'abri de ces contrôles inefficaces. Il avait opté pour des documents Uruguayens dans le but de compliquer les recherches si un fonctionnaire tatillon s'avisait de douter de la validité de ses documents.

Il craignait que leur aspect, dans ce bus ne les désigne à la curiosité des policiers. Après le premier contrôle, il se trouva rassuré. Baptiste dormait sur ses genoux quand une jeune femme gendarme engoncée dans un treillis vert et coiffée de cette ridicule casquette S.S. des troupes de montagnes, lui avait demandé les papiers. Elle avait jeté un œil distrait sur le document, souri en regardant l'enfant qui dormait et rendu le passeport sans autre forme de procès. Elle garda son acrimonie et l'arrogance qui allait avec pour les passagers boliviens. Elle les éplucha avec une hargne qui trahissait une forme exacerbée de xénophobie. Elle dissimulait mal le mépris que ces gens là lui inspiraient. La famille devant lui en fit les frais. La jeune militaire demanda tous les papiers concernant les enfants, s'énerma de ne découvrir que des photocopies, engueula copieusement la pauvre mère terrorisée en réclamant des originaux que la famille ne put produire. Ce comportement écœura Pierre. Il l'associa à ce qu'avait dû subir sa mère en France. Pierre conclut que les flics étaient partout les mêmes ... toujours prêts à outrepasser les fonctions qui étaient les leurs, et prompts à manifester du zèle quand les pauvres hères tombaient entre leurs mains. Il mettait tous ces gens dans le même sac, avec les tortionnaires qui avaient saccagés Carmen. C'était la même engeance.

Le bus s'arrêta en fin d'après-midi à La Rioja, dans une fournaise infernale. Baptiste sortit du bus pour se détendre un peu les jambes et pour aller aux toilettes. Il revint trempé de sueur de la tête aux pieds. Carmen acheta des fruits qu'une vieille dame vendait au coin de la cour des bus.

Pierre s'endormit un peu après le départ de la Rioja. Il fut réveillé un peu avant Tucuman par un nouveau contrôle de Gendarmerie dont le même jeune couple avec les enfants fit de nouveau les frais. Le gendarme, un homme cette fois, demanda les mêmes papiers, s'énerma de la même façon que sa consœur plus tôt dans la journée et finit par rendre les torchons qu'il avait froissés de colère lorsque l'aîné du couple, opportunément victime du mal des transports, se mit à vomir partout dans le bus. Pierre croisa le regard désespéré de la maman. Il jugea qu'elle ne devait pas avoir vingt ans. Il accrocha du regard le sein déjà abîmé de cette pourtant encore toute jeune femme auquel pendait depuis un moment déjà le bébé du couple. Pierre tendit un paquet de mouchoirs au mari qui s'occupait de l'enfant malade. L'homme sourit faiblement.

- « Putain de misère de merde ... » maugréa Pierre. « Ceux-là ne s'en sortiront jamais.... »

Carmen aussi regardait ce spectacle désolant et Pierre ne sut pas décrypter ce que les yeux de sa compagne exprimaient. Colère, révolte, gâchis... Peur aussi. Peur sûrement. Pierre rendit la main vers Carmen.

- « N'aie pas peur mon ange ! » murmura-t'il en Français « Cela ne nous arrivera pas... »

- « C'est immonde ... » rectifia-t'elle. « Qu'est-ce que ces gens ont donc fait pour mériter un tel traitement ? C'est injuste ... regarde leurs enfants ... Ce sont des enfants ! »

Les enfants étaient le talon d'Achille de Carmen. Elle ne supportait pas d'être confrontée à leur souffrance. Carmen reprit en Français

- « Je hais les gens riches qui expliquent partout que ces pauvres paysans andins ne valent rien. C'est ça la richesse d'un monde. Les hommes, les femmes, les enfants. Pas des terres, pas des lingots ou que sais-je d'autre... »

- « Tu n'as toujours pas renoncé à tes idéaux ... » murmura Pierre à nouveau.

Carmen tressaillit.

- « Comment le pourrais-je ? »  
- « Ces gens que tu hais tant... c'est mon monde à moi. »  
- « Tu n'es pas comme eux. Tu as d'autres valeurs. »  
- « Des valeurs ... oui ... Des valeurs qui permettent de voler un enfant à sa mère. Tu appelles ça des valeurs ? »  
- « Tu as des remords ... Tu dois rentrer alors. Tu dois lui rendre. Tu ne pourras pas... »  
- « Jamais. » cria presque Pierre. Puis il reprit plus bas. « Jamais ... L'idée même d'être séparé de Baptiste, comme celle d'être éloigné de toi, me terrorisent. Jamais ... Nous devons aller jusqu'au bout et nous irons jusqu'au bout. Mourir m'effraie moins que de rendre mon fils à sa mère.»

En son for intérieur, Pierre pensa que mourir ne l'avait jamais vraiment effrayé. Carmen garda le silence un long moment puis elle reprit toujours en Français

- « Dis-moi ... quand arrêterons nous de courir ? »  
- « Nous avons fini. Je ne dirai plus rien à Cathy. Elle a enfreint les règles. C'est moi qui l'appellerai désormais. Elle n'aura pas de point de contact. Ma licence de pilote m'a permis de voyager dans tout le pays. A supposer que les flics de là-bas nous cherchent encore, à supposer qu'ils découvrent comment nous communiquons elle et moi, je ne vois pas comment ils pourraient s'y prendre d'ailleurs, ils ne parviendront jamais à nous localiser parce que personne ne saura où nous sommes. On va s'installer à Salta. Dans deux ou trois ans, je reprendrai ma vraie nationalité pour pouvoir demander l'Argentine. Plus personne ne pourra rien contre nous. On se mariera. Tout se sera calmé. Il faut juste que nous soyons encore prudents et patients.  
- « Ça m'est égal d'être patiente tant que je vis à tes côtés. » souffla Carmen.

Elle regardait Baptiste qui s'était endormi à nouveau. Pierre comprit d'un seul coup qu'il ne lui était pas permis d'échouer.

- « Mais j'en ai assez de courir ... de fuir ... » murmura-t'elle pour elle seule.

### ***Mendoza - Salta***

Je dis à Yann que j'avais raté Pierre de quelques jours. Il resta muet.

- « Tu sais où ils sont maintenant ? » demanda-t'il au bout d'un moment.

Je répondis seulement que j'avais quelques pistes à explorer et que je ne désespérais pas. Yann analysa froidement le comportement de Pierre. Il fut frappé d'abord par le luxe de précautions dont l'homme continuait de s'entourer. Trois cents kilomètres pour passer ses coups de fils !! C'était de la folie ! Sans cet appel de Cathy, on aurait pu le chercher pendant des lustres ... Un bled paumé à deux pas du Chili. Yann dit que c'était en droite ligne de tout ce que Pierre avait fait jusqu'alors. Enfin il posa les mêmes questions que je m'étais posées. Pourquoi sont-ils partis ? Pourquoi pas au Chili ? Est-ce que Cathy avait un rapport quelconque avec cette décision de s'éloigner. Qui était cette femme qui accompagnait Pierre ?

- « Maintenant qu'on est certain qu'il est là-bas, je vais demander à France Télécoms de nous fournir jour après jour le listing de tous les appels passés depuis la France vers l'Argentine et provenant de PACA. Ça va faire un sacré boulot mais je pense qu'en appliquant le filtre des cabines téléphoniques, le nombre sera forcément restreint. Je te tiens au courant.»

Je décidai d'utiliser moi aussi un bus de nuit parce que le voyage en avion m'obligeait à revenir à Buenos Aires, à passer une nuit dans la capitale pour ne repartir que le lendemain. Tout compte fait, je perdais une journée. Paco appela ses collègues de Salta, transmit les documents officiels par fax.

- « Quelqu'un viendra t'attendre à la gare... » me confia-t'il.

Il serra ma main avec un certain soulagement. Il se débarrassait d'une vilaine mission, une de celles que les gens comme lui ou comme moi détestaient accomplir. Il compatissait en même temps à la mienne. Mon voyage se trouva être assez surprenant. Paco avait insisté pour que je prenne un billet en classe suite, qui se trouvait être le pendant d'une bonne première classe de nos trains. Je me retrouvai donc au premier étage d'un bus luxueux. J'inclinai mon fauteuil jusqu'à me retrouver complètement allongé. Un serveur vint nous apporter un repas chaud que je trouvai bien supérieur à ceux que la compagnie aérienne internationale nous avait servis dans l'avion. Le restant de la nuit, je dormis sagement. Je ne fus réveillé que par un contrôle incongru de gendarmes locaux au beau milieu de nulle part. J'écartai les rideaux du bus pendant que des militaires en treillis envahissaient l'étage du bus. Je vis la route, un poste de police éclairé et tout autour un noir d'encre. Tous les camions, tous les bus passaient par le filtre de ce contrôle routier. C'était étonnant. Je tendis mon passeport à une jeune femme qui avait avancé vers moi. Elle vit que je venais de France. Elle jeta un coup d'œil rapide et me le rendit sans formuler aucun commentaire.

Je parvins à Salta en début de matinée. En débouchant dans la salle des pas perdus de la gare routière, je vis une jeune femme brune, habillée en civil avec d'énormes lunettes de soleil qui dissimulaient ses yeux. Elle arborait une pancarte sur laquelle figurait mon nom. Elle se présenta sous le prénom de Miranda et m'indiqua qu'elle avait été désignée pour accomplir le travail avec

moi. Elle était mon ange gardien en quelque sorte.

Une fois à l'intérieur du pick-up en tout point identique à celui de Paco à Mendoza, et avant de mettre en marche, elle fit le point de ce qu'elle avait trouvé.

- « La femme est arrivée avec l'enfant jeudi dernier. Ils sont allés prendre tous les deux une chambre dans une auberge de jeunesse à proximité de la gare routière. L'homme est revenu le surlendemain. Il semble qu'il se soit rendu à La Quiaca seul parce que l'enfant était resté avec sa compagne. Nous ignorons ce qu'il est allé faire là-bas. Nous ne savons pas non plus qui il a pu y rencontrer. Il ne semble pas qu'il ait franchi la frontière mais ... Ça ne veut pas dire grand chose. A quatre heures du matin, un voyageur à pied n'attire l'attention de personne. Nous sommes certains qu'il est arrivé à la Quiaca parce que le personnel du bus s'en souvient. Il devait voyager avec l'enfant mais il a continué seul après Salta et le personnel s'est aperçu de l'absence de ce petit passager. L'homme a indiqué qu'il avait changé d'avis entre Mendoza et ici parce que l'enfant se sentait mal. Bizarrement, il a repris un bus de retour à Salta depuis Jujuy. On ignore comment il s'y est pris pour revenir de la Quiaca à San Salvador de Jujuy. Lorsqu'il a rejoint sa famille, ils sont restés une nuit supplémentaire à l'auberge de jeunesse. Ils sont repartis dimanche matin. Ils ont déclaré se rendre à la Quiaca mais le responsable de l'auberge les a entendus parler de Purmamarca qui est une petite ville touristique sur la route du Chili, par le désert de l'Atacama. Depuis nous avons perdus leurs traces. Nous pensions qu'ils allaient repartir depuis la gare routière. Il n'en a rien été. Toutes les compagnies ont été sollicitées et cette famille n'apparaît nulle part. Nous avons préféré attendre votre arrivée pour savoir si nous devons chercher à La Quiaca ou à Purmamarca. »

Le compte-rendu était clair précis et concis. Je réfléchis plusieurs secondes.

- « Je connais mal votre pays. La Quiaca est à la frontière Bolivienne mais est-ce une ville touristique ? »

- « Pas vraiment. Il y a beaucoup de passage mais ce n'est pas une ville touristique à proprement parler. C'est plutôt une porte d'entrée en Bolivie. Il y a plusieurs cités très touristiques comme Purmamarca, Humahuaca, Tilcara que vos guides de voyage encensent. Il y en a de plus petits, de tous petits... même... avec une activité touristique, entre ici et La Quiaca. Ce n'est pas vraiment le cas de cette dernière. Mais cette ville a l'avantage d'être à cheval sur la frontière comme vous l'avez dit, ce qui pourrait être un atout dans le cas de votre fugitif si j'ai bien compris. »

- « Certes, mais le Chili serait préférable pour lui. Il le sait. »

- « Pourquoi n'y est il pas allé, alors ? »

- « C'est une question que je ne manquerai pas de lui poser. »

- « En même temps, il peut très bien passé de Bolivie au Chili ; Ce n'est pas si loin même si c'est le désert. »

- « Il peut ... »

Elle actionna le démarreur du pick-up qui émit un rugissement.

- « Que voulez-vous faire ? » demanda-t'elle de nouveau.

- « J'ai seulement cinq jours de retard sur lui. J'ai le temps de prendre un petit déjeuner. »

- « L'argentine est un grand pays dans lequel on peut faire pas mal de chemin en cinq jours ! »

- « Je m'en doute. Mais je ne sais pas réfléchir le ventre vide. Je vous invite à prendre un petit dej. avec moi. Ça vous va ? »

Elle sourit.

- « J'ai déjà déjeuné ce matin mais je veux bien d'un café ... pour vous accompagner. Un dernier détail cependant que j'oubliais ... Aucune des cités que je viens de vous citer ne fait partie de notre circonscription. Elles sont toutes situées dans la province de Jujuy. J'ai peur que vous ne vous soyez arrêté ici pour rien.»

- « Ce n'est pas pour rien puisque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Et puis vous m'avez fourni bien des indications précieuses. Mais là, j'ai besoin de déjeuner. »

Elle arrêta la voiture plaza 9 de Julio, au cœur de la ville. Nous prîmes place sur la terrasse d'un café du nom de Van Gogh, juste à côté de la cathédrale. Il était encore tôt et la chaleur n'avait pas encore commencé à écraser la ville. Les gens allaient et venaient comme dans toutes les places du monde. La plupart la traversait en diagonale mais d'autres cherchaient déjà à fuir le soleil en progressant sous les arcades.

- « Vous venez de France pour poursuivre un père qui a enlevé son enfant ... c'est étrange. C'est l'enfant d'une personne importante ? » demanda brusquement Miranda.

- « Non ... » répondis-je. « C'est un enfant quelconque. Mais nous n'aimons pas qu'un père soustraie un enfant à sa mère sans en informer cette dernière, sans lui demander son autorisation. »

- « Vous n'avez pas d'autre sujet de préoccupation ? » reprit-elle, comme si le fait que j'ai traversé la terre entière pour un motif aussi futile la fascinait.

- « Si ... Bien d'autres en effet. Nous subissons du trafic de drogue, des problèmes de terrorisme avec des extrémistes de tous bords, de tous horizons. Nous avons des bandits aussi et en grand nombre. Nous avons nos malades et nos pervers... Comme ici. Exactement les mêmes qu'ici. »

- « Chez nous personne ne traverserait la mer pour aller rechercher un enfant anonyme. Celui d'une personnalité, si ... sûrement. Mais un anonyme ... Encore moins si le ravisseur était son père ! »

- « Je pensais comme vous avant cette histoire et surtout avant de rencontrer la mère. Ce que je vais dire est fort mais il faut cela que vous le compreniez. Lorsqu'un enfant meurt, C'est terrible. C'est le plus grand malheur qui puisse frapper un homme ou une femme. Mais, la famille dispose d'un endroit où elle peut aller clamer sa douleur. Une pierre tombale ... C'est peu de chose en vérité, mais ce n'est pas rien. Dans le cas présent, la maman de l'enfant est plongée dans le désespoir le plus profond depuis plus d'un an sans n'être coupable de rien. Elle ne sait même pas où se trouve son enfant et pas même s'il est vivant. Elle n'a nulle part pour aller hurler sa terreur et sa souffrance. Vous pouvez penser que ce n'est pas si important que ça après tout. J'ai pensé comme vous pendant longtemps. J'ai changé d'avis. Seulement changé d'avis. »

Miranda garda la tête baissée un moment Puis elle murmura

- « Je n'ai pas dit qu'il ne fallait pas le faire. J'ai dit que chez nous, personne ne le ferait. Surtout si le ravisseur se trouvait être le père. »

- « C'est dommage pour toutes les pauvres mères. »

Elle souleva ses lunettes et plongea son regard dans le mien quelques instants.

- « Vous êtes marié, Inspecteur ? »

- « Non. Je n'ai pas trouvé le temps pour ça. »

Les lunettes retombèrent pour masquer le regard. La jeune femme saisit sa tasse de café d'une main et la sous-tasse de l'autre. Ses doigts menus s'emparèrent délicatement de l'anse de la tasse et elle la porta à ses lèvres. Il y avait une grande distinction dans ce geste. Je fixai mon regard sur les doigts fins de la jeune femme. Elle but son café lentement puis reposa la tasse sur la soucoupe et l'ensemble revint exactement à la même place sur la table.

- « Alors » reprit-elle « Purmamarca ? La Quiaca ? »

- « Je n'en ai pas la moindre idée. »



*Purmamarca - mardi matin -*

Pierre vit que quelque chose n'allait pas, à peine Carmen avait-elle pénétré dans la chambre de l'hôtel. Elle était livide, décomposée.

- « Que se passe-t'il ? » balbutia-t'il.

Carmen mit un temps fou à pouvoir parler. Elle s'assit d'abord sur le lit, croisa ses mains entre ses genoux Elle était en proie à une forme de terreur majeure que Pierre ne lui avait jamais vue.

- « Que se passe-t'il ? » répétait'il, de plus en plus inquiet et nerveux.

Carmen prit une grande inspiration.

- « J'ai appelé Jorge pour avoir des certificats de travail. Je voulais qu'il me les envoie ici pour pouvoir chercher du travail. Il m'a dit que deux flics étaient venus pour te voir. Ils avaient une photo de toi. L'un des deux était étranger. Peut-être Français... Il parlait espagnol mais pas très bien. L'autre était obligé de lui répéter doucement ce qui venait d'être dit. »

Elle se tut. Une bombe venait d'exploser devant Pierre. Il balbutia ...

- « Ce n'est pas possible ... Ce n'est pas possible ... »

La panique commença à s'emparer de lui. Son esprit refusait d'admettre l'évidence. Il avait pris des centaines de précautions, il avait prévu tous les coups à l'avance comme un joueur d'échec méticuleux et consciencieux. Il avait essayé de ne rien laisser au hasard. Même leur départ de Las Cuevas était une sorte de fusible. Pierre avait préféré s'éloigner parce que sa sœur l'avait appelé, pour ne courir aucun risque. Et là, la totalité de ses efforts avaient été réduits à néant en moins d'un an. Comment ? Où avait-il pu pêcher ? Il passa en revue la totalité des mesures de sécurité. L'argent, les papiers, les trajets ; les détours ... Il ne voyait pas où il avait commis une erreur. Le seul point faible de son dispositif résidait dans sa sœur et dans les nouvelles qu'il lui donnait. La fuite ne pouvait pas venir d'ailleurs. Il n'avait eu aucun contact avec un quelconque Français depuis des mois. Quand il entendait la langue de son enfance, au restaurant où travaillait Carmen, il s'échappait. Il ne s'adressait à sa compagne qu'en Espagnol. Il n'utilisait le Français qu'avec son fils ... mais toujours en dehors des lieux publics ! Il avait beau chercher encore et encore une autre solution, il en revenait inévitablement à Cathy. Et c'était exactement ce que son cerveau refusait d'admettre. Sa sœur l'avait trahi !

Leur dernière conversation avant le départ de Las Cuevas lui revint en mémoire. Le flic Français l'avait tourneboulée. Elle avait parlé ... il ne pouvait pas en être autrement. Mais ça non plus ça n'allait pas ... Cela ne pouvait pas aller .... Pierre murmura à haute voix, comme s'il réfléchissait pour lui même ...

- « Ça peut pas être des flics. Pas des Français. Ils n'ont pas eu le temps. Il leur faut trop de

paperasses pour agir. Ils n'ont pas eu le temps. Cathy a appelé à Las Cuevas il y a trop peu de temps. Et depuis une cabine ... Ça, c'est certain ... Une cabine ... Il y en a des milliers en France ... Ils ne surveillent quand même pas toutes les cabines ... Pas pour ce que j'ai fait ... Mais quand bien même ils les surveilleraient ... Quand bien même ils auraient intercepté cette conversation ... On n'est pas en Europe ! D'Europe, à la limite, j'admettrai qu'ils viennent si vite ! Mais pas ici. Pas en Argentine ! Il faut plein d'autorisations, de paperasse aux flics de France pour venir en Argentine. Il leur faudrait au moins deux ou trois mois, sûrement plus même ? Pas une semaine ! C'est ce que m'a expliqué un avocat... Alors c'est pas ça.. Ça peut être ça. »

- « Pourtant des gens sont venus voir Jorge. Et ils avaient une photo de toi. » s'énerma Carmen.

- « Je ne comprends pas. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui s'est passé. Pas la moindre. » balbutia-t'il.

L'esprit de Pierre bloquait sur le délai. C'était impossible. IM-PO-SSI-BLE. Alors Pierre reprit les choses à l'envers. Son esprit revint à une logique qui lui était familière.

- « Jorge est sûr que ce sont des flics ? »

- « Oui. Enfin, c'est comme cela qu'ils se sont présentés. »

- « Ils ont montré des cartes ? »

- « Je le suppose ... »

- « Ils lui ont dit d'où ils venaient ? »

- « Je ne sais pas. Ils ont juste dit qu'ils étaient fédéraux. »

- « Jorge les a crus ? »

- « Pierre ... Tu n'es pas en Europe ici ... Tu n'as pas idée de ce que représentent le mot flic pour nous autres ... Flic, militaire ... c'est un passeport pour la terreur... On ne pose pas de question à la terreur.»

- « Ils avaient une photo de moi ? »

- « Oui. Et ils cherchaient aussi un petit garçon de sept ans ... »

- « Qu'est ce que Jorge a répondu ? »

- « Qu'on était partis depuis une semaine. »

- « Il a dit où ? »

- « Vers Bariloche ... De toute façon, il ne savait pas qu'on venait ici.»

Pierre recommença à réfléchir normalement. Il dégagea un point positif et un point négatif de ce qu'il venait d'entendre. Le premier était lié au fait que Bariloche était à l'opposé de l'endroit où ils se trouvaient présentement. Pierre comprit qu'ils avaient quelques jours pour prendre une décision. Le point négatif tenait au fait que Carmen avait appelé Jorge depuis PURMAMARCA. Dans l'in vraisemblable hypothèse où c'étaient des flics ... il ne leur serait pas difficile de localiser l'origine de l'appel et Purmamarca était beaucoup trop petit pour que cette famille d'étrangers puisse passer inaperçue. Une nuit ... deux ... ils passeraient pour des touristes. Mais pas plus. Ça voulait donc dire qu'ils devaient repartir. Et repartir sans attendre. Abandonner leur projet de travailler ici ...

Puis Pierre réfléchit à nouveau à sa sœur. Il devait être certain que la fuite qui avait amené ces gens-là à Las Cuevas venait d'elle. C'était vital. Il fallait qu'il sache exactement là où son plan avait trébuché, pour pouvoir rectifier le tir et mettre en place d'autres stratégies. Lentement, une autre solution se dessina dans son esprit. Une solution d'où les flics étaient absents ... Une solution qui liait son frère et Audrey. Son frère disposait des moyens financiers pour acheter tout. Des détectives privés, des listings de téléphone, des complicités ... tout ... et même, pourquoi pas ? les flics. Le talon d'Achille de Pierre, c'était sa sœur. Le talon d'Achille de Cathy, c'était Audrey. Et par

Audrey ... Philippe était capable d'avoir manipulé la stupide mère de Baptiste. Les mobiles qui sous-tendaient l'action de son frère lui échappaient, mais ça ne pouvait venir que de là.

A partir de là, Pierre construisit une théorie. Philippe ne s'était pas adressé à Cathy. Il savait que c'était inutile. Philippe connaissait l'existence d'Audrey depuis longtemps. Philippe devait savoir aussi que les flics étaient allés voir leur mère. Une première question le frappa : Pourquoi sa mère et pas Cathy ? Ils savaient tous, en France, et Audrey en particulier, la solidité des liens qui l'unissaient à sa sœur. Cathy et lui avaient pensé qu'elle serait la première à être mise sur le grill. Elle s'y attendait. Elle s'y était préparée. Au lieu de cela, ils étaient allés rendre visite à la mère pour la mettre en garde à vue. Ce devait être une sorte de conditionnement pour la suite. Bien sûr, ils étaient bien venus voir Cathy. Mais cette démarche là, telle que Cathy la lui avait décrite, avait paru incohérente et lui paraissait toujours incompréhensible. Sauf si .... Sauf si on la plaçait dans un autre contexte. Elle ne prenait de cohérence que dans la mesure où elle préparait le terrain à Audrey. Cathy, sous le coup de l'émotion de la visite du flic, avait lâché quelque chose à Audrey. Il ne pouvait en être autrement. Parce que, même si Cathy avait appelé de chez elle au lieu d'aller à une cabine téléphonique, les flics n'avaient pas eu le temps matériel pour exploiter cette faute et arriver jusqu'à lui. Cathy avait juré qu'elle appelait loin de chez elle, de très loin même. Donc il s'était passé quelque chose et ce quelque chose ne pouvait être passé que par Audrey ...

Pierre avait une explication. Il avait conjuré le sort. Le calme redescendit en lui. Il fallait qu'il appelle Cathy pour avoir une confirmation de sa théorie. Il demanderait à sa sœur de cuisiner Audrey pour qu'elle avoue que Philippe était intervenu. Audrey était tellement stupide que Cathy n'en ferait qu'une bouchée. En attendant que Cathy valide sa théorie, Pierre décida de se mettre à l'abri.

- « Il faut passer au Chili mon ange. » dit Pierre.
- « Jamais... » répondit Carmen brutalement.

La violence de la répartie le surprit. Pierre eut envie de lui forcer la main, de faire acte d'autorité, de lâcher un « c'est comme ça et pas autrement ». Mais il renonça. Il savait trop que Carmen n'était pas facilement impressionnable. Il décida d'argumenter pour la convaincre. Il rassembla quelques arguments

- « C'est le nord de ton pays. L'Atacama. » essaya-t'il. « On n'y restera que quelques semaines, le temps que les choses se rangent. C'est le désert. A San Pedro, il n'y a personne d'autres que des touristes. Il n'y a aucune chance que tu y .... »

- « Jamais. » reprit elle toujours aussi déterminée. « Allez-y tous les deux. Je reste ici. Si des flics sont à ta poursuite, je les verrai venir, je leur expliquerai que ... »

Pierre s'énerva alors. Il la coupa sèchement.

- « Rien ... tu ne pourras rien leur expliquer. Tu seras morte de terreur à leur seule vue. Je ne peux pas te laisser derrière moi et je ne VEUX PAS te laisser derrière nous. Je ne veux pas me séparer de toi et Baptiste a besoin de toi lui aussi. On est une famille maintenant et une famille affronte la tempête unie. Pas en ordre dispersé. »

Le silence s'installa. Baptiste vit qu'on parlait de lui. Il s'approcha de moi.

- « Que se passe-t'il papa ? »

- « Rien de grave mon poussin. Rien de grave. » répondit Pierre en prenant la tête de son fils entre ses mains.

- « Je ne reviendrai pas là-bas. C'est impossible. Tu m'entends ... IM-PO-SSI-BLE. » répéta Carmen.

Pierre comprit qu'il ne pouvait pas insister. Il essaya de faire fonctionner ses méninges autrement. Il ne voulait pas laisser Carmen. Il ne pouvait pas passer au Chili. Il évoqua les solutions qui se présentaient à lui. La Bolivie ou le Paraguay. Il devait éviter l'Uruguay à cause de son passeport. En dernier recours il pourrait aller au Brésil. Carmen le tira de sa torpeur.

- « Je suis d'accord avec toi. Il faut qu'on reparte d'ici. Parce que de toute façon, il n'y a rien à faire pour nous. La question est de savoir où. Le Chili ... c'est exclu pour moi à jamais. Ou alors vous vous y rendez sans moi et sans me dire où vous allez. Maintenant, il y a d'autres solutions. J'ai entendu parler d'une ville pas très loin d'Iguaçu quand j'y travaillais. Elle s'appelle Posadas. C'est une grosse ville sur le fleuve Paraná, à la frontière avec le Paraguay. C'est l'Argentine. J'y trouverai du travail. En cas de danger on pourra traverser et nous réfugier au Paraguay. »

- « Il y a le Brésil aussi ! Tu y as vécu. Pourquoi ne pas y revenir ? »

- « Parce que c'est pas l'Argentine. Et puis, il y a des accords entre le Brésil et l'Europe. Prends le cas de ce pauvre Cesare BATTISTI. Il est dans la merde la plus noire. Si tu es arrêté là-bas, c'est fini pour toi ... »

L'esprit de Pierre se mit aussitôt en action. On aurait dit qu'il s'était débloqué. Posadas... pourquoi pas ? Le Paraguay était à côté et au besoin il pourrait passer au Chili. Pierre ne parvenait pas à repousser définitivement la solution Chili. Elle le rassurait.

- « On fera des sauts de puces. » reprit-il. « On va revenir à Salta. On va y rester un jour ou deux. On partira pour Santiago del Estero. On y restera encore une nuit. Peut-être deux. On reprendra un bus vers Corrientes. Et de là on rejoindra Posadas. Tu viens d'avoir une merveilleuse idée. Avant qu'ils ne nous retrouvent ... »

- « Qu'est-ce que tu penses faire pour ta sœur ? »

Pierre eut une moue.

- « Je vais l'appeler d'ici. Je suis presque convaincu que ce sont pas des flics mais plus sûrement une officine louche rémunérée par mon frère et par la maman de Baptiste. Je n'ai aucune idée de la manière dont ils s'y sont pris pour nous retrouver. Je vais demander à Cathy de cuisiner Audrey pour qu'on sache vraiment. Je la rappellerai depuis Santiago ou Corrientes et nous en aurons le cœur net. Si c'est bien ce que je pense, j'agirai. Mais pour cela, il faudra que je fasse un voyage un peu plus long. »

- « Si ce ne sont pas des flics... qu'est-ce qu'on fera ? »

- « Que ce soient des flics ou pas des flics ; nous allons disparaître à nouveau. Personne ne nous retrouvera. Je ne dirai rien à ma sœur sur l'endroit où nous atterrirons. Je vais continuer à voler et je l'appellerai de partout dans le pays. Au pire, tous sauront que nous sommes en Argentine mais personne ne pourra savoir où exactement. Ils ne pourront rien contre nous. On changera d'adresse ... On fera comme Arafat. Lui, il changeait de lieu de résidence tous les soirs. Nous, ce ne sera pas tous les soirs, mais de temps en temps seulement. même si tout est calme. Ce sera le prix à acquitter pendant quelques mois. Je te demande pardon de ces exodes. Je ne croyais pas qu'ils s'acharneraient comme ça ! »

*Salta – Mardi Matin*

Miranda redémarra lentement pour se glisser dans le flot de circulation. Elle tourna à gauche dans l'avenue Général Güemes. C'était une rue sombre et bordée d'arbres. Elle demanda si je savais dans quel hôtel descendre. Comme je secouai la tête, elle proposa deux solutions. Un hôtel plutôt luxueux, situé sur la place, face au commissariat central ou bien un établissement un peu moins huppé, qui présentait l'avantage de se situer à cinq cents mètres à pied du central.

- « J'ai juste besoin d'un bon lit et d'une douche chaude. Je n'ai aucunement l'intention de rester confiné à l'hôtel ce qui me conduit à penser que l'établissement de luxe se passera de ma visite. Je mettrai la différence sur le restaurant où je vous convie à déjeuner ou dîner, comme vous voudrez et si vous le pouvez, ça va de soi. »

- « Vous ne pensez qu'à manger, en France ! » sourit-elle.

- « C'est vrai... Mais là, c'est plutôt une tradition policière européenne. Nous avons l'habitude de remercier les gens qui nous assistent en les invitant à dîner. Maintenant, je ne voudrais pas que cette invitation vous mette en difficulté, sur un plan familial je veux dire.»

Elle ne répondit pas. Elle me conduisit au bureau qu'elle partageait avec deux collègues, un homme et une femme un peu plus âgée qu'elle, aussi ronde que Miranda était élancée. Lorsque je demandai à téléphoner en France, Miranda grimaça et avec une gêne certaine elle avoua qu'elle n'avait pas accès au réseau téléphonique international. La seule solution consistait à ce que je me rende dans un locutorio. Le plus proche se trouvait avenida Balcarce, à moins d'une centaine de mètres de son bureau. Elle proposa de m'y accompagner.

Je pénétrai dans une sorte de réduit étrange, encombré en diable d'objets aussi divers que variés, dans lequel une marchande souriante vendait à peu près tout. Miranda demanda une cabine pour appeler l'étranger. Je composai le numéro de Yann ... J'attendis un moment. J'entendais sonner son téléphone... Enfin, Yann décrocha, essoufflé.

- « Il vient d'appeler sa sœur ... »

La nouvelle me cloua sur place de stupéfaction. Alors Yann reprit.

- « Il l'appelle à Sainte-Agnès. au mas. Il ne se présente pas. Elle ne tique pas, n'a aucune réaction ni positive, ni négative, ni de surprise ni d'effroi. Rien... Il lui dit seulement qu'il faut qu'ils se parlent. Il lui donne rendez-vous demain, même heure au même endroit que la dernière fois. »

- « C'était où, la dernière fois ? »

- « Comment veux-tu que je sache ... Ils continuent à changer de cabine à chaque fois. Mais là, je vais savoir d'où il appelle. »

- « Quand ? »

- « Demain matin .... »

- « Putain Yann ... demain, c'est trop tard ... Demain matin pour toi, ça fait tard dans la nuit ici... Il va avoir presque une journée qu'il va me mettre dans la vue ... Il aura le temps de bouger et je ne suis pas sûr de pouvoir le repêcher. C'est tout de suite que j'ai besoin l'info. Tout de suite ! Il est là, tout proche, je le sens ... Lui laisser vingt-quatre heures, c'est lui laisser le temps de

s'éloigner à nouveau et de gagner des pays où je ne pourrais rien. Je serai venu pour rien quand il est là à portée de main ...Putain ... Yann ... »

- « Tu me fais chier ... je ne peux pas plus vite ... et puis jusqu'à présent tu as eu un peu de talent et beaucoup de chance. C'est bien parti. Ça veut rire. Je t'appelle dès que j'ai l'info. Dis moi où ? »

Miranda écrivit le numéro du commissariat sur un bout de papier.

Lorsque je sortis de la cabine, Miranda redemanda...

- « Alors Inspecteur, Purmamarca, ou la Quiaca, »

- « Je le saurai demain matin seulement... »

- « Ah ... » répondit-elle avec un sourire. « Alors ça va vous permettre de m'inviter à dîner ce soir ... »

Je ne pouvais rien. Rien d'autre que de prendre mon mal en patience. Je libérai Miranda. Il n'était pas utile qu'elle s'encombre d'un poids mort pour la journée. Elle murmura que c'était comme je voulais, me confia un plan de la ville et quelques indications touristiques.

Je passai le restant de la journée à ronger mon frein seul. Je pris le téléphérique du Cerro San Bernardo. Je redescendis par le chemin de croix, à pied dans les arbres rabougris par le feu de l'année précédente et sous une chaleur écrasante. Je revins vers nueve de Julio par le couvent San Bernardo et ses carmélites, recluses volontaires pour le restant de leur vie. Je pris une Quilmes<sup>4</sup> fraîche à la terrasse d'un café en observant l'agitation vespérale de cette ville après l'apathie de l'après-midi, avant de rejoindre Miranda pour une soirée, que je croyais ultime, vers vingt-et-une heures.

Miranda avait pris le temps de se changer Elle portait une jolie robe crème et avait passé un foulard léger très coloré autour du cou. Je notai d'emblée sa chevelure magnifique et ses longues jambes absolument sublimes. Elle m'emmena dans un restaurant qu'elle connaissait. La serveuse qu'elle embrassa nous installa dans un coin et je surpris l'échange de regards complices entre les deux femmes. Aussi, quand Miranda laissa traîner ses doigts fins sur le dos de ma main, je ne fus pas vraiment surpris.

Elle m'avait parlé d'elle d'abord. Je savais qu'elle était mère-célibataire d'un enfant de dix ans qui vivait de l'autre côté du pays, sur l'Atlantique, à Bahia Blanca, chez sa mère à elle. Elle avait eu cet enfant à seize ans et le père du bébé s'était courageusement tiré quand il avait su qu'elle était enceinte.

- « J'ai noté qu'effectivement, il y a beaucoup de très jeunes mamans en Argentine, comme au Mexique d'ailleurs... » lui fis-je remarquer.

Miranda avait expliqué que l'Eglise jouait un rôle important dans son pays. Et l'Eglise était conservatrice. Plutôt très conservatrice. Elle raconta alors qu'elle ne voyait son fils que trois à quatre fois dans l'année parce qu'elle travaillait de l'autre côté du pays et que les liaisons étaient à la fois compliquées, et horriblement dispendieuses. Ensuite, elle parla de sa vie de policière, Elle rêvait d'intégrer la brigade criminelle. Elle avoua que depuis le début de la journée, je la fascinai. Je travaillais depuis de nombreuses années dans une unité de ses rêves, je venais de si loin. C'était à ce moment là qu'elle avait laissé traîner ses doigts sur le dos de ma main ...

---

<sup>4</sup> Quilmes : bière très douce, très agréable à boire bien fraîche quand la chaleur assomme tout . A boire avec modération... ça va de soi !

Pour la première fois depuis le début de ma mission, je parvins à me détendre, à sourire et à trouver un côté plaisant à ce lointain déplacement. En sortant du restaurant, j'enlaçai Miranda qui se colla tout contre moi.

Plus tard, dans la nuit, allongés nus l'un contre l'autre dans la moiteur de cette chambre d'hôtel ; quand nos mains étroitement enlacées ne parvenaient pas à se détacher, Miranda me confia qu'elle avait un autre boulot. En riant, elle m'apprit qu'elle était strip-teaseuse dans une boîte de San Salvador de Jujuy.

- « Tes chefs savent ça ? » demandai-je un peu estomaqué.
- « Certains oui ... Alors je suppose que tous le savent. »
- « Ça ne les gêne pas ? »
- « A priori non. Tant que je ne fais pas ça ici et tant qu'il n'y a pas d'histoire. »
- « C'est dangereux pour toi ? »
- « J'ai appris à me défendre. Mais ... je n'ai pas non plus le choix. Ce que je gagne ne me permet pas de vivre décemment et d'envoyer mon fils à l'école. L'école est payante ici ... Une école normale, si je puis dire. Comme beaucoup d'entre nous ici, j'ai deux jobs. »
- « Ils sont venus te voir, tes chefs ? »
- « Oui. »
- « Et ils n'ont pas essayé de ... »
- « Si ... mais je les ai remis à leur place. Je suis strip-teaseuse ; pas putain. »

En revenant au commissariat central le lendemain matin, un petit billet de Yann m'attendait. Celui qui l'avait rédigé avait noté... « Purmamarca - Café - avenida Belgrano. » J'eus un mouvement de colère. Il n'y avait pas le nom du café. Miranda éclata de rire ...

- « C'est parce que tu ne connais pas Purmamarca ... ». Puis en redevenant sérieuse elle reprit « Ne te fais pas de soucis. Tu vas trouver ce café sans aucune difficulté. La traque continue donc ... »
- « On dirait ... en effet ... »
- « Tu crois qu'il est là-bas ? »
- « Je ne crois pas non. Il n'appelle jamais de là où il vit. Il y était mais il n'y est plus. Il faut que j'y aille pour voir s'il y a des choses à glaner. Pour poursuivre la traque ! »
- « Que puis-je faire pour toi maintenant. »
- « Rien. Il faut que j'aille là-bas. »
- « J'aimerais t'accompagner. »
- « Il ne vaut mieux pas. Tu sais ... Je n'aime pas du tout ce que je vais avoir à faire ... Pas du tout ... »

Elle parut surprise de ma réponse. Elle me dévisagea un instant sans comprendre. Puis lentement, elle dut commencer à entrevoir ce que signifiaient les mots que je venais de prononcer.

- « C'est en rapport avec l'enfant ? » reprit-elle.
- « Oui ... l'enfant ... son père ... j'ai déjà fait ça, chez moi. Je n'aime pas. Même si le père s'est mis dans son tort ! Mais je suppose qu'il y a aussi des choses que tu n'aimes pas faire dans notre métier.... »

- « Tu es vraiment un drôle d'Inspecteur ... » murmura-t-elle ... « Un drôle d'homme

même ... » ... »

Je caressai sa joue doucement avec un sourire un peu triste. Avant de monter dans le bus qui m'emmenait à Jujuy, je demandai à Miranda si elle pensait venir en France.

- « Tu sais bien que non.. » répondit-elle. « Mais si je changeais d'avis... tu m'accueillerais ? »

- « Évidemment... »

Elle sourit, posa un baiser léger sur mes lèvres. Elle agita sa main comme le bus commençait à reculer. J'avais encore dans les yeux son joli corps souple et je sentais toujours sa faim de plaisir.

Le bus avait commencé à reculer pour quitter son quai dans cette gare routière du bout du monde. Miranda agitait toujours sa main aux doigts si fins. Je vis une femme sans âge qui tenait la main d'un petit garçon de six ou sept ans. J'étais juste au dessus d'eux lorsqu'il me sembla comprendre qu'elle l'invitait à monter dans un autre bus qui devait partir ailleurs. Il me sembla aussi qu'elle lui parlait en Français. Puis je me repris... ce devait être une erreur. Forcément.

C'est à ce moment là que je compris que l'aventure de Salta avait pris fin et que la mission reprenait son cours. Salta avait été un moment apaisant dans cette course effrénée que je menais dans un pays étranger. J'y avais rencontré une fille étonnante. Mais la pause était achevée. Je partais à Jujuy. De Jujuy un autre flic m'emmènerait jusqu'à ce village au nom inca qui me fascinait déjà.



*Purmamarca – Mercredi après-midi*

Le bar était presque vide lorsque Pierre raccrocha d'avec Cathy. Il avait la tête vide. La théorie qu'il avait échafaudée venait de s'effondrer en quelques minutes. Cathy avait juré ses grands dieux que jamais elle n'avait parlé à personne, ni aux flics, ni à Audrey, ni à sa famille en dehors de l'épisode qui avait valu la visite des flics à leur mère. Elle en avait retenu la leçon d'ailleurs. Elle les sentait toujours là, toujours prêts à bondir sur elle si la moindre occasion se présentait. Alors elle ne se risquerait pas à enfreindre les lois une nouvelle fois. La seule fois qu'elle avait eu un flic, c'était l'être immonde qui était venu la torturer jusque chez elle. C'était quelques semaines auparavant. Cathy avait juré qu'elle n'appelait jamais de la même cabine et qu'elle était toujours allée loin de chez elle pour téléphoner. Elle avait suivi à la lettre les consignes de sécurité que Pierre avait édictées. Rien ne pouvait venir d'elle. Alors, à bout de désespoir, il s'était énervé...

- « Il n'y a que toi qui sache ... Que toi qui connaissait notre refuse à Las Cuevas !... Ça ne peut pas venir d'ailleurs que de toi. »

Après quelques secondes, la voix d'outre-tombe avait cloué Pierre sur le banc branlant de cette cabine téléphonique

- « Si c'est ce que tu penses ... ne me rappelle pas. » avait-elle commencé. « Jamais. Ne me dis pas où tu es, ne me dis pas où tu vas, ne me dis pas ce que tu fais ou ce que tu ne fais plus. Meurs ! Meurs pour moi comme tu as su mourir pour les autres. Cela me facilitera la vie et me permettra de dire à Audrey ce que je sais sur toi et sur son fils. J'aurai à en assumer les conséquences, probablement, mais je serai délivrée de ce poids que je porte en permanence sur le cœur et qui me pourrit la vie, qui m'éloigne de la seule personne qui ait jamais montré de l'amour désintéressé pour moi et que j'ai lâchement et honteusement trahie. Meurs. Je t'en prie. »

Cathy avait raccroché parce que sa voix semblait lentement dans les sanglots.

Pierre sortit de la cabine comme un zombie, pâle, défait. Carmen comprit que la conversation s'était mal passée. Il s'approcha doucement d'elle et de Baptiste.

- « Ce n'est pas ça ... ce n'est pas elle ! »

Carmen blêmit.

- « Qu'est-ce que ça peut être, alors ? » demanda-t-elle.

Pierre eut un sursaut. Il ne savait pas et il ne pouvait pas savoir. Son esprit cartésien ne pouvait fournir une réponse cohérente, donc rassurante à la question que Carmen et que lui même aussi se posaient depuis plusieurs jours. Il balaya ce problème de sa tête. Il fit taire la blessure douloureuse que sa sœur venait de lui infliger. Il serra les dents.

- « Je ne sais pas ... » répondit-il. « Mais je ne vais pas attendre ici de le savoir. On part

demain matin. On met quand même à exécution le plan qu'on a construit. On part.»

Baptiste choisit ce moment pour demander à son père s'il venait de parler à sa maman. Pierre fut frappé de stupeur. Son regard glissa sur Carmen qui venait de fermer les yeux avec une grimace effrayante. Son regard alla plusieurs fois, lentement, de son enfant à sa compagne. Il vit que le petit garçon était pendu à ses lèvres, qu'il attendait une réponse. Un vertige d'impuissance monta lentement et commença à l'envahir. Tout était en train de se déglinguer lentement. Trop de questions s'amoncelaient auxquelles il ne parvenait pas à apporter une réponse satisfaisante et celles auxquelles il pouvait apporter une solution le plongeaient ou plongeaient sa compagne dans une souffrance indicible. Baptiste le regardait toujours. Il caressa doucement sa main.

- « Non mon chéri ... je viens de parler à Tatie Catherine. »

Baptiste ouvrit la bouche mais étrangement aucun son ne sortit de ses lèvres. Comme s'il sentait qu'il ne devait pas poser la question qui lui brûlait les lèvres. Pierre régla la communication et les consommations. Ils sortirent tous les trois en silence.

- « Redresse-toi, Carmen », dit soudain Pierre... « Il n'est pas question que nous courbions l'échine devant un sort contraire. C'est un mauvais passage. Rien qu'un mauvais passage. Désormais, plus personne ne saura où nous allons. Personne en dehors de toi et de moi. Personne ne peut nous trahir dorénavant, que ces trahisons soient volontaires ou pas. Nous avons notre destin entre nos mains. »

Pierre vit le visage accablé de Carmen. Alors il rajouta... « Nous avons encore besoin de temps mon amour ... Ne renonçons pas à la première difficulté. Je t'en supplie. On ne peut pas renoncer du reste. »

- « Je pense seulement à cette femme... » répondit Carmen en relevant le visage. « Je pense seulement à ce que nous sommes en train de lui infliger et ça me fait honte... J'ai mal pour elle.»

- « Je t'ai déjà expliqué ce qu'il en était. Nous ne pouvions pas agir autrement. Je t'en conjure. Reprends-toi. C'est un mauvais moment à passer. Il faut faire le dos rond mais l'orage va passer. »

A cet instant, Baptiste glissa sa petite main dans celle de Carmen. Il aurait tout aussi bien pu choisir celle de son père. Carmen s'immobilisa presque. Pierre ne sut pas s'il elle voyait un signe du destin dans ce geste si banal de l'enfant. Pierre vit que deux petites larmes glissaient doucement le long de la joue de sa compagne, qu'elle essuya d'un rapide revers de sa main.

Ils revinrent en silence jusqu'à l'hôtel. Pierre eut le sentiment étrange que le geste pourtant si simple de son fils avait conjuré le mauvais sort. Une frénésie joyeuse s'empara de lui. Quelque part, la demande que sa sœur avait formulée avant de raccrocher l'avait libéré. Il s'en rendait compte maintenant. Il se persuada que dans quelques mois, ou peut-être une paire d'années, il retrouverait sa sœur. Ce qui les unissait ne pouvait pas être défait par une dispute passagère fondée sur une situation exceptionnelle. Ils ne s'étaient pas disputés d'ailleurs. Cathy avait expulsé d'elle cette souffrance qui la rongait. Pierre était convaincu de ça. Le temps ... le temps seulement ... Ils avaient tous besoin de temps. Lui, Carmen, Baptiste, Cathy et Audrey aussi. Seul le temps permettrait à Audrey d'apaiser son chagrin pour envisager une autre vie. Surtout si Cathy l'appelait pour la rassurer, pour lui prouver que le père de son enfant était un bon père et qu'il s'en occupait comme il le fallait. Il prit conscience que, ...oui... ce devait être dur pour Audrey. Mais elle comprendrait. Audrey était stupide mais pas pour les sentiments. Elle avait toujours su, même bien

avant lui, qu'il aimait et qu'il aimerait son fils....

Pierre tentait de se convaincre qu'il était encore dans son bon droit. Il ne se rendit même pas compte qu'il était seul, maintenant à croire à cette nouvelle vie. Carmen savait, elle, que les bons jours arrivaient à leur terme, qu'ils étaient même comptés, que Baptiste retrouverait sa mère dans un délai plus ou moins bref. C'est, étrangement, ce qui la décida à prolonger l'aventure. Jouir de ses quelques derniers jours. Savourer ces gestes si banals et pourtant si subtils d'un enfant qui glissait sa petite main dans la sienne, qui laissait tomber sa joue sur son épaule ou qui passait ses bras autour de son cou. Elle voulait jouir de cela encore un peu. Presque égoïstement. C'était sa vengeance sur la vie.

Carmen avait compris, depuis longtemps déjà, que le temps n'effaçait rien ou alors seulement les bonnes actions pour ne nous charger que des mauvaises. Elle haïssait la vie déjà avant de connaître Pierre. Pendant quelques temps, elle avait cru ... Elle ne croyait plus. Elle s'était remise à détester la vie.

Le lendemain matin, la petite famille qui n'en était plus une, quitta l'hôtel où elle avait trouvé refuge. Elle se dirigea vers la sortie du village pour emprunter l'un de ces collectivos qui la ramènerait à Jujuy.

- « Je serais bien allé jusqu'à Salinas-Grandes... » murmura Carmen. « C'est tellement beau ici ... »

- « Nous reviendrons... Je te le jure... » promit Pierre toujours aussi euphorique.

Le *collectivo* les déposa à la gare routière de Jujuy. Pierre acheta des billets pour Santiago Del Estero.

A Salta, Baptiste eut besoin d'aller aux toilettes, pour ce besoin que les bus argentins ne sont pas en mesure de prendre en compte. Carmen l'accompagna à l'intérieur de la gare routière. En remontant le quai, elle remarqua un couple qui se tenait tendrement enlacé. L'homme portait un sac de voyage qu'il avait négligemment jeté sur son épaule. Carmen nota les longs cheveux de la jeune femme. Ce couple semblait tellement amoureux qu'un sourire se dessina sur les lèvres de Carmen. Elle se trouva heureuse du bonheur de ces deux jeunes gens. Elle se dit qu'elle aimait Pierre mais qu'elle n'avait pas, comme le couple qu'elle observait, la liberté de l'aimer comme elle le souhaitait au fond d'elle-même. Peut-être parce que Pierre et elle n'avaient jamais fait l'amour. Ils s'étaient à peine caressés mais ils n'avaient jamais pu aller plus loin. En marchant vers les toilettes, elle se demanda si elle aurait le loisir de reconnaître l'extase du sexe qu'elle avait connue avant ... avant d'être arrêtée parce qu'elle ne pensait pas comme d'autres auraient voulu qu'elle pense.

Lorsqu'elle revint, la jeune femme, seule sur le quai, agitait sa main. Le bus qui emportait l'homme reculait doucement pour quitter son emplacement. Elle vit seulement qu'il partait à Jujuy. Devant la porte de leur bus, elle demanda à Baptiste, sur un ton doux et en Français, de monter rejoindre son père.

*San Salvador de Jujuy - Mercredi -*

Ce fut la vérification la plus brève de toute la mission. Parce que je savais déjà que je ne trouverais rien. Peut-être aussi parce que Miranda avait glissé, dans son au-revoir qu'elle irait travailler le soir même dans sa boîte de nuit.

Le trajet jusqu'à Jujuy me prit deux heures. Un flic m'attendait à la gare routière avec une pancarte sur lequel mon nom avait été inscrit en écorché vif ou en phonétique plus qu'approximative ! L'homme était petit, trapu et avait un faciès andin très marqué. Il serra ma main, puis il tourna les talons sans dire un mot pour se diriger vers le sempiternel Pick-up. Il démarra et pris directement la route de PURMAMARCA.

À l'arrivée sur place, je reçus un violent coup au ventre quand je pus apercevoir la montagne. Les couleurs de la montagne devrais-je dire ! Mon chauffeur, avec un petit sourire s'arrêta au bord de la route sur un belvédère d'où je pus me remplir les yeux de ce tableau à nul autre pareil. Je sortis du pick-up, bouche bée, les yeux accrochés au rouge incarnat, au rouge orangé, au vert, au blanc, au jaune. C'était une pure magie. Comme si un créateur avait essayé sur cette montagne la palette de toutes les couleurs de pierre qu'il comptait utiliser plus tard, mais une par une, pour peindre les autres chaînes de montagne de la terre. Au dessus, un ciel bleu parsemé de quelques petits nuages blancs rendait la vision presque surnaturelle. Je me crus au musée, frappé de stupeur devant la beauté d'un tableau. Sauf que c'était la vérité. Pas une peinture.

Je compris pourquoi Miranda avait éclaté de rire devant ma brève colère. Le village de Purmamarca s'étalait autour d'une place minuscule, fermée sur un côté par une galerie sous des colonnes basses, en face par une église blanche perdue dans un parc aux arbres magnifiques et était bordée, sur les deux autres côtés par des maisons basses typiques de cette région, des maisons en adobe et aux toits plats en paille recouverts de terre. Le village, en lui même ne mesurait pas plus de quatre cents mètres de longueur sur deux cents de largeur. Une autre partie s'étirait en longueur, accompagnant la route nationale qui passait en surplomb, comme si elle voulait éviter de dégrader ce joyau et son écrin coloré. Toute la vie du village se concentrait autour de la placette auquel mon guide venait de m'accompagner à pied après avoir lâché son véhicule à l'entrée de la rue. Le centre de la place était occupé par un jardin arboré auquel on accédait après avoir monté deux marches de pierre irrégulières. Tout autour, des habitants du village vendaient aux touristes tout ce que ces derniers rêvaient de trouver là. Les couleurs des marchandises semblaient avoir été choisis pour s'assortir à la montagne. Je fis le tour de ce marché étrange où aucun fruit, aucun légume, aucune viande n'étaient proposés, mais seulement des tissus, des pulls, des jouets, des cuirs. J'étais fasciné par la beauté de ce lieu, par la beauté des gens et par les couleurs. Enfin, je m'arrêtais devant l'une des maisons qui bordaient le côté extérieur de la place, juste en face de la galerie sous colonnes. Au dessus de la porte était écrit, à la peinture blanche sur un large morceau de bois brut, le mot Café. Je souris. Ignacio, mon guide me laissa poser les questions que j'avais préparées. Le patron de ce café, le seul personnage dans ce monde si étrange à ressembler aux touristes qui envahissaient son bar, se souvenait très bien de ce client qui lui avait demandé l'avant-veille une cabine pour appeler l'étranger. Il décrivit Pierre, parla de l'enfant et de la femme qui les accompagnait. Il précisa que la petite famille avait dû passer une nuit à l'hôtel sur place parce qu'il les avait vus repartir le

lendemain, au moment où il ouvrait son établissement, avant que les marchands ne s'installent et les touristes n'arrivent.

- « Savez-vous où ils ont pu aller ? Au Chili ? » demandai-je.

- « Ça se peut répondit l'homme... » un peu inquiet. « Mais à l'heure où je les ai vus passer, c'était plutôt pour revenir à Jujuy. Le bus pour le Chili passe beaucoup plus tard. Vous devriez vous renseigner au bureau des collectivos... »

- « Veux-tu qu'on recherche l'hôtel où ils ont dormi ? » demanda Ignacio.

- « Non, c'est inutile. Ils sont repartis. C'est sûr. Emmène-moi au bureau des collectivos ... »

En ressortant de ce réduit minuscule, je savais que Pierre, son fils et la dame Carmen DIAZ MORENO avaient pris un bus en direction de Santiago-del-Estero. Il ne m'en fallait pas plus. Je pouvais revenir à San Salvador où je savais qu'une autre nuit hors du commune m'attendait ! J'invitai Ignacio pour le remercier. A la fin du repas, il s'étonna que je n'ai pas réservé d'hôtel. Je souris sans répondre.

J'entrai dans la boîte de nuit un peu après une heure du matin. Je vis d'abord un long bar derrière lequel trônait un malabar phénoménal, le genre auquel celui qui cherche des poux dans la tête est suicidaire. Puis j'aperçus derrière le bar, au fond d'une salle de forme arrondie une estrade. Du plafond descendait trois barres en acier poli. Je me dis que toutes les boîtes de strip-tease du monde se ressemblaient ... Le long de l'une de ces barres, une jeune femme seulement vêtue d'une paire de bottes lacées sur le devant et du plus petit string que j'avais vu jusqu'ici se contorsionnait. Parfois elle s'adossait à la barre, parfois, elle l'enveloppait. Je fus surpris de constater qu'à aucun moment, elle ne mimait, vulgairement, l'acte sexuel habituel. Elle dansait seulement et ce spectacle que je détestais entre tous partout ailleurs commença à me fasciner. Je m'approchai lentement. La jeune femme dansait sans fermer les yeux. Elle regardait même les spectateurs, essentiellement masculins qui s'étaient agglutinés devant la scène, comme si elle les provoquait. A moment donné, son regard croisa le mien... Il ne le lâcha plus. J'eus le sentiment qu'elle évoluait pour moi et seulement pour moi. Là, je reconnus Miranda. La musique l'enveloppait totalement. Je fus époustouflé par la chorégraphie, par la souplesse de ce corps que j'avais possédé la veille.

Un premier homme s'approcha de la scène. Au lieu de reculer, Miranda approcha son bassin. L'homme glissa un billet dans la ficelle du string et une phalange passa sous cette dernière. Miranda ne le repoussa pas, elle s'approcha encore pendant une fraction de seconde puis, d'un tour de rein magistral, elle expulsa le doigt de dessous la ficelle. L'homme bondit sur place, puis partit d'un grand rire ... Un autre homme s'approcha puis un autre ... Lorsque Miranda eut ainsi plusieurs billets entre sa peau et la ficelle de son string, elle esquissa un sourire vers moi, comme si elle m'invitait, moi aussi à venir déposer mon obole pour participer au spectacle. Je me levai donc et je me conformai aux usages locaux. Pour les autres hommes plus rien n'existait que le ballet de ces hanches, le tressautement des seins hauts et fermes de Miranda. Comme pour les autres, Miranda expulsa mon doigt d'une pirouette de son nombril. Elle tourna le dos au public pour lui présenter ses fesses. Elle les tortilla un instant, puis comme par magie, la ficelle se détendit ... Le mini string tournoya lentement entre la main tendue de Miranda et son dos. Miranda était entièrement nue. Enfin, lentement, elle pivota sur elle même pour offrir le spectacle de sa nudité aux gens qui avaient payés. La musique cessa... Il y eut un silence. Je ne pouvais détacher mon regard de ce corps. Pourtant j'avais tenu Miranda dans mes bras ... L'un des hommes siffla ... le public se mit à applaudir en vociférant fort ; les hommes surtout, mais quelques femmes s'étaient levées et

applaudissaient elles aussi. Miranda se redressa, son string dans une main, les billets de banque dans l'autre. Personne n'avait fait attention au fait qu'elle les avait ramassés. Tous, nous étions obnubilés par son ventre qui tournoyait, par sa fine toison qui nous fascinait. Elle se baissa juste devant moi.

- « Je savais que tu viendrais ! » murmura-t-elle. « Comment ça s'est passé ? »

C'était drôle ! Même dans sa peau de strip-teaseuse, Miranda restait flic.

- « Comme je l'avais prévu. Ils sont partis. A priori ils ont embarqué hier pour Santiag del Estero. J'ai du mal à les comprendre. Ils restent plusieurs mois au même endroit et là, en semaine, ils bougent constamment. Ils rôdent tout autour du Chili sans jamais y entrer. Ils se sont entourés d'un luxe de précautions pendant des mois et, coups sur coups, la sœur appelle directement là où ils se terrent puis, lui l'appellent à elle, dans son mas. Ils savent pourtant qu'on les a mis sur écoute. C'est surprenant. Il y a une explication sûrement, mais j'avoue qu'elle m'échappe. »

- « Ils savent que tu es derrière eux ! »

- « C'est possible... Mais ce n'est pas l'important. L'important c'est que je les rattrape. Après je pourrais leur poser toutes les questions que j'ai envie de leur poser.»

Elle était là, nue devant moi et devant tous ces regards d'homme. Quelques uns avaient repris leur consommation, d'autres leur discussion avec des femmes. Certains continuaient à admirer le corps de Miranda.

- « Tu travailles encore longtemps ? » demandai-je

- « Non... j'ai terminé. Tu as une chambre à l'hôtel ... »

Je haussai les sourcils, l'air de dire que je n'avais pas vu la soirée sous cet angle.

- « Je savais que tu savais que j'allais venir... »

Miranda éclata de rire. Elle se tourna en me demandant de l'attendre. Elle partit se rhabiller. Lorsqu'elle revint elle était métamorphosée. Elle était redevenue une femme comme toutes les autres.

- « Je suppose que tu n'as pas de moyen de locomotion non plus ! »

Miranda possédait une petite Chevrolet. Une fois dans la voiture, elle voulut savoir quand je partais pour Santiago. Je répondis que le plus intelligent serait de partir au plus vite mais que le plus tôt suffirait et le plus tôt serait quand même le lendemain. Pas avant. Miranda sourit.

- « Je vais avoir triste mine demain ... »

Miranda reprit la route vers Salta. L'objet de mon périple se dissipa dans la discussion. Je lui exprimai mon admiration au sujet du spectacle qu'elle avait donné. Je lui fis remarquer que j'avais trouvé son show très agréable à regarder, en dehors de sa plastique irréprochable, que j'avais été conquis, spécialement du fait que son spectacle n'avait jamais été vulgaire. Elle raconta alors que, comme toutes les petites filles, elle avait été danseuse. Elle précisa que le patron de la boîte ne lui avait jamais imposé d'être dans des postures équivoques et que d'autres filles assuraient cette partie là. Je cherchai à savoir comment elle était rétribuée.

- « Je perçois un petit salaire et je garde les billets que me remettent mes spectateurs. Il

m'arrive de danser trois ou quatre fois dans la nuit. Ce soir, c'était plutôt un bon soir. Les clients n'étaient pas ivres pas lourds ... Parfois, Nestor est obligé de faire le ménage. Ça, c'est chiant. »

Je compris que le cerbère derrière le bar se nommait Nestor.

- « Ils savent que tu as un autre boulot ? »
- « Ici tout le monde a un autre boulot. Au moins dans mon milieu. Ils ne savent pas exactement lequel. Et je n'ai pas envie qu'ils le sachent. »
- « Tu n'as pas peur d'être reconnue ? »
- « La perruque est pour beaucoup dans l'anonymat. Et puis, les hommes ne regardent pas spécialement mon visage. Ils ne viennent pas pour ça. »
- « C'est vrai ... »

Miranda conduisait vite, klaxonnait beaucoup, même en pleine nuit. Elle prenait des libertés sévères avec le code de la route. Pourtant, elle s'arrêta à un feu rouge. J'avais noté déjà qu'en Argentine, comme au Mexique, les feux de signalisation n'étaient pas comme chez nous. Ils étaient implantés de l'autre côté de l'intersection, de sorte que les conducteurs les voyaient de loin. Je regardais le feu lorsque je vis, de l'autre côté de la rue, une jeune femme très court vêtue adossée à un mur. Au dessus d'elle, une enseigne fluorescente de néons criards portait les trois lettres « sex », comme s'il fallait qu'il n'y ait aucune hésitation sur l'activité qu'exerçait la jeune femme.

Miranda remarqua que je portais mon attention sur sa figure.

- « C'est une putain... » dit-elle. « Vous n'en n'avez pas chez vous ? »
- « Merci. J'avais vu. Et oui bien sûr il y a des putains aussi chez nous. ... Mais ce qui est drôle, enfin ... si je puis dire, c'est que le mot sex soit inscrit au dessus de sa tête. Les argentins ont besoin d'explications pour comprendre ce que fait cette fille à cet endroit ? »
- « Non ... c'est juste que c'est l'entrée d'un bordel. »
- « Ah ... » dis-je étonné.
- « Vous n'avez pas ça chez vous ? »
- « Des bordels, non. C'est formellement interdit par la Loi depuis la fin de la deuxième guerre mondiale. »

Le feu passa au vert et Miranda démarra doucement. Elle regarda la jeune femme tout en conduisant.

- « Comment elles font les filles, alors ? »
- « Elles ont des apparts. Ou bien elles font ça dans les voitures, dans des endroits discrets ... »
- « C'est très dangereux ... »
- « Oui ... En fait, pas tant que ça ! Il n'y a pas énormément d'agressions. On ne peut pas dire qu'il n'y en a pas, mais elles ne sont pas si fréquentes qu'on pourrait le croire. »
- « Parce qu'elles viennent se plaindre à la Police quand elles sont agressées ? »
- « Oui. Bien sûr ... »

Cette fois c'est Miranda qui lâcha un ah de surprise. Comme si le fait que les putes viennent se plaindre à la Police était totalement surnaturel pour elle. Soudain, Miranda mit son clignotant et gara sa voiture.

- « Qu'est-ce que tu fais ? » demandais-je surpris.
- « Viens, on y va ... »
- « Où ça ? »
- « Ben... au bordel.. » répondit-elle comme si c'était une évidence.

J'écarquillais les yeux ...

- « Ça va pas non ... »
- « Si ... il n'y en a pas chez toi. C'est aussi ça, un voyage ... découvrir ce qu'on n'a pas chez soi ! »
- « J'ai pas besoin de découvrir ça. Et j'avais d'autres idées ... »
- « J'ai bien compris ... Moi aussi ... Mais on peut s'amuser un peu différemment d'hier. Non ? »
- « On n'a pas besoin de ça ... »
- « Toi je sais pas... Moi, j'ai envie. »
- « Envie de quoi ? » repris-je sans plus rien comprendre...
- « Envie de cette fille et de baiser avec elle et avec toi. »

Pendant quelques secondes, je me dis que Miranda plaisantait. Ou bien qu'elle me testait. Mais elle s'était arrêtée, elle venait de déboucler sa ceinture et s'apprêtait à sortir de la voiture.

- « Mais t'es pas bien ou quoi ? » explosai-je. « Je suis policier, tu es policier ... ça ne se fait pas, ça ... On est payé pour lutter contre ça. Pas pour y participer. Pas pour consommer ! »

Miranda fronça les sourcils.

- « Tu es vraiment un mec bizarre ... Je paierai pour la fille si ça t'arrange ... »

Elle me disait à moi que j'étais un mec bizarre. C'était le monde à l'envers. Elle était femme. Elle était flic et elle voulait m'emmener pour qu'on baise ensemble dans un bordel. Là ... mes neurones cessèrent de fonctionner. Puis je me dis qu'elle devait me trouver radin. Je ne voulais pas y aller pour ne pas payer la fille ...

- « Mais ça n'a rien à voir. » repris-je. « Je m'en fous de la payer. C'est y aller qui est impensable ... pour moi ... Pour un flic ... »
- « Ce sont tes convictions religieuses qui t'empêchent de ... »
- « Mais non ... je ne suis pas croyant. Je ne crois en rien ... Mais enfin ... ce n'est pas notre monde ça ! C'est même notre ennemi ... »
- « Notre ennemie ... cette fille ? Tu déconnes ou quoi ? Elle est là pour gagner sa vie. »
- « Mais elle a un mac, comme partout dans le monde ... »
- « Si elle en a un, on le fera tomber un jour. Mais rien ne dit qu'elle en ait un. Par contre, demain il faudra qu'elle bouffe, qu'elle paie tout ce qu'elle a à payer. Moi je danse à poil. Elle, elle baise avec des hommes ou des femmes ... Elle est où la différence ? Dis-moi ! On ne peut pas faire autrement dans ce pays, et pas seulement dans ce pays. Si vous, vous le pouvez, vous avez bien de la chance. Mais ne donnez pas de leçon sur ce qui se fait ou ne se fait pas. »

La colère l'avait submergée d'un seul coup. Ses yeux furieux me fixaient. Elle démarra sèchement, reprit sa conduite nerveuse. Au bout d'un kilomètre ou deux, elle demanda



- « Je te pose où ? »

C'était sans appel, et discuter ne servait à rien.

- « A la gare routière... ce sera parfait. »

- « Tu vas t'y faire écharper ... »

- « J'ai appris à me défendre moi aussi... »

- « Comme tu voudras. »

Elle effectua un demi-tour serré. Elle repassa devant la jeune femme qui n'avait pas bougé de place, toujours adossée à sa vitrine. Miranda tourna à droite, roula cinq ou six cents mètres et le bâtiment de la gare routière se dessina devant nous. Miranda s'arrêta devant la porte d'entrée. Je sortis de la voiture sans rien dire. J'ouvris la portière arrière et attrapai mon sac de voyage. J'allais refermer quand Miranda m'appela à nouveau.

- « Et Français ... t'es un drôle de mec ... mais je crois que tu ne comprends pas tout. C'était juste pour toi, pour te faire plaisir... Pas pour autre chose. »

- « J'ai pas besoin de ça ... »

- « T'es pas croyant tu dis, mais tu ne vaux pas mieux qu'eux. Dans ta tête, t'es bloqué dans des schémas dépassés. Il te faut des coups de pied au cul pour évoluer. De sacrés coups de pied ... C'est dommage. Tu me plaisais bien ... »

- « Qu'est-ce que ça peut faire ? Demain je serai parti. T'en trouveras un autre ! C'est pas ce qui manque ... les ....»

Elle démarra en trombe. La portière arrière se referma toute seule. Je restai là, comme un con, bras ballants. La soirée promettait d'être exceptionnelle et elle se finissait en eau de boudin devant ce bâtiment lugubre, saturée de lumières criardes. Mais le pire, c'est que je ne comprenais pas. Je commençai à me dire que peut-être l'Argentine changeait les gens qui y habitaient depuis plus ou moins longtemps. Je ne comprenais pas Miranda, je ne comprenais pas Pierre ... Il était temps de rentrer en France où mon esprit cartésien avait pris ses repères. Avec ou sans Pierre ... qu'est-ce que ça pouvait foutre au fond ?

Je rentrai dans la gare routière un peu groggy. J'approchais du comptoir d'une compagnie de bus lorsque je perçus des bruits de course derrière moi. Je ne me retournai pas, mais je passai mon bras autour de la sangle pour empêcher que quelqu'un tire mon sac. La course stoppa derrière moi. Juste derrière moi. Je m'arrêtai et me retournai lentement. Miranda était là, à deux pas devant moi.

- « Pas comme ça ... » dit-elle. « Je ne veux pas que ça finisse comme ça ... Je voulais te dire ... C'est dommage que tu ne sois pas argentin. »

- « On se connaît depuis hier ... »

- « Je te connais depuis toujours ... C'est bien ça mon drame ... »

Nous étions là, face à face, muets à nous regarder les yeux dans les yeux. Miranda tendit sa main.

- « Viens ... ne gâchons pas stupidement le peu de temps qui nous reste ... »

Miranda s'arrêta à nouveau devant le bordel. La fille n'avait toujours pas bougé. A croire

qu'elle s'était transformée en statue.

- « Il faut que ce soit inoubliable. Pour toi comme pour moi. »

Cette fois, je ne fis pas de difficulté. La fille vit approcher un couple enlacé. Miranda attrapa la fille par le bras. Elle ne demanda rien. Nous nous retrouvâmes tous les trois dans une chambre. Miranda déshabilla la pute d'abord puis elle se dénuda immédiatement après. Enfin, toujours sans avoir prononcé le moindre mot, elle commença à ôter tous mes vêtements.

C'est vrai que ce fut inoubliable.

Miranda me redéposa à la station de bus le lendemain matin sans que je ne demande rien. Elle savait. Je savais.... Miranda avait roulé lentement, comme si elle avait cherché à retenir à toutes fins ce temps qui nous glissait entre les doigts.

Miranda ne lâcha pas ma main tout le temps qu'il fallut pour que je prenne un billet d'autobus pour Santiago del Estero.

- « C'est un trou... » me dit-elle « Il n'y a rien à faire là-bas... »  
- « Je n'y vais pas pour le tourisme ... Je vais y faire un boulot précis.»  
- « Je le sais, oui... C'est pour eux que je parlais. Ils ne vont pas rester là-bas. »

Miranda passa ses bras autour de mon cou et se serra contre moi un long moment

- « Tu vas me manquer Français ... Tu vas vraiment me manquer ... »  
- « Toi aussi ... Tu me manques déjà ... »  
- « menteur ... »

Je mentais, oui. Ou plutôt je ne savais pas. Miranda était si étrange, si extrême, si complexe. Même sa sexualité était une énigme pour moi. Elle était bisexuelle mais elle avait passé un long moment assise sur un fauteuil de cette chambre à nous regarder la pute et moi. J'avais eu le sentiment qu'elle emplissait ses yeux de nos corps pour substituer le sien à celui de la pute plus tard. J'en gardais une impression très étrange.

Elle resta les bras croisés, le regard dans le vide même quand le car quitta l'enceinte de la gare routière. Elle était toujours immobile lorsque le bus finit de tourner pour s'élancer sur la route.

-

*Santiago-del-Estero – Vendredi matin -*

Je dormis toute le voyage. J'étais épuisé. Les deux nuits que Miranda m'avait infligées m'avaient poussé au delà de mes limites. Le steward de ce bus luxueux secoua mon épaule pour me prévenir que je devais descendre.

Je m'étais endormi en pensant à Miranda et je me réveillai en pensant à elle. Il me sembla tout à coup que j'étais passé à côté de quelqu'un. Elle n'était pas qu'une femme, qu'une strip-teaseuse ou qu'une flic. Il me sembla que son appétit de vie cachait quelque chose de plus secret, de profond même. Je ne parvenais pas à ôter de mon esprit la dernière image que j'avais eue d'elle, lorsqu'elle s'était statufiée sur le quai de la gare routière.

Pour la première fois de tout mon périple, personne ne m'attendait à Santiago del Estero. « C'est un trou. » avait dit Miranda ... C'était un grand trou quand même et très animé aussi. La dernière partie de sa phrase frappa mon esprit. « Ils ne vont pas y rester ... ». J'étais à la gare routière, L'endroit de toutes les arrivées, de tous les départs !

J'avisai deux policiers qui effectuaient une ronde et qui semblaient s'ennuyer fermement. Je décidai de m'adresser à eux. Je sortis les documents officiels que la justice de leur pays m'avait remis pour faciliter mes opérations. Je palabrai un moment pour leur expliquer que je désirais seulement qu'ils posent quelques questions aux différentes agences de bus, que l'assistance que je leur demandais se limitait à cela. Au début ils restèrent un peu sur la défensive. Ils téléphonèrent. Comme partout. Je pus converser avec un type qui devait être leur chef. J'expliquai calmement ce que je cherchais et que dans tous les cas de figure je ne manquerais pas de venir le remercier de l'aide qu'il voudrait bien m'accorder. Je détaillai à ce chef ce que je désirais entreprendre avec l'appui de ces hommes. Au bout d'un long silence, il donna son accord sous réserve que je vienne lui rendre visite une fois mes démarches exécutées.

Chacun s'occupa d'une partie de cette gare routière. Au quatrième bureau dans lequel j'entrai, une jeune femme blêmit dès que je lui indiquai que je recherchais une famille dont l'homme avait dû présenter un passeport Uruguayen; la femme un passeport Chilien et un enfant qui ne parlait pas un mot d'Espagnol. A sa réaction, je sus que je venais de trouver.

- « Il est indiscret de vous demander se qu'ils ont fait ? Pourquoi vous les recherchez ? » demanda-t'elle.

J'expliquai une énième fois. Et pour la énième fois, la jeune femme leva des yeux hagards vers ses compatriotes, des yeux qui exprimaient l'incompréhension. Malheureusement, elle aurait été bien en peine de trouver un semblant de réconfort auprès d'eux parce qu'eux non plus ne comprenaient pas. Eux obéissaient à l'ordre que leur avait donné leur supérieur. Mais visiblement, ils étaient dépassés.

- « Ils sont venus, n'est-ce pas ? »

Elle secoua la tête pour confirmer.

- « Ils ont achetés un billet pour quelle destination ? » repris-je.

Elle ne vérifia pas dans ses registres. Elle murmura seulement...

- « Posadas ! »

- « Bien ... quand doivent ils partir ? »

- « Ils sont partis il y a deux heures environ. »

- « Vous êtes sûre ? Ils ont bien embarqué dans le bus ? »

- « Oui, monsieur. » dit-elle distinctement.

Là, ma tête se remit à fonctionner.

- « Quand doivent-ils arriver à destination ? »

- « Demain en milieu de journée. Vers seize heures si tout va bien. »

Il me revint à l'esprit que Pierre était monté jusqu'à la Quiaca pour redescendre ensuite à Salta. Il était capable de reproduire le même schéma.

- « Peuvent-ils s'arrêter en chemin ? »

- « Oui. Les principaux arrêts sont Resistencia et Corrientes. Sans compter tous les villages du Chaco ... Mais ils ont pris un billet pour Posadas. Pas pour ces deux villes là. La différence de prix est significative. »

- « Je suppose qu'ils ont payé en *effectivos* ! »

- « Oui, monsieur. »

- « Merci Madame. »

Pendant le trajet de la gare routière jusqu'au commissariat central, je me mis à échafauder un plan. Je fus reçu par un personnage sympathique qui vérifia la validité des documents que j'avais montrés à ses subordonnées. Je l'avisai du résultat positif de mes recherches. Il eut une moue étrange.

- « Que souhaitez-vous que nous fassions ? » demanda-t'il en me rendant les documents.

- « Rien ... Ou pas grand-chose. Combien de temps faut-il pour me rendre à Corrientes si je loue une voiture ? »

Il écarquilla les sourcils, prit un air effaré.

- « Huit bonnes heures si vous roulez bien... »

- « Bien ... » répondis-je ... « Puis-je vous demander seulement de prévenir votre collègue de Corrientes que je vais me présenter chez lui dans quelques heures, que tout est en règle. J'aurais probablement besoin de son aide. »

- « Votre homme est il dangereux ? »

- « Je ne crois pas, non. Mais on ne sait jamais. »

J'en avais assez de cette poursuite. Pierre était là , juste devant moi. Je louai donc une voiture pour me mettre en route vers Corrientes. Pourtant durant ce long chemin une évidence me

frappa. Pierre pouvait ne pas descendre du bus et poursuivre jusqu'à Posadas. S'il parvenait à sa destination, il serait probablement fatigué. Arrivé à destination, il serait probablement moins sur ses gardes. Il valait peut-être mieux attendre. Ou mieux encore, une solution que je jugeai bien meilleure se mit en place dans mon esprit. Je prenais le bus avec eux à Corrientes s'ils y étaient toujours. Je ne frappais qu'à Posadas mais j'étais sûr de mon effet. J'avais tout le temps à Corrientes de contacter la Police de Posadas, de me mettre d'accord avec un chef de la Police locale pour mener cette mission à son terme.

Et puis, Posadas était aussi une grande ville. Il y aurait probablement des structures mieux adaptées. Pour l'accueillir l'enfant au moins.

C'est exactement ainsi que les choses se déroulèrent. J'attendis le bus à Corrientes comme le touriste lambda. Je pris place à bord lorsqu'il arriva. J'avais pu choisir une place au fond. Lorsque je vis Pierre, en haut de ce bus luxueux, une joie immonde monta en moi. Il était là. Je l'avais rattrapé enfin. On avait été plus malin que lui. Nous avons résolu toutes les énigmes qu'il avait proposées. Ou la plupart. Celles, en tous cas qui nous avaient menés jusqu'à lui. Alors, oui ... je m'assis derrière lui, loin, gonflé d'une joie malsaine.

Je ne vis pas le petit garçon et la femme qui l'accompagnaient. Ils étaient bien là pourtant. Mais c'est Pierre qui concentra toute mon attention. Seulement lui.

A Posadas, les choses allèrent vite. Pierre descendit du bus avec sa petite famille. Il récupéra ses bagages. Il ne vit pas un homme qui le suivait. Il ne prêta pas attention aux nombreux policiers qui patrouillaient dans la gare routière, en bas, en haut ... Il ne vit pas non plus un homme banal qui tenait au dessus de lui une pancarte sur laquelle figurait mon nom. Il ne me connaissait pas. Il ne me vit pas faire un signe de derrière lui pour le désigner.

Mais à cause de l'enfant, je voulais que les choses se fassent en douceur. J'accélérai le pas, Je les dépassais puis je me tournais vers eux. Ils s'étaient arrêtés, surpris par ma manœuvre. Je regardai Baptiste.

- « Bonjour Baptiste. Je suis bien content de te voir enfin. »

Là seulement Pierre prit conscience de ce qui se passait autour de lui. Il vit les forces de l'ordre trop nombreuses pour cette gare routière. Baptiste regardait son père avec un regard interrogateur. J'aperçus enfin les yeux terrorisés de la femme qui les accompagnait.

- « Ne faites pas de difficulté monsieur MONTERAND. C'est la fin de votre aventure ... S'il vous plaît. Ne rendez pas les choses plus compliquées. Pensez à votre enfant et à votre compagne. »

La jeune femme porta sa main à sa bouche. Pierre la vit.

- « S'il vous plaît ... » balbutia-t'il... « Laissez Carmen en dehors de ça. Elle n'y est pour rien. Je ne la connaissais pas quand j'ai enlevé mon fils. Tout ce qui porte un uniforme la terrorise. Je me laisse faire mais laissez la partir. »

- « Je ne peux pas. Vous le savez bien. Mais je vous assure qu'elle n'a rien à craindre. Je vous

en donne ma parole. »

- « Vous ne les connaissez pas. » dit-elle avec dans la voix une terreur qu'elle ne parvenait pas à dompter

- « J'ai seulement besoin de vous entendre madame. » lui répondis-je. « Vous n'êtes pas concernée par la pièce de justice. Je ne peux rien contre vous. Venez simplement. Il ne vous sera fait aucun mal. »

Elle leva les yeux vers Pierre. Ce regard me transperça le cœur. Il n'y avait pas de reproches. Juste du désarroi et du désespoir. Pierre haussa les épaules en signe d'impuissance. Deux agents de la police de Posadas s'approchèrent de nous. Je crois que le petit garçon comprit à cet instant ce qui était en train de se dérouler... Il regarda son père que les flics entouraient maintenant. Il se rua sur la jeune femme, enserra sa taille avec ses petits bras, colla sa tête contre la poitrine ...

- « Carmen ... » hurla-t'il ...

Je vis les mains de la jeune femme se poser sur la tête de l'enfant et deux énormes larmes roulèrent sur ses joues ... Elle secoua la tête ... J'eus le sentiment qu'elle constatait les dégâts.

- « Réjouis-toi, Baptiste, Tu vas retrouver ta vraie maman ... » eut-elle l'incroyable force de murmurer à l'adresse de l'enfant.

Alors, Pierre hurla

- « Non ... »

Il hurla comme s'il devinait déjà ...

*LYON - FRANCE - La semaine suivante -*

Je revins à Lyon en haïssant profondément Yann. Avant mon départ, je doutais. Je ne pouvais pas blairer sa femme, mais lui .... J'hésitais.... J'aimais ses bons côtés. Je le trouvais faible. Je reconnaissais ses qualités cependant ... Ce jour là, le jour de mon retour, c'est bien lui que je détestais.

Il vint me chercher à l'aéroport. J'aurais préféré que ce soit quelqu'un d'autre. Pour couronner le tout, Il ne put s'empêcher de me poser LA question.

- « Alors comment ça s'est passé ? »

Je mis du temps à lui répondre. J'hésitai à engager le fer directement. Mais je renonçai. Je lâchai dans un souffle

- « Bien. Très bien. Baptiste a retrouvé sa mère. Son père est en prison. Il arrivera prochainement ... »

A mon ton, à mon attitude, il se douta qu'il y avait un souci un truc qui clochait. Mais il en fut pour ses frais. Je n'avais pas du tout envie d'aborder le sujet, de parler de ce que j'avais ruminé dans cet interminable vol de retour.

A Madrid, j'étais révolté. Seulement révolté. Pas vraiment contre lui. J'avais ruminé pendant des heures ... Je broyais des pensées étranges pour un flic ... des choses du genre « Avoir le droit, ça fait c... ! Et puis ça veut dire quoi avoir le droit ? Avoir le droit de quoi ? Est-ce que des mots tracés à l'encre noire sur du papier blanc, vous autorisent à assassiner les gens impunément ? Dites-moi ? Avais-je le droit d'enlever l'enfant à mon tour pour le remettre à sa mère ? Elle, elle espérait ces moments depuis de trop longs mois. Je l'avais appelée de Buenos Aires juste après être revenu de Posadas.... Elle était montée dans le premier avion ... J'étais là quand des fonctionnaires Argentins, l'ambassadeur de France, et moi avions remis face à face l'enfant et sa mère ... J'étais là ... Tout le monde était ému. Audrey pleurait ... Baptiste avait hurlé Maman quand il avait vu sa mère ... Les Argentins, l'ambassadeur lui-même, tous se laissaient envahir par ce noble sentiment qu'est l'émotion.... Moi aussi... Moi comme les autres... Mais moi, c'était différent ... bien différent. Pour moi, l'émotion était teintée de dégoût, de colère...

J'avais le droit de faire arrêter le père. C'était même pas un droit. C'était un devoir. J'étais venu là pour ça. Il était entièrement responsable de ce qu'il avait fait et n'avait pas cherché à le dissimuler. Il l'assumait même. Il répétait aux policiers Argentins que Baptiste était son fils ... Son propre fils ... Les flics, le juge qui le reçut ... personne ne l'écoutait. Tous s'en foutaient parce que ce n'était pas leur affaire. Eux ils s'assuraient que tout avait été fait conformément à la Loi Argentine. Ils avaient des ordres, des ordres clairs conformes aux conventions du droit international que leur pays avait ratifiées. Pierre s'était mis dans son tort... Paco Miranda, Ignacio ... aucun ne comprenait, mais ils avaient fait le boulot. C'était peut-être ça, d'ailleurs la banalisation du mal si chère à Ana ARENDT ...

A Madrid seulement, j'avais réussi à passer au dessus de toutes ces émotions, à les poser dans un coin de mon esprit pour qu'elles ne polluent pas ce que je ressentais de plus fort. A Madrid, seulement, quand l'avion du retour s'était posé sur la piste de Barajas, je me posais une question, une seule. Avais-je le droit d'enlever ses rêves à une autre femme, innocente elle, qui avait subi l'innommable ? Je me trompais en réalité lorsque j'utilisais ce temps du passé. Elle le subissait toujours. Le départ de Baptiste, avait rajouté une petite couche de malheur dans une vie pourtant déjà rempli à ras bord de ces saletés là. C'était sûrement du même acabit. Pas physiquement, mais moralement ; affectivement !

J'entendais déjà les Yann, les Juges, les magistrats, la plèbe ou les tenants du tout légal, les défenseurs de la Loi avec un L majuscule. La loi c'est la Loi même si elle est sévère. . « Dura lex sed lex. » Les romains, déjà, racontaient ces conneries à l'époque. Ils avaient tout inventé les romains. Même les conneries. Moi, la partie de la phrase qui m'intéressait c'était Dura lex. Pas sed lex. Sed lex, c'était le paravent derrière lequel tous les donneurs de belles et bonnes leçons se retranchaient, et qui leur donnait bonne conscience. Moi, je commençais à détester les paravents.

C'est à cause de ça que j'en voulais à Yann. Juste parce qu'il n'avait pas voulu affronter ça avec moi, parce qu'il m'avait laissé seul face à la détresse de cette femme à qui j'enlevais à la fois un enfant qu'elle chérissait déjà, pour des raisons tellement fortes que j'ignorais quand je les traquais tous les trois. L'homme lui reviendrait. L'enfant ! C'était une cause perdue.

J'avais eu la Loi avec moi. J'avais été la Loi et j'avais mauvaise conscience. Je vous entends déjà vous jeter sur moi. « Ce n'est à toi à juger. », ou bien « Si le père ne s'était pas mis dans son tort ! » ou encore le « Toi, tu n'y es pour rien. »

Mais moi, j'étais là quand le petit s'était jeté dans les bras de Carmen juste avant de partir. J'avais entendu ce qu'il lui disait... C'est moi qui avais vu un visage de femme ravagé par une souffrance insondable dont j'étais la cause... Moi .... Moi qui les avais suivis, traqués, retrouvés, moi qui m'étais réjoui bêtement d'avoir été plus intelligent qu'eux ... Comme je le regrettais, déjà ! Elle, elle avait disparu précipitamment dans une voiture pour ne pas que l'enfant voit comment elle se décomposait .... C'était moi qui avais assisté aux au-revoir du couple. Des au-revoir qui avaient des accents de Adieux. Je le savais mais je ne voulais pas le croire.

Et moi qui savais aussi, en même temps, qu'en France, là-bas, il y avait une autre femme, qui souffrait tout autant. Et qui allait exulter quand l'autre descendrait aux enfers... Toutes les deux étaient aussi innocentes l'une que l'autre.

Alors j'avais accompli la mission que d'autres avaient attendu de moi. Bon petit soldat moi aussi ... D'autres qui n'avaient pas quitté leur bureau mais me regarderaient en haussant les épaules si l'idée me venait de leur confier mon désarroi.

Après avoir vécu tout cela, j'étais revenu seul à Buenos Aires. J'avais abandonné Audrey, l'ambassadeur, les autorités ... Miranda était sortie de mon esprit.

Je n'avais pas pu aller entendre le Tango au café Tortoni. J'aurais trouvé cette musique insupportable. J'étais resté à l'hôtel dans l'espoir d'attendre, seul l'avion qui me ramènerait chez moi. Je m'étais saoulé consciencieusement, seul toujours, au bar de l'hôtel le premier soir. Saoulé de honte. Et d'impuissance. Et aux abrutis qui seraient venus me dire qu'ils ne comprenaient pas mes états d'âme, qu'après tout j'étais payé pour agir comme ça et que si je ne voulais pas vivre ça, fallait



faire autre chose, je .... Je ne sais pas ce que j'aurais répondu .... Rien ... sûrement ...

C'était ça que j'aurais pu lui dire à Yann sur l'autoroute qui nous ramenait vers le bureau. Mais je me tus. Le trajet du retour fut d'un silence de sépulcre. Yann sentait la gêne. Il ne pouvait pas en connaître la cause puisqu'il ne connaissait pas Carmen. Il n'en avait jamais entendu parler. Comme je n'avais pas appelé depuis Salta, il ne savait rien. Mais il sentait que je lui en voulais. Comme il ne comprenait pas, il rangea mon comportement dans la case fatigue. J'étais fatigué. Point.

Il me conduisit au bureau où je fis enregistrer les actes que les officiers Argentins avaient eu l'extrême courtoisie de me remettre. J'étais revenu dans la routine cartésienne et rassurante de mon pays. Puis j'allai les porter chez le Juge qui lui aussi voulut savoir comment s'était déroulée la mission, et qui lui aussi en fut pour ses frais. Un ressort était cassé. Je n'avais plus envie de leur parler. Pas de cette histoire en tous cas.

Yann scruta chacun des P.V. que j'avais ramenés. Quand il eut terminé, il leva la tête et me regarda avec un air un peu perdu.

- « Mais où est le problème ? »
- « Quel problème ? »
- « Te fous pas de moi, tu veux ! Depuis que tu es revenu, il y a un souci. Tu ne veux pas me parler. Je croyais le voir dans les actes que je viens de lire scrupuleusement. Mais je n'y vois rien. Qu'est-ce qui se passe ? »
- « Moi qui croyais que tu savais lire entre les lignes ! »
- « Pas toujours, mon grand. Pas toujours. Et pas cette fois. Alors j'ai besoin que tu m'expliques.

Je le toisai l'air méchant ...

- « Y'a rien à expliquer ... Ou plutôt, si ... juste une chose : tu n'avais qu'à venir ! »

## XX

S'il était venu, il aurait reçu Carmen avec moi quand elle était arrivée à l'hôtel à Posadas Après sa sortie du commissariat. pour me voir, moi, pour me parler. À Moi.

On s'était parlé déjà, pourtant. Ou plutôt, elle m'avait parlé. Nous étions restés un long moment face à face dans un bureau du commissariat central de Posadas. Je ne sais pas vraiment pourquoi elle m'avait parlé. Je veux dire par là que rien ne l'y obligeait et que son histoire personnelle aurait dû la dissuader de le faire. Mais elle m'avait parlé.

Elle avait tout raconté. Comment ils s'étaient connus Pierre et elle, comment elle avait réagi quand il lui avait annoncé qu'il s'était fait piéger par celle qu'il avait baptisée « la conne »... L'enfant qu'il ne voulait pas au début ... Tout. Elle décrivit la violence de sa réaction quand elle avait appris qu'il refusait ce cadeau du ciel : cet enfant qu'elle ne pourrait jamais porter pour lui ... tout... Leurs retrouvailles aux chutes d'Iguaçu où elle était femme de ménage elle aussi dans un palace pour touristes fortunés... Et puis l'idée folle, née sûrement de ce dilemme qu'ils vivaient ensemble, avait germé... Il avait un enfant avec une femme qu'il n'aimait pas et n'en aurait jamais avec celle qu'il aimait... C'était simple. C'était son fils malgré tout ! Et Pierre savait qu'elle ne demandait pas mieux que de l'adopter ... de le faire sien. Elle s'était arrêtée là. Ensuite elle avait raconté leur vie en Argentine. Les premiers temps ... Puis la vie presque normale à Las cuevas. Le bonheur ... Une cuillère à café de bonheur.

D'une certaine façon, elle s'était impliquait dans ce rapt. Elle s'était accusée. Au moins d'avoir accepté sans rien dire. J'avais repensé à Paco ...

J'eus très envie de lui poser la question de savoir pourquoi ils n'étaient pas retournés au Chili. Mais je m'abstins. Quelque chose m'avait retenu. Peut être Paco et ses explications alambiquées quand nous rentrions de Las Cuevas. J'avais compris, je crois. J'avais su lire entre les lignes. Je me suis dit qu'au fond Paco et elle étaient les deux faces d'une même pièce.

A la toute fin, elle avait voulu savoir comment on s'y était pris pour les retrouver. J'étais parti de la visite volontairement violente que j'avais rendue à Cathy pour la secouer... et puis la longue traque avec seulement leur nom sur les passeports que je connaissais depuis las Cuevas. Parce que l'hôtelier de las cuevas avait réagi comme elle quand il avait vu Paco !

- « Vous aviez nos noms ? Ce n'est pas vrai ! » avait-elle murmuré, effarée. « Il avait pensé ... On a pensé à tout ... A tout sauf à ça ... »

- « Ensuite, je n'avais qu'à explorer les agences de bus pour vous suivre à la trace... »

Elle se mit à rire nerveusement... C'était tellement stupide ... LE B.A. BA. Il avait négligé le truc le plus sensé. Il l'avait tout simplement oublié.

Après ça, j'avais libéré Carmen. Je ne revis pas Pierre. Je n'avais rien à lui dire. Le juge à Lyon s'en chargerait. Les Argentins lui notifièrent le mandat d'arrêt ... Ensuite je me désintéressai de son sort.

Je croyais ne jamais revoir Carmen. Pas plus que Miranda. Et étrangement ces deux femmes croisées au bout du monde torturaient mon esprit. Carmen portait sa souffrance comme une croix, Miranda la dissimulait sous une apparence de frivolité.

J'étais allongé sur mon lit, un soir occupé à ruminer de noires pensées contre Yann. Je concoctais des phrases assassines et vengeresses pour qu'il me rembourse le total désintéret que j'avais eu pour Buenos Aires à mon retour, pour la cuite mémorable que j'avais ramassée seul au bar de l'hôtel.

Le téléphone de la chambre avait sonné.

- « Monsieur, une dame vous demande à l'accueil. » avait annoncé le réceptionniste

J'étais descendu intrigué. Je pensais à Audrey ... Elle seule, pensais-je, savait où j'étais descendu. Elle seule avait un intérêt à vouloir me parler ... J'imaginai qu'elle allait se confondre en milliards de remerciements que je n'aurais pas écoutés et auxquels j'aurais juste répondu que je n'avais fait que mon boulot selon les rites d'une langue de bois que moi aussi je savais manier... En déboulant, morose, dans le hall d'accueil, j'étais tombé sur Carmen. Je me suis souvenu que je lui avais donné le nom de cet hôtel que mon service avait réservé pour moi quand nous étions face à face à Posadas. À sa vue, j'étais resté immobilisé, presque tétanisé de cette vision si inattendue.

- « J'ai besoin de vous parler. » avait-elle dit ... « J'ai besoin de savoir pour le petit. Pour Pierre. Je vous ai jugé à Posadas. Je crois que je peux vous demander ça. Vous me devez bien ça, à moi. Vous me devez au moins la vérité. »

Il était l'heure de la cena... Mais en Argentine, c'est toujours l'heure d'un repas ... Je l'avais prise par le bras et l'avais emmenée dans un restaurant bourré de monde dans le quartier de San telmo. On s'était installés dans la salle comme si nous étions un couple ordinaire.

C'était une autre Carmen. Toute trace de peur avait disparu de son visage. Elle parlait calmement ; posément. Au début du repas, comme une entrée en matière, elle avait voulu savoir ce qui allait se passer pour Pierre. Je répondis sans difficultés que rien ne s'opposait à ce qu'il soit extradé vers son pays d'origine. Il irait en prison quelques semaines en France. Parce qu'enlever un enfant, même si c'est le sien, ça ne se fait pas. Pas sans l'accord de la mère. Parce qu'il y avait d'autres moyens. Parce qu'il fallait bien qu'il paie aussi les longues semaines d'angoisse que la mère avait endurées. Carmen avait acquiescé d'un hochement de tête.

J'avais donc poursuivi en écrivant le scénario comme je le concevais. Pierre pourrait recommencer à vivre sa vie. Il allait la mettre en suspens quelques semaines. Pas beaucoup plus. Ce que décideraient les Argentins quand à ses possibilités de revenir vivre chez eux, les concernaient. Je n'avais aucune expertise en la matière, aucune connaissance et je n'avais abordé le sujet avec personne.

Elle avait encore hoché la tête pour dire, que finalement, c'était bien.

- « Et ... Baptiste ? » avait-elle demandé au bout d'un instant.

Là, j'avais hésité. J'avais senti le trou se creuser. J'avais revu son visage à la gare routière de Posadas. J'avais le cri de l'enfant dans les oreilles ... Elle avait mis, dans ces deux mots, une telle

intensité dramatique que j'avais su que ce que j'allais lui répondre allait la dévaster. Mais j'avais promis de ne pas mentir ....

Alors, lentement, avec des mots simples, je lui avais expliqué que Baptiste reviendrait vivre avec sa mère.

J'avais louvoyé ensuite.... J'avais essayé de noyer le poisson ... J'avais exprimé des opinions personnelles. Je redoutais les premiers temps, pour Baptiste et pour sa mère parce que l'angoisse et l'excédent d'amour pouvaient avoir des conséquences désastreuses J'espérais plein de choses. J'espérais que la maman saurait vite reprendre son rôle de mère, J'espérais que Pierre pourrait un jour exercer un droit de visite et même de garde, ou plus simplement un droit de père parce que les liens Père-Fils s'étaient créés et qu'ils m'étaient apparus dans leur étonnante sincérité. Je pouvais donner mon avis, si on me le demandait, sur ce que j'avais vu ici, sur les liens père-fils, Je pouvais parler à la maman de Baptiste de ce que j'avais ressenti. Lui parler aussi de Carmen, que Baptiste ne manquerait probablement pas d'évoquer ... Je ne pouvais guère aller au delà. Ce serait m'immiscer dans leurs sentiments et je n'en avais ni le pouvoir, ni l'envie.

Carmen n'avait pas détaché ses yeux des miens. Puis, sans élever la voix mais avec une force peu commune, elle avait murmuré

- « Moi, si une femme avait essayé de me voler mon enfant .... Je n'aurais pas pardonné. Jamais... Je n'aurais écouté personne. Surtout pas un beau parleur qui aurait essayé de me vendre une salade que je n'aurais jamais voulu entendre. »

- « Tu n'as pas essayé de le lui enlever ... » avais-je dit.

- « Tu parles de ce que tu ne sais pas ... C'était mon rêve, même si je m'en suis longtemps défendue ... Même si j'ai toujours eu l'écharde de cette femme dans le cœur. J'aurais pu refuser... J'aurais dû repousser Pierre ... J'aurais dû éprouver de la compassion pour cette femme. Mais je ne l'ai pas fait. Et ce n'est pas sans raison....»

Nous étions restés un grand moment silencieux. Ensuite, j'avais eu le tort de lui demander comment elle envisageait son avenir.

- « Une suite de longs jours à expier des fautes, des faiblesses, des lâchetés ... » avait-elle répondu...

Nous étions sortis du restaurant les derniers. Très tard dans la nuit. Les serveurs nous avaient presque chassés. Carmen avait parlé longtemps. Elle avait étalé sa vie sans complaisance pour elle. Elle avait évoqué ce que des gens auxquels elle m'avait d'abord assimilés lui avaient fait subir ... Pourquoi ils le lui avaient fait subir et elle avait parlé ensuite des autres ... De tous les visages qui, depuis ce temps-là, la poursuivaient sans cesse, la hantaient. Elle n'avait oublié aucun prénom... Je l'avais écoutée presque sans l'interrompre. Je comprenais enfin pourquoi Pierre n'avait jamais pu la convaincre de rentrer au Chili.

Je n'avais pas parlé de ce que je ressentais. Il n'était pas question de moi là... mais d'elle. Seulement d'elle. Jusqu'à ce que, dans un soupir, entre deux larmes et un sourire, elle confesse que la vie continuerait malgré tout ... qu'elle avait été heureuse avec Pierre et Baptiste ... Baptiste surtout ... qu'elle garderait ces mois passés avec l'enfant comme les seuls rayons de soleil de sa vie ...

Sur ce trottoir, Carmen avait passé sa main sur mon visage avec des larmes pleins les yeux. Puis dans un sourire, elle avait lâché.

- « Jamais, je n'aurais cru que je caresserais un jour le visage d'un flic. ... Si je croyais encore en Dieu, je te dirai bien qu'il te garde avec lui. Mais je n'y crois plus... depuis bien longtemps déjà ... »

J'avais mis ma main sur sa bouche.

- « Chuuut. C'est le coup de quelques semaines ... Seulement quelques semaines... L'avenir n'est pas bouché. Regarde devant toi. Pas derrière... »

Elle avait écarté mes mains doucement ...

- « Il y a trop de bruit derrière moi pour que je puisse regarder devant .... »

Elle s'était tournée lentement. Elle était partie sans se retourner, sans que je n'essaie de la retenir. Elle avait tant de chagrin et de désespoir en elle... Elle s'était fondue dans la nuit sans que je puisse la retenir.

C'est ça qu'il aurait vu et vécu et partagé avec moi s'il était venu... ce fumier de Yann. S'il était venue, je n'aurai pas à porter seul ce fardeau. ... Quoi que ....

- XXI -

Paco appela un soir. Tard. J'étais encore là, à chiffonner des listings à moi cette fois sur des sujets bien dans nos cordes à nous ... Paco prononça quelques mots seulement.

- « Hombre, j'ai une mauvaise nouvelle ... »

- « Carmen ... »

- « Si ... un flicard de Las cuevas m'a appelé hier .... Elle s'est jetée sous un camion à la sortie du tunnel. Un très gros camion... Elle a surgi, face à lui en regardant le chauffeur dans les yeux...»

Je fermai les miens.... Je restai un moment statufié. Incapable de prononcer une seule parole.... Puis Paco reprit ...

- « C'était probablement une gentille fille ... Elle ne méritait pas ça ... Personne ne mérite de mourir ainsi.»

- « Elle est revenue là-bas, mourir où elle avait été heureuse ... » dis-je pour moi-même.

- « Faut croire ... » répondit-il.

Je m'assis sur mon fauteuil. Le chagrin se transforma en haine ... Il fallait que quelqu'un paye. Je décrochai mon téléphone. Je composai un numéro ...

- « Allô... » dit Cathy...

- « Bonsoir, c'est l'inspecteur de la PJ de Lyon, vous vous souvenez, celui que vous détestez.. »

Elle ne répondit pas de suite... Elle essaya ...

- « Mes mots ... »

Elle allait dire qu'ils avaient dépassé sa pensée. Je la coupai sèchement

- « Je m'en fous .... Je veux savoir une chose ... Vous allez rendre visite à votre frère à la prison, je me trompe ? »

- « Non... enfin... oui, j'y vais ... bien sûr ... pas dans les jours qui viennent je voulais dire... Pourquoi cette question ? »

Elle devait sentir que cet appel n'était pas anodin, qu'il cachait quelque chose de fort. Je laissai passer une seconde. Je pris une grande respiration...

- « Et bien à votre prochaine visite, vous pourrez lui dire que Carmen a rejoint ses fantômes... »

A l'intonation que je mis dans ces quelques mots, elle comprit que quelque chose de dramatique s'était déroulé.

- « Qu'est ce que ça veut dire ? » balbutia-t-elle « Qu'est-il arrivé ? » ...

- « Il comprendra ... il comprendra qu'elle est morte. Vous pourrez lui préciser qu'elle s'est jetée sous un camion à la sortie du tunnel. Un de ces gros camions hideux qui fument noirs comme les flammes de l'enfer ... Parce que... parce que ... parce que vous ... vous ... Cathy, vous avez laissé assez de temps à cette femme pour qu'elle envisage de chasser ses maudits fantômes, pour qu'elle commence à espérer à nouveau dans une vie qu'elle croyait impossible... parce qu'elle est tombée en amour d'un petit garçon... C'est à cause de vous. C'est vous qui avez permis ça ... Par votre silence complice et coupable envers Pierre et envers nous ... Voilà ... C'est votre frère ... Il est au dessus de tout... j'ai bien retenu la leçon. »

Je raccrochai aussi sec. Pas heureux. Pas soulagé. Mon téléphone sonna dans les dix secondes qui suivirent ... Je reconnus la voix.

- « Je vous hais ... »

- « Vous ne pourrez jamais me haïr autant que je vous méprise ... »

Elle ne raccrocha. Moi non plus. Un très long moment s'écoula... Un moment de silence... C'est elle qui reprit enfin ...

- « Si un jour vous revenez à Menton, montez me voir. J'aimerais qu'on parle. Que vous me parliez d'elle. Vous le ferez mieux que lui. Je vous en prie ...»

- « Un jour ... peut-être ... »

- « Merci ... »

Ce soir-là, j'ai appelé un commissariat central au fin fond de L'Argentine.

- « Francès.. » a murmuré Miranda surprise.

- « Damien ... pas Francès. Je pense souvent à toi. »

- « Je suis contente d'entendre ta voix ... Moi aussi je pense à toi... souvent. »

- « J'ai beaucoup appris sur moi avec toi. En seulement deux soirs... je ne suis pas fier de tout, mais toute leçon a un prix. »

- « Oui. Tu as raison ... Depuis que tu es venu, je me pose beaucoup de questions moi aussi. »

- « Ah ... »

Il y eut un petit silence ....

- « Tu sais Damien ... je suis revenue voir la pute à San Salvador ... Tu avais raison. Elle a un mac. Mais elle a dit quelque chose qui m'a fait réfléchir, qui me travaille beaucoup. Elle m'a dit qu'au fond, elle s'en foutait de faire la pute. Qu'elle préférerait celle qu'elle était maintenant à la serveuse dans un resto. à Buenos Aires qu'elle était auparavant. Tu sais ce qu'elle m'a dit aussi ? »

- « Je n'en ai pas la moindre idée ... »

- « A Jujuy, elle vit auprès de l'homme qu'elle aime, avec ses enfants. Tant pis si c'est un mauvais homme. Tant pis si les gens la jugent mal. Moi, je vis loin de mon fils depuis bientôt sept ans. Je néglige l'être que j'aime le plus au monde. »

Elle marqua un silence ... Puis elle reprit tout doucement.

- « Tu sais Damien ... quand je me suis retrouvée enceinte à seize ans, j'ai tremblé à l'idée de devoir faire la pute pour pouvoir élever mon fils. J'ai lutté de toutes mes forces pour que ça n'arrive pas. Et aujourd'hui, je ne suis pas vraiment sûre d'avoir fait le bon choix. A quoi ça sert ? A quoi rime la vie que je mène ? Flic le jour, strip-teaseuse la nuit ... pour payer des études à un enfant qui ne me connaît pas, qui ne connaît pas sa mère ? Que je ne peux pas garder près de moi parce que c'est trop compliqué ... Et l'homme que j'aime ... C'est un fantôme au fond de ma mémoire ... Dis moi Damien, qui a raison ? La pute ou moi ? »

Il y eut un long silence ...

- « Pourquoi c'est si compliqué la vie ? » reprit-elle.

Je vivais une soirée très étrange. J'étais passé par le chagrin, la colère, la révolte, la méchanceté, l'apaisement. Là, je sentais naître le désir en moi. L'image de Miranda se dessinait devant mes yeux, celle de la boîte de nuit où elle dansait nue avec un regard espiègle et une sorte de plaisir innocent à repousser les doigts qui s'aventuraient un peu trop loin sous la ficelle de son string..

- « Tu sais.. » reprit-elle pendant que ces images dansaient devant mes yeux ... « La première



nuit qu'on a passé ensemble, tu m'as dit que je pouvais venir chez toi si je le voulais ... »

Je me dis que la télépathie devait être une science ...

- « C'est toujours vrai ... » répondis-je en riant.

Elle émit un petit rire à son tour ... Puis son ton changea. Il devint extrêmement différent, sérieux, presque grave.

- « Tu m'accueillerais si je venais avec mon fils aussi ? »

L'image d'un petit garçon dans un couloir de gare routière chassa celles de Miranda dansant nue sur sa piste. Je ressentis un grand vide au fond de mon ventre. Je sus ce que signifiait le changement de ton.

- « Il ne me viendrait même pas à l'idée de te demander de venir sans lui. »

- « Alors je vais réfléchir... Mais ... je ne sais pas où te joindre ... »

Là, le ton était redevenu léger. Et presque joyeux. Je donnai mon téléphone au bureau, à mon appartement ... je conclus avec un ... « tu viens quand bon te semble ... »

- « Tu ne devrais pas me parler comme ça, Francès ... Tu ne sais pas de quoi je suis capable.»

- « Je crois que si ... »

Cette fois, son rire était cristallin ...

L'invitation de Cathy, n'était pas vraiment prévue dans mon programme. C'était, croyais-je, l'une de ces invitations qu'on adresse au vent et aux étoiles, pour se rassurer, pour mettre un terme à une conversation compliquée et difficile.

Elle appela un soir pour renouveler sa demande de lui parler de Carmen. J'hésitai. J'avais plus ou moins refermé le volet Carmen. Je comprenais son geste. Je savais, après tout ce qu'elle m'avait raconté que sa mort serait sa délivrance. Le gâchis monumental seul, m'avait révolté.

La première soirée que je passai là-haut, je la consacrais à Carmen, à faire revivre sa mémoire. A la décrire comme je l'avais vue, entendue, perçue. Je racontais ce que nous étions dit elle et moi lors du face à face à Posadas, puis au restaurant de San Telmo. Cathy pleura beaucoup.

- « J'ai été lâche.. » finit-elle par avouer « J'aurais dû détourner mon frère de ce projet ... Parce que je savais bien qu'il était voué à l'échec. J'aurais dû refuser surtout pour Audrey, parce que c'était vraiment lui faire mal, pour Baptiste ensuite que j'aidais à priver de sa mère. Je ne pouvais pas prévoir ce qui allait se passer pour Carmen. Mon frère voulait plus que tout vivre cette vie. J'ai été faible parce que je savais qu'il l'était lui aussi. C'est un gâchis suprême. Il a tout perdu : le droit de voir son fils, la femme qu'il aimait nous a quittés ... Voilà où l'ont conduit son entêtement et ma lâcheté. Je me sens coupable... Vraiment. Je ne voulais pas que tout cela arrive... Je crois qu'au fond de moi, j'espérais qu'il reviendrait. Toute cette histoire est tragique. »

Elle se tut un long moment. Puis elle reprit en me fixant droit dans les yeux ....

- « On déteste toujours les gens qui nous forcent à regarder nos renoncements bien en face et à nous voir tel que nous sommes vraiment et pas comme nous voudrions être vus. Je crois que le moment où je t'ai le plus détesté, c'est le jour où j'ai été obligée de dire à mon frère qu'il pouvait mourir maintenant. C'est toi que j'ai rendu responsable de cette scène effroyable. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai toujours su que tu les retrouverais. Je le refusais. Je voulais que tu perdes ce combat là. Je me serais foutue qu'un autre le gagne. Maintenant, je suis contente que ce soit toi qui aies retrouvé mon neveu. Tu es un drôle de type ... Tu es quelqu'un qu'on hait facilement et qu'on peut aimer tout aussi facilement. Quelqu'un qu'on aime détester et détesterait aimer ... pourtant ... il y a quelque chose de plus puissant ... L'homme n'a rien à voir avec le policier ... C'est fascinant ... Tu es fascinant.»

Je ne pris pas les paroles de Cathy pour une déclaration enflammée. J'y vis plutôt le moyen qu'elle utilisait pour se protéger d'elle même. J'eus dans l'oreille cette phrase magnifique d'un film de Louis MALLE, « Ce qu'il y a de terrible avec vous, Lucien, c'est qu'on n'arrive jamais à vous détester tout à fait ! » C'était ce que signifiait Cathy. Puis elle poursuivit comme si elle se parlait à elle-même

- « Audrey m'a appelée pour me dire qu'elle avait parlé à son fils, quatre jours exactement

après que Pierre et moi avons eu cette conversation si effroyable. Je savais ce que cela signifiait. Pierre avait été arrêté. Je ne savais pas que c'était par toi, mais ça ne m'a pas surpris. Après, il y a eu cet appel tard pour me dire que Carmen était ... Et cette détresse dans ta voix ... cette colère, cette haine même, qui valait bien celle que je te portais. Une colère dont Carmen était la cause. J'ai renversé mon opinion sur toi en une fraction de seconde. Je me suis dit que si j'avais été moins obtuse, tu aurais pu me parler de la détresse de Carmen... J'aurais pu lui proposer de venir ici. Je n'aurais jamais dû la laisser seule là-bas. »

- « Elle ne serait pas venue. Elle avait renoncé à la vie. Je crois qu'elle savait qu'elle s'arrêterait précisément quand je les rattraperais, que cette fin était inéluctable. Elle le savait depuis qu'elle avait appris ma virée à Las cuevas. Elle voyait bien qu'ils vivaient depuis des mois comme des bêtes traquées. Et malgré cette paranoïa quotidienne, j'étais parvenu jusque là-bas. Dans sa tête, c'était cuit. Personne ne peut vivre ainsi pendant des années. Personne. Elle le savait bien. Alors, elle a profité du bonheur qu'elle vivait avec Pierre et Baptiste jusqu'à l'extrême limite. On ne peut pas ôter ça à ton frère. Il a rendu cette femme heureuse. Même si la fin est triste. »

Un silence s'abattit sur la pièce dans laquelle nous étions en train de discuter. Puis Cathy avec un rire gêné laissa progresser à nouveau le cours de ses idées..

- « Tout dans cette histoire est étrange ! Quand Audrey m'a appelée la première fois, il n'y avait pas de colère dans sa voix. Elle ne se vengeait pas. Il y avait juste un immense bonheur. Je ne sais même pas si elle s'est rendu compte que j'avais aidé mon frère à lui enlever son enfant. Elle croit que je savais où il était, que je ne voulais pas le lui dire mais pas que je l'ai aidé à préparer cette fuite.»

- « C'est un aveu de complicité ... » dis-je en souriant.

- « Oui ... monsieur l'Inspecteur ... J'avoue ce que vous saviez depuis le début. Audrey m'a maudite des centaines de fois. Mais ce jour là, elle m'a appelée juste pour me dire qu'elle avait parlé à son fils. C'est fou ... Elle était ivre de bonheur et c'est avec moi qu'elle voulait le partager... Son fils était vivant. Il était en bonne santé. Elle lui avait parlé ... La pauvre ... si elle savait. »

Cathy essuya les larmes qui perlaient à des yeux.

- « Tu comptes le lui dire un jour ? » demandais-je étreint moi aussi par l'ambiance qui régnait dans la pièce. Cathy haussa les épaules et écarquilla les yeux dans une attitude d'effroi.

- « Oh que non ... J'ai bien trop honte. Je ne sais pas comment se passera la première fois qu'on se reverra elle et moi. Ou si même on se reverra. Elle a des raisons solides de me haïr. Elle finira bien par savoir ou par comprendre, que j'ai laissé à mon frère tout le temps qu'il lui fallait pour emmener Baptiste.»

- « Pour l'enlever ... »

- « Oui, tu as raison... Pour l'enlever ... Elle ne me pardonnera pas. Parce que moi, je ne pourrais jamais pardonner une horreur pareille si j'avais à la vivre dans ma chair. »

- « Carmen a dit exactement la même chose. Elle, elle avait la circonstance atténuante de ne pas connaître Audrey. »

Il y eut un silence assez long. Puis Cathy reprit :

- « Je ne pourrais plus jamais la regarder en face. »

## EPILOGUE

Les mois ont passé ...

Pierre habite aujourd'hui à Valparaiso. Il a obtenu que le corps de Carmen soit rapatrié dans son pays pour qu'elle se réconcilie avec sa terre natale et qu'elle y repose enfin en paix. Il ne voit plus aucun des membres de sa famille. Pas même son fils. Il paraît qu'il a enterré cette partie de son existence avec la femme qu'il aimait.

Baptiste ne vit pas ça très bien. Il ne comprend pas ! Il ne comprend pas que son père l'ait enlevé un jour pour vivre avec lui, et que maintenant il ne veuille même plus le voir, ne prenne jamais de ses nouvelles, oublie consciencieusement anniversaires et noëls. Baptiste estime qu'il n'a rien fait de mal pour que son père le punisse ainsi. Il est très perturbé.

Audrey s'est installée avec lui au mas. Elle vit avec Cathy. Elles ont noué une relation qu'elles repoussaient inconsciemment depuis longtemps. Cathy ne veut pas revoir son frère. Elle l'a soutenu tant qu'il a été en prison. Ensuite, lorsqu'il est sorti, elle lui a dit en tête à tête tout ce qu'elle avait sur le cœur. Et c'était lourd ! Elle a pris ses distances aussi avec sa mère et le reste de sa famille qui persistent à ne pas vouloir rencontrer Baptiste ! Parfois, il m'arrive de me dire que Yann avait raison au moins sur ce point-là.

Pavel s'est barré un matin quelque mois après qu'Audrey et Baptiste se sont installés au mas. C'est parti d'une dispute stupide au sujet de Baptiste à qui Pavel voulait inculquer l'art de la bagarre et qui y était allé un tout petit peu trop fort. Il n'y avait pas de cours de psychologie infantile à la légion étrangère espagnole ! Ou alors, ils n'étaient pas bons ... Va savoir... Bref ... Audrey n'a pas aimé. Elle ne s'est pas posé la question de savoir pourquoi Baptiste avait demandé à Pavel de lui apprendre à se battre. Je ne sais même pas si elle a écouté la justification, embarrassée sûrement, que Pavel a tentée de donner.

Si elle l'avait fait ...

Encore une fois, Baptiste ne comprend rien et là, ses petits camarades, si on peut appeler comme ça les sales petits merdeux de son école, lui facturent comptant une différence à laquelle il est étranger et devant laquelle il est désarmé. Il paraît aussi qu'il n'y a pas de méchancetés dans les enfants, qu'ils ne sont que le reflet de leurs parents et de l'éducation qu'ils reçoivent. Si c'est vrai, j'ai très peur qu'elles soient largement aussi connes que les précédentes. Je ne suis pas optimiste pour les générations à venir.

Entendons-nous bien ! Je ne condamne ni Cathy ni Audrey ... Je reconnais à tout le monde le droit d'aimer qui bon lui semble et d'avoir la vie et la sexualité qu'il entend avoir. Je n'ai aucun problème avec ça. Je pensais déjà ainsi, bien avant que Miranda ne me montre que l'on pouvait vivre sans avoir précisément défini ses préférences sexuelles, ou plus précisément en dépassant les tabous des éducations « normatives » que nous avons reçues, elle comme moi.

Je n'ai pas de problème non plus avec le fait que les homosexuels et sexuelles aient des

enfants s'ils ont envie d'en avoir. Je ne comprends pas, en revanche, que des gens, soit-disant ou se disant tolérants, doutent que les homosexuels puissent apporter à des enfants un amour aussi puissant qu'il est désintéressé ! J'ai lu un certains nombres de papiers de gens sérieux dont le métier finit en *logue*, qui m'ont convaincu que les enfants d'homo et élevés par des homos n'avaient pas plus et pas moins de problèmes psychologiques que les autres enfants. Pas même des hésitations sur leur sexualité ! Ce qui signifie, tout simplement, que le fait qu'ils aient grandi dans un milieu « différent »<sup>5</sup> n'a aucun effet sur les choix majeurs de leur existence ! Et que seul l'amour et l'attention qui leur étaient prodigués, jour après jour, ont compté pour les construire et pour leur donner un équilibre. Que je sache, l'amour n'est pas l'apanage exclusif des couples hétérosexuels !

Ces conclusions ne me surprennent pas au demeurant ! Quand l'enfant assiste à certaines scènes qui mettent aux prises leur vrai papa et leur vraie maman, il ne faut pas s'étonner qu'ils conservent des séquelles sérieuses durant toute leur vie ! Je suis assez bien placé pour savoir de quoi je parle, là. Pour moi, ce ne sont pas des lignes d'encre noire sur du papier blanc, ce ne sont pas des entrefilets dans la rubrique faits divers du journal. Pour moi, ce sont des visages, des plaintes, des cris, des pleurs, des terreurs, des tremblements angoissés, des bleus sur des corps et des plaies sur des âmes, de celles qui ne se referment jamais ! Ce ne sont pas des chiffres dans un tableau ! Cela fait toute la différence... Ça me permet d'affirmer, moi, qu'il n'y a que les c ... qui croient encore qu'un enfant a besoin d'un papa et d'une maman, et seulement d'un papa et d'une maman, pour grandir harmonieusement et pour s'épanouir ! Ceux-la, ces biens pensants béats de certitudes, s'embarrassent dès que je leur demande quel exemple donne l'un des deux quand il bat l'autre à grands coups de poings, de pieds, quand les hurlements qui vont avec les coups terrorisent toute la maison ou bien quand il exerce sur l'autre des chantages odieux, de ceux qu'Annette réservait à Yann ! Généralement, ils bafouillent ! Ce n'est pas prévu dans leur manuel ! Merde ... Pourtant ...

Si Baptiste déraille, ce n'est pas parce qu'il n'a pas de père. Il en a un ! Bon ... je veux bien admettre que son père soit quand même un peu bizarre et que tous les pères ne ressemblent pas à celui-là !

Si Baptiste déraille, ce n'est pas parce qu'il a plus ou moins deux mères. Il les aime et il les apprécie autant l'une que l'autre. Et il parle souvent de Carmen. Il ne l'a pas oubliée.

Si Baptiste déraille, ce n'est pas parce que sa mère a une vie un peu différente de celle des autres parents.

Si Baptiste déraille, c'est parce ses petits camarades, pour certains, au moins, refusent de jouer avec lui, refusent de le recevoir pour les anniversaires ... Il a mal quand il croise les regards moqueurs des autres lorsque c'est sa tante qui vient le chercher à l'école.

En vérité, si Baptiste déraille, ce n'est pas à cause de la différence. C'est à cause du regard des autres. Uniquement du regard des autres. Il avait beaucoup de souffrances à digérer sans qu'il faille rajouter, en plus, ce mépris rampant dont certains le gratifient.

J'ai bien conscience que beaucoup de parents ne sont pas comme ceux que je décris ! Heureusement, beaucoup me ressemblent et pensent comme moi. Baptiste doit bien avoir aussi des copains qui se foutent pas mal de ses deux mères ! Mais ce beaucoup ne me suffit pas !

Je ne cherche pas à donner des leçons, non plus ! Je dis seulement que la tolérance n'est pas à l'ordre du jour. J'ai même tendance à penser qu'elle régresse dans beaucoup de domaines. Ce ne serait que l'un de ces lieux communs qui m'horripilent tant chez les autres, si je n'avais pas tous ces visages en tête, si je ne voyais pas Baptiste souffrir. Il n'est peut-être qu'un cas particulier, après tout ! Mais peut-être pas. Je n'ai malheureusement pas la solution pour rendre mes contemporains moins agressifs, moins bêtes, plus ouverts, plus ... tolérants ... J'espère me tromper dans le

---

<sup>5</sup> Ça me désole d'avoir à écrire ce différent qui ne devrait pas trouver sa place ici !

jugement que je porte sur les générations à venir. Du fond du cœur, je rêve d'avoir tort.

Pauvre Baptiste ... Il ne demandait rien à personne. Il paie les pots cassés à lui tout seul.

Il m'arrive de regretter de les avoir retrouvés son père et lui. Je me dis que si cette fugue avait continué, Carmen ne serait pas morte, Baptiste aurait probablement eu une autre vie et n'aurait pas souffert des erreurs et des méchancetés des autres. Je me sens coupable vis à vis de lui et de Carmen. Je porte toujours ça au fond de moi. Je n'ai pas réglé le conflit qui m'agitait dans l'avion quand je rentrais de Buenos Aires. Mais ça ne vous intéresse pas. C'est un problème entre moi et moi.

Enfin, Miranda n'est pas venue. J'y suis allé. En vacances !

Elle a quitté la police de Salta. Elle vit maintenant à Bahia Blanca entre sa mère et son fils. Je lui ai demandé de m'épouser. J'aimais vraiment Miranda et j'aimais bien Miguel. Il avait quelque chose de Baptiste. Il était attachant. Je me voyais bien jouant plus ou moins le rôle de son père. Cela m'aurait plu, je crois. Il n'était pas mon fils mais je sais qu'il aurait pu l'être. J'en avais le désir. J'aurais pu l'aimer. J'avais le cœur assez grand pour sa mère et pour lui.

Miranda a demandé à réfléchir mais elle n'a jamais répondu. Nous avons correspondu un long moment. Une seule fois, elle a reparlé de ma demande. Elle a voulu que je lui dise si je pensais venir vivre dans son pays. C'était normal après tout. Elle avait un enfant dont les racines étaient en Argentine et pas en France. Il était grand déjà. Si Miguel avait eu quelques mois, je suis certain qu'elle n'aurait jamais posé cette question. Mais voilà... Miguel avait onze ans.

Quand elle me l'a posée, je n'ai pas su répondre. J'ai réfléchi un long moment et j'ai juste demandé comment j'allais les faire vivre. Parce que j'étais flic et que je ne savais rien faire d'autre. J'aurais été boulanger ou mécanicien ... Mais si j'avais exercé ces professions, fort honorables au demeurant, je n'aurais jamais rencontré Miranda. Bref ... Miranda a répondu en riant

- « Tu t'adapteras ... Au pire, je ferai la pute ... Il y a aussi de beaux bordels à Bahia Blanca ! »

Mais son rire était désespéré. Elle avait compris. Ensuite, nos appels se sont espacés ... de plus en plus espacés. Un matin je me suis rendu compte que je n'avais pas eu Miranda depuis quelques temps déjà. Je me suis rendu compte aussi que j'étais à l'origine de toutes nos dernières conversations. J'ai attendu qu'elle appelle ...

Miranda m'a fait grandir malgré tout. Elle m'a montré que j'étais prisonnier de mes préjugés. Même si la leçon qu'elle m'a donnée est assez peu orthodoxe, elle n'en demeure pas moins pertinente. J'ai appris ça d'elle : Le problème n'est pas d'avoir des principes. C'est même plutôt bien. Il faut juste se méfier de ne pas se laisser enfermer dans leur rigidité. Les raisons qui poussent à agir ou à ne pas agir, sont bien plus intéressantes que les actes en eux même. La pire des choses, c'est d'essayer de se duper soi-même, de s'inventer des faux semblants et des excuses que l'on sait bidons pour se donner bonne conscience ou pour s'absoudre. J'en reviens à la théorie des paravents. Je redonde...

J'ai quitté le groupe de Yann. Je fais toujours le même boulot et je déteste toujours autant les affaires ayant un rapport avec les familles et les enfants. Mais maintenant j'ai de bonnes raisons pour cela, des expériences, du vécu.

Yann vit toujours avec Annette et son calvaire continu. Mais je m'en fous. Après tout, c'est lui seul que ça regarde. Je me dis parfois qu'il a besoin de cette vie, qu'il l'aime, qu'il s'est habitué à elle et ne sait pas vivre sans ces conflits. Je ne supportais plus ses sautes d'humeur. Je savais ce qu'elles pouvaient coûter. Alors je suis parti. Je travaille avec d'autres qui ont, eux-aussi, des problèmes. Pas les mêmes ! Je me contente de l'amitié de Cathy. C'est drôle, je trouve ! Je l'ai haïe au moins autant qu'elle m'a haï. Maintenant, quand je pense à elle, j'ai chaud au cœur ! Et quand elle décroche à mes appels, je sens qu'elle est contente. Ça me suffit.